UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Archive ouverte UNIGE
https://archive-ouverte.unige.ch

Master 2015

Open Access

This version of the publication is provided by the author(s) and made available in accordance with the copyright holder(s).

Le Lunfardo : analyse de la traduction du lunfardo chez Roberto Arlt à la lumière des théories de la traduction d'Antoine Berman

Scordato, Barbara

How to cite

SCORDATO, Barbara. Le Lunfardo : analyse de la traduction du lunfardo chez Roberto Arlt à la lumière des théories de la traduction d'Antoine Berman. Master, 2015.

This publication URL: https://archive-ouverte.unige.ch/unige:55959

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.

Barbara Scordato

LE LUNFARDO

ANALYSE DE LA TRADUCTION DU LUNFARDO CHEZ ROBERTO ARLT À LA LUMIÈRE DES THÉORIES DE LA TRADUCTION D'ANTOINE BERMAN

Directeur : Mme Véronique Sauron

Juré : Mme Marta Inigo Ros

Mémoire présenté à la Faculté de traduction et d'interprétation (Département de traduction, Unité de français) pour l'obtention de la Maîtrise universitaire en traduction, mention traduction spécialisée.

Université de Genève

Janvier 2015 / session d'automne

Table des matières

Chapitre 1 : Le lunfardo 3

1.1 Le langage des voleurs ? 4

1.2 Le langage de Buenos Aires? 9

1.2.1 Le langage des Portègnes 9

1.2.2 La Academia Porteña del Lunfardo 13

1.3 Étude étymologique du terme“lunfardo” 16

1.4 Caractéristiques linguistiques du lunfardo 17

1.4.1 Les emprunts 17

1.4.2 La création de vocabulaire nouveau par changement de sens 22

1.4.3 Les néologismes 23

1.4.4 L’orthographe du lunfardo 25

2 Naissance et développement du lunfardo 26

2.1 Prohibition du lunfardo 33

2.2 Évolution du lunfardo dans la 2nde moitié du XXème siècle 35

2.3 Le lunfardo des années 2000 à aujourd’hui 36

3 Conceptualisation linguistique du lunfardo en vue de sa traduction 38

3.1 Un dialecte régional facteur d’identité nationale 38

3.2 Un dialecte situationnel symbole d’affirmation sociétale 41

3.2.1 Une alternance de code linguistique 41

3.2.2 Un anti-langage et un argot 44

Chapitre 2 : La traduction du lunfardo par A. Berman à la lumière de sa théorie de traduction 47

1 Les théories ciblistes et sourcières: Antoine Berman face à Jean-René Ladmiral 48

1.1 La finalité de la traduction 51

1.2 La fidélité en traduction 56

1.3 Du bien traduire 61
2 Analyse de la traduction du lunfardo par Antoine Berman 65
2.1 Présentation de Roberto Arlt et des deux romans 65
2.2 Les 13 tendances déformantes selon Berman 67
2.3 La traduction du lunfardo chez Arlt par Antoine Berman 69
3 Conclusion 83
4 Bibliographie 85
4.1 Ouvrages 85
4.2 Articles 86
4.3 Travaux de diplôme 88
4.4 Sites Internets 88
4.5 Dictionnaires et ouvrages de référence 88

Chapitre 1 :
Le lunfardo

À la lecture des nombreux articles et ouvrages sur le sujet, on constate qu'il n'existe pas une définition unique du lunfardo et que ses origines comme son évolution sont au cœur d'une controverse. Cependant, trois notions-clés entrent toujours dans la définition du lunfardo quels qu'en soient les auteurs :

Tout d'abord au niveau sociologique : selon les époques des expressions ayant trait à des catégories socio-économiques ou socioprofessionnelles telles que « *ladrones* », « *gente del mal vivir* », « *gente del bajo fondo* », « *gente de clase baja* », « *las demás clases sociales* », « *masas populares* », « *gente del pueblo* », et enfin « *el hablante de Buenos Aires* » servent à décrire ceux qui utilisent le lunfardo;

Ensuite du point de vue de la géographie : l'étendue du phénomène linguistique évolue avec des définitions : « *Argentina* », puis « *Buenos Aires* », et « *Buenos Aires y sus alrededores* », et enfin « *la Argentina y el Uruguay* ».

Enfin dans le cadre linguistique : difficile à situer du point de vue de la linguistique, le lunfardo est qualifié tour à tour de « *signos* », « *vocabulario* », « *repertorio de palabras* », « *caló* », « *jerga* », « *conjunto de voces jergales* », « *amasijo de dialectos italianos* », « *lengua propia de los ladrones*», « *lenguaje especial* », « *tecnicismo profesional* » , « *medio de expresión popular* », « *vocabulario del habla popular* » et « *lengua popular* »;

Nous allons à présent étudier les différentes définitions du lunfardo qui ont été données par les auteurs et les linguistes à la lumière de ces trois notions.

1.1 Le langage des voleurs ?

Dès 1878, des auteurs ont commencé à se pencher sur le sujet et tenter de le définir. Ils étaient tous liés au milieu judiciaire. Il s'agissait de policiers, d'avocats, de surveillants pénitentiaires, ou encore de chroniqueurs judiciaires qui ont découvert ce langage codé en côtoyant, du fait de leur profession, les voyous qui utilisaient le lunfardo comme un signe de reconnaissance mais aussi, selon ces auteurs, afin d'éviter que leurs victimes, la police, ou les gardiens de prison ne comprennent leurs conversations. Ils en ont logiquement déduit que le lunfardo était l'apanage des seuls délinquants.

Les premières publications sur le sujet ont pris la forme d'articles de presse : l'objectif était d'informer la population. Le tout premier article recensé, *El dialecto de los ladrones*, dont l'auteur est resté anonyme, paraît dans le journal *La Prensa* le 6 juillet 1878. Il y est écrit que « los ladrones son una cofradía (…) que tiene sus signos y su lengua propia, que permite a los cofrades trabar sus planes en público sin ser entendidos. (…) Pero un comisario que se ocupa de hacer la guerra a los ladrones tiene

un vocabulario y de este vocabulario hemos tomado la copia de algunas de las frases más usuales »[1]. L'article dresse également une liste de 29 termes dont « lunfardo » lui-même qui signifie « voleur ». Ce nouveau phénomène linguistique n'a alors pas encore été baptisé.

Une année plus tard, Benigno B. Lugones, policier à Buenos-Aires, publie dans le quotidien *La Nación* deux articles présentés comme des *Bocetos policiales*[2] traitant de ce nouveau phénomène linguistique, le premier (*Los beduinos urbanos*) le 18 mars 1879, et le second (*Los caballeros de la industria)* le 6 avril 1879, dans lesquels il recense 54 mots de ce qu'il nomme alors « *el caló*[3] *de los ladrones* » : l'argot des voleurs. Il est alors le premier à utiliser le mot lunfardo pour désigner à la fois le malfrat et mais aussi son jargon.

La toute première définition du lunfardo en tant que telle date de 1883, elle apparaît dans un article anonyme publié dans le quotidien *La Crónica* :

> "El lunfardo no es otra cosa que un amasijo de dialectos italianos de inteligencia común y utilizado por los ladrones del país que también le han agregado expresiones pitorescas (…)"[4]

Le 11 février 1887, dans le quotidien *La Nación*, le journaliste Juan A. Piaggio, publie l'article *Caló Porteño* dans lequel, il convient de le souligner, il ne catégorise pas le lunfardo uniquement comme langage de voleur mais comme celui plus généralement des gens de basse extraction. Cet article reproduit une conversation de la vie quotidienne entre deux habitants d'un faubourg pauvre de la capitale, que l'auteur a entendu « callejeando » soit littéralement « en passant dans la rue ».

L'année suivante Luis María Drago –homme de loi devenu journaliste – publie *Los Hombres de Presa* qui traite des mœurs des repris de justice dans une optique sociologique dans lequel il précise que le terme lunfardo désigne non seulement l'argot des prisons et mais aussi ceux – les malfaiteurs - qui le parlent.

Il faudra attendre presque dix ans pour qu'un auteur s'intéresse de nouveau au lunfardo. José S. Alvarez (sous le pseudonyme de Fabio Carrizo) publie, en 1897, *Memorias de un vigilante* un roman inspiré de son vécu lorsqu'il était dans les forces de police. Au chapitre *Mundo Lunfardo* dans les dialogues, les protagonistes (des truands) utilisent 34 mots de lunfardo dont une vingtaine inédits. José S. Alvarez publiera plus tard, sous le pseudonyme de Fray Mocho, des contes et des poèmes en lunfardo.

---

[1] Extraits d'un article du 6 juillet 1878 publié dans *La Prensa*, auteur anonyme, cité par Oscar Conde dans *Lunfardo, Un estudio sobre el habla popular de los Argentinos*, ediciones Taurus. Madrid. Format Kindle, Novembre 2011

[2] Les deux articles sont consultables sur la page internet suivante : http://geocities.ws/lunfa2000/lugones.html

[3] Le mot « caló » est défini par le DRAE comme : « Lenguaje de los gitanos españoles » cependant, Oscar Condé explique dans le livre cité ci-dessus que le sens commun du terme était synonyme de jargon de truands.

[4] Ibid

Le premier dictionnaire lunfardo-espagnol, *El idioma del delito y diccionario lunfardo,* est rédigé par Antonio Dellepiane en 1894. Cet avocat pénaliste, membre de la *Comisión de Cárceles* était bien placé pour étudier ce phénomène linguistique qu'il présente ainsi : « (…) los ladrones de profesión (…) se sirven, en las relaciones privadas que mantienen entre sí, de un lenguaje especial enteramente propio, en el sentido que ha sido formado por ellos mismos y de que no trasciende, por lo común, fuera de la atmósfera del delito.»[5] Il associe le lunfardo aux autres formes d'argot notamment ceux qui se sont développés en Europe (le *gergo* en Italie, l'*argot* en France, la *germanía* ou le *caló* en Espagne par exemple) sans cacher qu'à son opinion tous ces sous-langages sont l'apanage des délinquants. Il qualifie le lunfardo de « tecnicismo profesional derivado de las necesidades del oficio » et souligne qu'il ne faut pas confondre le lunfardo, exclusivement propre à la délinquance, avec les argentinismes qui sont des termes et expressions spécifiques à l'espagnol d'Argentine.

Un deuxième dictionnaire lunfardo-espagnol *El lenguaje del bajo fondo* paraît en 1915, rédigé par Luis C. Villamayor, un ancien surveillant de prison devenu journaliste. Comme le titre du livre l'indique clairement, pour L. C. Villamayor le lunfardo est parlé uniquement par les miséreux et les marginaux. La première apparition du mot « lunfardo » au sein du *Diccionario de la Real Academia Española* (DRAE)[6], le dictionnaire académique hispanophone de référence, date de 1927, et le mot n'a alors qu'une seule acception:

> LUNFARDO: m. Caló o jerga de la Argentina

Il faut souligner la brièveté de la définition qui ne mentionne pas de lien avec le milieu de la délinquance. Seul le terme *caló,* qui est défini dans la même édition comme « language o dialecto de los gitanos adoptado en parte por la gente del pueblo bajo » sous-entend les origines sociologiques du phénomène. Dans les éditions de 1936, 1939 et 1947 la définition s'enrichit de deux acceptions qui définissent le terme par sa signification dans le répertoire lunfardo:

> Lunfardo : m. *Argent*. ratero, ladrón. 2. *Argent*. chulo o rufián

Mais l'acception qui nous intéresse, en relation avec le sujet de ce chapitre, est la troisième :

> 3. *Argent*. Caló o jerga de la gente de mal vivir.

La catégorisation par la classe sociale de ceux qui utilisent le vocabulaire lunfardo fait alors explicitement son entrée dans le DRAE.

---

[5] Extraits de El idioma del delito y diccionario lunfardo, de Antonio Dellepiane, cité par Oscar Conde dans Lunfardo, Un estudio sobre el habla popular de los Argentinos, ediciones Taurus. Madrid. Format Kindle, Novembre 2011

[6] Toutes les définitions du DRAE ont été trouvées sur le site internet de la REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, DICCIONARIO DE LA LENGUA ESPAÑOLA – consulté courant septembre 2012. http://ntlle.rae.es/ntlle/SrvltGUIMenuNtlle?cmd=Lema&sec=1.0.0.0.0.

L'édition de 1950, tout en gardant les mêmes définitions pour les points 1 et 2 que les éditions précédentes revient, au point 3, mot pour mot à la première et succincte définition de 1927, les premières controverses sur l'origine du lunfardo apparaissant dans les ouvrages nouvellement publiés sur le sujet, le DRAE a choisi de ne pas prendre position. En 1956 et 1970 le DRAE précise pour l'acception numéro 3:

> 3. *Argent*. Lenguaje de la gente de mal vivir, propio de Buenos Aires y sus alrededores y que posteriormente se ha extendido entre algunas gente del pueblo.

Cette définition précise que la pratique du lunfardo s'est étendue à d'autres couches sociales de la population, le lunfardo est enfin extrait du seul carcan de la délinquance. Elle fait suite à la publication en 1953 de *Lunfardía* de José Gobello, une étude linguistique du lunfardo, dans laquelle, pour la première fois, il n'est plus seulement défini comme un langage de malfrats. En effet, pour José Gobello, le lunfardo « es menos hijo de la cárcel que de la inmigración »:

> «El lunfardo tiene el mismo origen que tengo yo, porque soy un producto de la inmigración, se dijo que es un lenguaje acuñado en las cárceles, pero es una mezcla del lenguaje carcelario con los inmigrantes-italianos, polacos, españoles, y con los prostíbulos que era el lugar donde los jóvenes inmigrantes recién llegados a Buenos Aires a principios del siglo pasado, se divertían. Lo que sucede es que hay un número de voces que son de origen carcelario italiano, los términos vinieron de Italia, los trajeron los italianos, que eran muchos. » [7]

Cependant, les idées reçues ayant la peau dure, nombre d'auteurs continuent d'affirmer que le berceau du lunfardo est le milieu de la pègre. En 1972, Arturo López Peña, dans son ouvrage *El habla popular de Buenos Aires*, définit le lunfardo comme « el conjunto de voces jergales que se usan con sentido delictivo o con un sentido íntimamente vinculado con el delito »[8] tout en reconnaissant que le terme lunfardo est utilisée en général par la population pour parler du langage populaire. Susana Martorell de Laconi - pourtant membre de *La Academia Porteña del Lunfardo* - réaffirme que le lunfardo est, en tous cas à l'origine, un langage de truands :

> « El lunfardo histórico o primitivo para mí es un argot –jerga de la delincuencia–, como lo concibió también, por primera vez, el anónimo periodista de 1878, que en La Prensa da la más antigua definición de lunfardo: "El lunfardo no es otra cosa que un amasijo de dialectos italianos usados por los ladrones del país. »[9]

[7] Citation d'une interview de José Gobello consultée sur le site http://www.letralia.com/248/entrevistas02.htm le 03/09/12
[8] Arturo López Peña, El habla popular de Buenos Aires, Editorial Freeland, 1972, p.99
[9] Susana Martorell de Laconi, *Hacia una definición del lunfardo*, discours du 4 décembre 2002, Jornadas Académicas de la Academia Porteña del Lunfardo, consulté sur le site : http://www.geocities.ws/lunfa2000/martorell.html, en septembre 2012

Elle nuance cependant cette opinion en affirmant être au diapason avec l'opinion émise par les linguistes Beatriz Fontanella de Weinberg et Otto Jespersen qui font une distinction entre le lunfardo des débuts et le lunfardo tel qu'il a évolué :

> « (…) dos etapas cronológicas en las que el glotónimo "lunfardo" designa: a) un "argot", una variedad lingüística delincuencial del período último del siglo XIX y aproximadamente el primer tercio del XX, que yo llamo histórico o primitivo, y b) posteriormente, en el segundo tercio del siglo pasado, aplican el término al repertorio léxico proveniente de aquel que se adosa a la masa del léxico llamémoslo "normal" o "general" hispánico hablado en la Argentina, al que Fontanella denomina "continuum post lunfardo". »[10]

Cette théorie qui distingue un lunfardo des débuts et un lunfardo devenu populaire au fil du temps se retrouve dans la définition des éditions de 1984, 1989 et 1992 du DRAE. Presque identique aux éditions précédentes, cette définition insiste toutefois sur l'évolution géographique et sociologique du lunfardo:

> 3. *Argent*. Jerga que originariamente empleaba, en la ciudad de Buenos Aires y sus alrededores, la gente de mal vivir. Parte de sus vocablos y locuciones se difundieron posteriormente en las demás clases sociales y en el resto del país.

La 22ème édition du DRAE[11], en 2001, donne une définition plus nuancée et plus consensuelle. On remarque que les auteurs ont évité de trancher entre les différents avis sur le sujet :

> 1. m. Habla que originariamente empleaba, en la ciudad de Buenos Aires y sus alrededores, la gente de clase baja. Parte de sus vocablos y locuciones se introdujeron posteriormente en la lengua popular y se difundieron en el español de la Argentina y el Uruguay.
>
> 2. m. Arg. y Ur. p. us. delincuente.

À présent, la définition du DRAE présente le lunfardo comme un parler originaire de la région de Buenos-Aires, employé à *l'origine* (nuance qui prend en compte l'évolution du phénomène) par les *basses classes* (expression politiquement plus correcte que celles des définitions précédentes qui parlaient de gens de mauvaise vie) et qui, par la suite, s'est étendu à la langue populaire dans le reste de l'Argentine et en Uruguay.

En 2004, Oscar Conde, professeur et écrivain membre de *La Academia Porteña del Lunfardo*, réfute la thèse selon laquelle le lunfardo aurait été, pendant longtemps, l'apanage des délinquants :

> « (…) según lo entiendo, el lunfardo no es – ni lo fue nunca – un vocabulario delictivo ni carcelario. Por deformación profesional, sus primeros estudiosos (criminalistas o policías) le adjudicaron erradamente ese pecado original. El archicitado artículo "Caló porteño", publicado por Juan Piaggio el 11 de febrero de 1887 en *La Nación*, ya evidencia el error, al presentar a dos jóvenes y humildes compadritos – pero no delincuentes –, *chamuyando* en

[10] Ibid
[11] REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, DICCIONARIO DE LA LENGUA ESPAÑOLA - Vigésima segunda edición, consulté en ligne durant le mois de septiembre 2012 : http://lema.rae.es/drae/

> *lunfa*, y utilizando voces como *mina*, *tano*, *chucho*, *batuque*, *morfi*, *escabiar* y *vento*, todos ellos términos perdurables hasta hoy, ninguno de los cuales constituye un tecnicismo propio de una jerga delictiva. Así como el tango no fue una creación de marginales, a pesar de lo que se ha dicho tantas veces, tampoco lo fue en mi opinión el lunfardo.»[12]

En 2010, Otilia Da Veiga, vice-présidente de la *Academia Porteña del lunfardo*, confirme que :

> «El lunfardo fue el lenguaje de los inmigrantes; se engendró empalmando los sufrimientos de la escasez cuando no de la miseria y andando el tiempo salió del arrabal para incorporarse al lenguaje del pueblo rioplatense. »[13]

L'étude de ces définitions nous permet de comprendre que les origines du lunfardo ne sont pas clairement établies. Les premiers auteurs qui ont dévoilé le lunfardo au grand public concordent sur le fait qu'il s'agit exclusivement d'un langage de délinquant à tel point que le terme qui le désigne signifie « voleur ». On peut toutefois se demander si ces auteurs - tous policiers ou hommes de loi - n'ont pas été influencés par « déformation professionnelle » car ayant découvert le phénomène en côtoyant les délinquants au sein des geôles de Buenos Aires, ils n'ont pas cherché à savoir s'il était également pratiqué dans un autre cadre. Il faudra attendre les années 50 avec le livre de José Gobello pour que cette analyse soit remise en cause et que l'on cesse de résumer le lunfardo à un langage de voleur. Son origine géographique, jamais remise en doute, semble en revanche être une piste intéressante pour cerner le phénomène.

1.2 Le langage de Buenos Aires?

Si les origines sociologiques du lunfardo font débat, un consensus se dégage sur le fait que ce langage est inhérent aux habitants de Buenos Aires de toutes origines sociales. Les ouvrages publiés sur le lunfardo à partir des années 50 mettent de côté ses origines sociologiques et s'attachent plutôt à le définir comme le langage des habitants de Buenos Aires, les *Porteños* (Portègnes en français).

1.2.1 Le langage des Portègnes

Pour se persuader que le lunfardo est bien le langage des habitants de la capitale argentine, il suffit d'entrer dans n'importe quel moteur de recherche Internet la requête : « habla + porteños » pour constater qu'il existe à Buenos Aires une manière de parler qui diffère non seulement des autres

[12] Oscar Conde, *Lunfardo, Un estudio sobre el habla popular de los Argentinos*, editorial Taurus. Madrid. Format Kindle, Novembre 2011
[13] Da Veiga Otilia, *Como nació el lunfardo,* discours du 17/08/10, Rotary Club de Villa Urquiza, http://www.prensarotaria.com.ar/es/comonacioellunfardo.htm, consulté en septembre 2012.

communautés hispanophones dans le monde mais aussi du reste de la population argentine. L'usage du lunfardo est un élément parmi d'autres de la singularité linguistique des habitants de Buenos Aires mais il en est certainement le plus fameux et le plus pittoresque. Plus personne aujourd'hui à Buenos Aires ne définirait le lunfardo comme un langage de délinquant. S'il y avait un adjectif pour le définir ce serait plutôt « populaire » au sens courant du terme puisqu'il s'est introduit au sein de toutes les couches sociales de la population:

> Populaire
> Qui est relatif au peuple, en tant que milieu social.
> Qui est propre au peuple, en usage dans le peuple.[14]

Mais aussi au sens linguistique du terme, défini ainsi :

> Populaire
> Se dit d'un mot, d'un sens, d'une construction courants dans la langue parlée, mais qui seraient considérés comme choquants ou vulgaires dans un écrit ou dans une communication orale plus formelle. (Le niveau de langue « populaire » signale aussi des termes argotiques passés dans la langue ou des termes marqués d'un tabou.)[15]

En 1986, Hugo Kubarth, analysant les réponses à la question: ¿Sabe lo que es el lunfardo? Posée à un panel de 98 personnes habitant Buenos Aires lors d'une enquête menée en 1983 [Ces réponses sont entre guillemets dans la citation ci-après], résume :

> Reconocido como creación léxico-morfológica de estratos marginales de la ciudad desde el final del siglo XIX, el lunfardo parece perder su significado originario para transformarse ya en sinónimo de "sociolecto", confundiéndose con "habla popular o vulgar", verdadera o afectada, o con el "habla de la juventud (rockera o drogadicta)", ya en equivalente de dialecto propio de Buenos Aires en su totalidad.[16]

Une connaissance basique du lunfardo, pratiqué couramment dans les conversations informelles à Buenos Aires est essentiel pour s'y intégrer sociologiquement comme le soulignent Elsa Broclain et Florent Torchut dans un article sur un site Internet destiné aux migrants francophones en Argentine :

> […] Le lunfardo est une véritable clef pour s'intégrer et se fondre dans le décor. Participer à une conversation informelle avec des porteños s'avère très délicat si on ne maitrise pas un minimum de vocabulaire lunfardesque.[17]

---

[14] Définition du dictionnaire Larousse en ligne : http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/populaire, consultée en septembre 2012
[15] Ibid
[16] Kubarth Hugo, *El idioma como juego social: la conciencia sociolingüística del porteño*, article consulté sur Internet http://www.bibliodigitalcaroycuervo.gov.co/id/eprint/660, fin 2012
[17] Article complet consultable sur la page internet : http://buenosairesconnect.com/mini-guide-pratique-de-lunfardo/

Une école de langue à Buenos Aires[18] propose d'ailleurs depuis deux ans un cours de *chamuyo* (baratin en lunfardo) destiné aux étrangers ayant déjà une bonne maîtrise de l'espagnol qui souhaitent pouvoir comprendre et participer à des conversations informelles en lunfardo.

Le blog participatif argentin Taringa ![19] dresse avec humour, dans l'article *Como habla un porteño,* une liste de petites phrases recensant des expressions en lunfardo communément employées par les jeunes à Buenos Aires [les mots de lunfardo sont en gras] :

> El argentino no saluda: te dice, qué haces **boludo**?
> El argentino no te convence: te **hace la cabeza**.
> El argentino no da besos: **chapa**.
> El argentino no bebe: **chupa**.
> El argentino no molesta: **rompe las pelotas**.
> El argentino no te golpea: **te caga a palos**.
> El argentino no da órdenes: **te caga a pedo**.
> El argentino no tiene amantes: tiene unas **pibas** o guachas.
> El argentino no es molesto: es un **hincha pelotas**.
> El argentino no es un tipo alegre: es re-**piola**
> El argentino no está aburrido: **está al pedo**.
> El argentino no hace algo mal: **le sale para el orto**.
> El argentino no dice la verdad: dice la **posta**.

L'Internet, média populaire par excellence, nous a confirmé que le lunfardo est un langage populaire. Nous allons étudier à présent ce que les auteurs spécialisés ont écrit sur les origines du lunfardo.

En 1953, José Gobello publie un ouvrage intitulé *Lunfardía,* dans lequel il étudie le lunfardo d'un point de vue linguistique et, pour la première fois, celui-ci n'est plus seulement défini comme un langage de malfrats. Dans son livre *Aproximación al Lunfardo* en 1996 il écrira que «El principal propósito de mi librito *Lunfardía* era el de arrebatar el lunfardo de la jurisdicción de la criminología para aproximarlo a la lingüística.»[20] En effet, pour José Gobello, le lunfardo « es menos hijo de la cárcel que de la inmigración »[21]. Il élude dans sa définition du lunfardo toute notion de classe sociale et inscrit le phénomène comme le langage familier des Portègnes :

> « [...] Ya no llamamos lunfardo al lenguaje frustradamente esotérico de los delincuentes, sino al que habla el porteño cuando empieza a entrar en confianza [...] »[22]

---

[18] VOS Club Cultural de Español en Buenos Aires. Site internet : http://vosbuenosaires.com/es/cursos-de-espanol/curso-de-conversacion-chamuyo/
[19] http://www.taringa.net/posts/humor/8125272/Como-habla-un-porteno.html

[20] José Gobello, *Aproximación al Lunfardo*, Buenos Aires, EDUCA. 1996, p. 9
[21] Citation d'une interview de José Gobello consultée sur le site http://www.letralia.com/248/entrevistas02.htm le 03/09/12
[22] José Gobello en 1959 cité dans l'article de Susana Martorell de Laconi, consulté sur internet en septembre 2012, http://www.geocities.ws/lunfa2000/martorell.html

La définition qu'il donne dans son livre *El lunfardo*, reste, à notre avis, la plus complète à ce jour :

> « (…) repertorio léxico, que ha pasado al habla coloquial de Buenos Aires y otras ciudades argentinas y uruguayas, formado con vocablos dialectales o jergales llevados por la inmigración, de los que unos fueron difundidos por el teatro, el tango y la literatura popular, en tanto que otros permanecieron en los hogares de los inmigrantes, y a los que deben agregarse voces aborígenes y portuguesas que se encontraban ya en el habla coloquial de Buenos Aires y su campaña, algunos términos argóticos llevados por el proxenetismo francés; los del español popular y del caló llevados por el género chico español, y los de creación local.»[23]

Il souligne également « l'esprit de transgression de la norme » qui caractérise l'emploi du lunfardo. Un locuteur emploie le lunfardo non pas faute de synonyme en espagnol mais par choix délibéré :

> « Es un repertorio de palabras, dicho de otra manera, vocabulario, de voces de diverso origen que el hablante de Buenos Aires utiliza, por diversos motivos, en oposición a las que le propone la lengua oficial. »[24]

> « Donde el idioma oficial propone voces como dormir, mirar, comer, el lunfardista, ya sea para presumir de hombre experimentado, o simplemente por donaire, dice apoliyar, junar y morfar »[25].

De même, Mario E. Teruggi (scientifique et écrivain argentin) dans son célèbre *Panorama del lunfardo* le définit comme un langage spontané et populaire originaire de Buenos Aires et réfute qu'il soit l'apanage du seul milieu de la délinquance :

> « (…) Lunfardo es la denominación que se da al argot originado en Buenos Aires en la segunda mitad del siglo XIX, y que, con innovaciones y modificaciones, forma parte del habla espontánea de las masas populares de dicha ciudad y –en mayor o menor grado– de buena parte de la población argentina (…) En consecuencia, quien define al lunfardo como el habla de los delincuentes comete el error de tomar la parte por el todo, y, de paso, como los lunfardismos no faltan en boca de nadie, ultraja gratuitamente a su pueblo al considerarlo implícitamente un hato de ladrones. Y por esa vía se puede llegar a deformaciones monstruosas. (…) Ahora bien, si quisiéramos precisar más el lunfardo con un enfoque lingüístico, se podría decir que es un habla popular argentina compuesta de palabras y expresiones que no están registradas en los diccionarios castellanos corrientes (…) »[26]

Depuis que M. E. Teruggi a rédigé cette définition, en 1974, de plus en plus de mots de lunfardo sont entrés dans el DRAE qualifiés d'argentinismes ou de langage familier. Il y en aurait actuellement 80 environ dont les termes emblématiques : *compadrito*, *pibe*, *otario*, *rajar*, *atorrante* et *boludo*.

---

[23] Gobello José, El lunfardo, Buenos Aires, Ediciones de la Academia Porteña del Lunfardo, p. 15-16
[24] Entrevue de José Gobello sur le site *El Abasto*, http://www.revistaelabasto.com.ar/numerosviejos/JoseGobello.htm
[25] José Gobello, 1996, cité par Nora López, article consulté sur internet en septembre 2012, http://www.geocities.ws/lunfa2000/pone.html
[26] Mario E. Teruggi, *Panorama del lunfardo*, cité dans l'article de Susana Martorell de Laconi, consulté sur internet en septembre 2012, http://www.geocities.ws/lunfa2000/martorell.html

Oscar Condé[27], professeur de lettres et membre de *La Academia Porteña del Lunfado*, dans son ouvrage de référence : *Lunfardo, Un estudio sobre el habla popular de los Argentinos*[28], confirme que « (…) el lunfardo debe ser entendido como un medio de expresión popular o, para decirlo más claramente aún, como un vocabulario del habla popular de Buenos-Aires. »[29]

Dans son *Diccionario etimológico del lunfardo* il situe également le lunfardo comme un mode d'expression en opposition à la langue officielle de l'Argentine :

> " (…) el lunfardo es desde el punto de vista lingüístico, un habla marginal, en el sentido de que, término por término, se opone a la lengua estandarizada. »[30]

> « (…) es decir que se trata de un conjunto de vocablos y expresiones no considerados en el terreno académico, i. e., no registrados en los diccionarios del español corriente. »[31]

Á la lumière des définitions étudiées aux points 1.1 et 1.2 nous constatons que le lunfardo est un phénomène complexe à définir de manière univoque, non seulement parce que ses origines sont controversées mais aussi de par son dynamisme car, comme tout langage, il évolue et la définition du phénomène à son origine est différente de celle lunfardo après les années 20 et il est certain que le lunfardo parlé actuellement est encore distinct et en perpétuelle évolution c'est pourquoi *La Academia Porteña del Lunfado* qui fait l'objet du chapitre suivant a judicieusement choisi sa devise « El pueblo agranda el idioma ».

1.2.2 La Academia Porteña del Lunfardo

Le livre de José Gobello *Lunfardía* en 1953 signe l'avènement de la *lunfardología*, l'étude du lunfardo. Pour la première fois, on perçoit un intérêt linguistique et plus seulement sociologique ou judiciaire à ce moyen d'expression populaire. Jusqu'alors, les linguistes argentins tout comme la *Academia Argentina de Letras* méprisaient ce langage, répertoire improbable de mots résultants du métissage des langues autochtones et de celles des immigrés. Considéré au mieux « populaire » et au pire « vulgaire » le lunfardo est jugé sans avenir et sans intérêt. En 1902, le linguiste Ernesto Quesada prédit sa disparition: « esa burda germanía es simple producto del período de transición entre la generación que inmigra y la que se convierte en argentina: la escuela pronto normaliza esos excesos de lenguaje »[32].

---

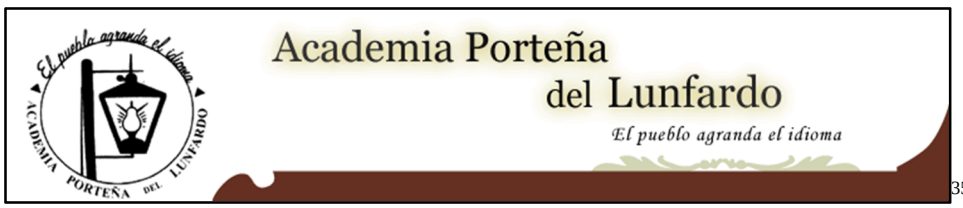
[27] Oscar Conde, *Lunfardo, Un estudio sobre el habla popular de los Argentinos*, editorial Taurus. Madrid. Format Kindle, Novembre 2011
[28] Ibid
[29] Ibid
[30] Oscar Conde, *Lunfardo, Un estudio sobre el habla popular de los Argentinos*, editorial Taurus. Madrid. Format Kindle, Novembre 2011
[31] Oscar Conde, *Diccionario etimológico*, cité dans l'article de Susana Martorell de Laconi, consulté sur internet en septembre 2012, http://www.geocities.ws/lunfa2000/martorell.html
[32] Ernesto Quesada, El criollismo en la literatura argentina, p.153 cité par Oscar Conde dans *Lunfardo, Un estudio sobre el habla popular de los Argentinos*, editorial Taurus. Madrid. Format Kindle, emplacement 3310 sur 15513

Les intellectuels argentins versés dans l'étude de la langue revendiquaient l'espagnol pur et le respect inconditionnel de la norme même si les expressions et les mots typiquement locaux (liés à la nourriture ou à la géographie par exemple) ou les argentinismes étaient tolérés. Comme l'a résumé non sans humour José Gobello en 1963: «El lunfardo ha sido – y es todavía – más denigrado que un político en desgracia.»[33]

Malgré le fait que de nombreux intellectuels, philologues et linguistes argentins pratiquaient le lunfardo avec leurs amis ou dans un contexte familier, personne ne l'envisageait comme un fait digne d'intérêt. En fait, les seules études qui avaient été menées jusque-là sur le lunfardo l'avaient été par des policiers ou des personnes en lien avec le milieu judiciaire. C'est le vide créé par le manque de connaissance et de reconnaissance du lunfardo qu'ont voulu combler les fondateurs de la *Academia Porteña del Lunfardo*. Il s'agissait aussi de s'accorder sur une norme et une uniformité orthographique.

L'idée d'une institution en relation avec le lunfardo avait germée dans l'esprit de José Gobello et de son groupe d'amis, des hommes de lettre comme lui : Luis Soler Cañas, Amaro Villanueva et Nicolás Olivari dès 1953 avec la publication du livre *Lunfardía*, mais il fallut presque une décennie pour qu'elle se concrétise. L'académie fut fondée le 21 décembre 1962 à l'initiative de José Gobello, Luis Soler Cañas et du poète León Benarós. Cette date marque la première réunion à laquelle les trois hommes avaient convié des intellectuels et des écrivains dans le but de créer l'académie. La lettre d'invitation était rédigée ainsi:

> « Desde hace algún tiempo venimos pensando en la conveniencia de que quienes nos interesamos por el lenguaje y la literatura populares de Buenos Aires nos conozcamos y reunamos para realizar en conjunto ciertos trabajos que resultan arduos, y tal vez imposibles de completar individualmente. La atención creciente con que se reciben los estudios acerca del lenguaje popular nos impulsa ahora a tratar de materializar lo que constituye una antigua aspiración nuestra. En consecuencia, invitamos a usted a reunirse con nosotros en el Círculo de la Prensa, Rodríguez Peña 80, el viernes 21 del corriente a las 19, para considerar la oportunidad de dejar constituida la Academia del Lunfardo… »[34]



[35]

[33] José Gobello cité dans *El Estatus del Lunfardo, El avance de un argot*, p.17 - Travail de Bachelor de Laurens van Mourik,, Université d'Utrecht, 2011. Consulté sur Internet en septembre 2013 : http://igitur-archive.library.uu.nl/student-theses/2011-0531-200806/El%20Estatus%20del%20Lunfardo%20-%20el%20avance%20de%20un%20argot.pdf

[34] Transcription de l'introduction du premier chapitre du livre de Otilia Da Veiga et José Gobello « Historia de la academia Porteña del lunfardo », Editorial Academia Porteña del lunfardo, 2011, citée sur la page internet : http://nuevosiulnaszapping.blogspot.ch/2013/04/cincuentenario-de-la-academia-portena.html, consultée en septembre 2013.

[35] Logo de l'académie, site internet de l'Academia Porteña del Lunfardo : http://www.todotango.com/alunfardo/default.asp

Ils choisirent comme devise pour l'académie : « El pueblo agranda el idioma » parce que le lunfardo était dénigré du fait de son caractère populaire, mais les créateurs de l'académie voyaient cela comme un atout et considéraient que le lunfardo, loin d'appauvrir la langue argentine comme l'affirmaient les grammairiens ou les linguistes, l'enrichissait, au contraire. D'ailleurs dans une déclaration en 1963, l'académie confirme:

> "El idioma nacional no se corrompe; por el contrario, se enriquece con el aporte de argentinismos y regionalismos, entre los que contamos los porteñismos y lunfardismos. La Real Academia de la Lengua va recogiendo, en su léxico oficial, muchas voces populares, sin considerar suficiente motivo para impedirlo el origen germanesco o gitano de aquéllas. La Academia Porteña del Lunfardo considera que ha de procederse en forma semejante con gran número de argentinismos, regionalismos y porteñismos de uso popular y literario. Pero sostiene, asimismo, que debe preservarse intacta la sintaxis española, columna vertebral del idioma nacional, y proscribirse la caprichosa deformación de vocablos a que se consagra cierta publicidad tan escasa de imaginación como de buen gusto"[36]

Dans ses statuts La *Academia Porteña del Lunfardo* se présente en tant qu'institution privée, à but non lucratif (ONG), ayant pour objet la recherche linguistique et, en particulier, l'étude de l'évolution du langage parlé de Buenos Aires. José Gobello résume ses activités à "la investigación y el registro del habla rioplatense, además de honrar a aquellos artistas que ayudaron a elevar el lenguaje del pueblo"[37]

L'académie vit de dons, des cotisations de ses membres et des revenus qu'elle tire de l'organisation d'activités culturelles (conférences, débats, spectacles, etc.) et de ceux des publications qu'elle édite. Au départ, il s'agissait de créer une bibliothèque au siège de l'académie et de soutenir les auteurs qui employaient le lunfardo dans leurs œuvres ou écrivaient sur le sujet. Actuellement, la bibliothèque compte plus de 4 000 ouvrages : des dictionnaires, des livres d'histoire et même quelques livres rares. Elle compile également près de 5 000 partitions de tango.

Avec le temps, des auteurs, des intellectuels, comme des professeurs d'université et d'autres personnes intéressées par le sujet furent conviés aux réunions et, en 1966, fut créé le « boletin » (qui paraît mensuellement de mars à décembre chaque année). De nos jours, le nombre d'académiciens se monte à 64 dont 26 sont des académiciens émérites et 32 sont des correspondants dans d'autres villes argentines ou à l'étranger. José Gobello, préside l'académie depuis 1995.

À l'initiative de l'écrivain et membre de l'académie Marcelo Héctor Oliveri, on célèbre depuis l'année 2000 le jour du lunfardo le 5 septembre. Une date choisie en hommage au livre qui a fait gagner ses lettres de noblesse au lunfardo, *Lunfardía*, de José Gobello, publié le 5 septembre 1953. Marcelo

---

[36] Cité dans l'article *El lunfardo Rioplatense* par Jorge B. Rivera publié sur la page Internet : http://www.creadoresargentinos.com.ar/literatura/articulos.php?ID=14

[37] Cité dans l'article « El Lunfardo, habla popular » sur la page Internet : http://www.oni.escuelas.edu.ar/olimpi99/interolimpicos/metamorfosis-ba/lunfardo.htm

Héctor Oliveri est également à l'initiative de la *Feria del Libro Lunfardo y Tanguero* qui a lieu au cours du mois de décembre chaque année depuis 2004.

1.3 Étude étymologique du terme "lunfardo"

L'origine étymologique du mot « lunfardo » n'est pas connue avec précision aussi les hypothèses sur le sujet varient mais il est communément admis que l'origine du mot lunfardo réside dans la déviation d'un mot de romanesco - dialecte des habitants de Rome - *lombardo* qui, en outre de désigner les personnes originaires de la région italienne de Lombardie, était également synonyme de « voleur ».

Le développement du commerce sur l'axe rhénan dans la deuxième moitié du XIIe siècle imposa la création de nouveaux moyens d'échange pour deux raisons principales : la rareté de la monnaie et la nécessité d'éviter les dangers du transport de grosses sommes (sous forme de pièces d'argent). Des marchands Italiens, pour la plupart originaires du Nord de l'Italie et plus précisément de Lombardie, s'improvisèrent banquiers. Entre le XIIe et le XVIe siècle, détenant le quasi-monopole de la finance en Europe, ils se spécialisèrent dans le prêt sur gage – exigeant des contreparties exagérées en regard de la somme prêtée – et dans les contrats de change pour lesquels ils pratiquaient des taux souvent bien au-delà de l'usure (des taux de plus de 250% ont été rapportés). C'est pourquoi ils jouissaient d'une très mauvaise réputation parmi la population et que le terme « lombard » finit par signifier « voleur ». En témoigne cette citation du livre *Les Lombards en France et à Paris* publié en 1892 :

> Dans un modus ordinandi compotos, du temps de Charles le Bel, on voit que financier italien ou usurier était synonyme […] ce que le peuple entendait généralement par un lombard; lombard est, pour lui, synonyme, d'abord de riche usurier, puis de fainéant, trompeur, etc. […] [38]

Amaro Villanueva décrit comment le mot « lombardo » a dévié en « lunfardo ». Dans son article *El Lunfardo* publié en 1962 il explique que *lombardo* s'est transformé en *lumbardo* dans la langue parlée, celui-ci a ensuite été déformé par l'accent napolitain en *lunfardo* comme le relate Oscar Conde:

> El profesor Amaro Villanueva (1962) determinó el origen de la voz «lunfardo» a partir de la corrupción de un vocablo del romanesco, es decir, el habla de Roma. Villanueva encontró en el *Vocabolario romanesco* de Filippo Chiappini (1945) el término *«lombardo»* con el significado de «ladrón», además de un verbo derivado: *«lombardare»*, con la acepción de «robar». Villanueva explica que la evolución de la palabra, trasplantada ya a nuestro país, habría sido: *lombardo* > *lumbardo* > *lunfardo*. Pudo probar esto gracias a la forma intermedia *«lumbardo»*, que aparece atestiguada, como una forma local de transición, en el

[38] Camille Piton, Les Lombards en France et à Paris, Honoré Champion Librairie, 1892 ; p.12 consulté en version microfilm sur le site : http://archive.org/stream/leslombardsenfra00pito/leslombardsenfra00pito_djvu.txt de Colombia University Library/ New-York

> folletín *Los amores de Giacumina*, publicado en 1886 en forma anónima por […] Ramón Romero. […] Este testimonio del uso de la forma intermedia, aunque con el valor de gentilicio, es decir «nativo de Lombardía», le permite a Villanueva avanzar en su hipótesis, una vez que ha explicado el paso de la «o» a una «u» (*lombardo* > *lumbardo*), tal como se da en *«pulenta»* y en *«cumparsita»*, y de ofrecer algunos testimonios de fonética napolitana, lengua en la que se tiende a convertir la *b* explosiva del toscano en «v» fricativa, como sucede con el *«cravone»* frente a la voz toscana *«carbone»* [carbón] o *«lavurante»* frente a *«laborante»* [obrero]. […] Según Villanueva, el gentilicio *lombardo* [nacido en Lombardía] llegó a ser equivalente a «ladrón» […] ya en francés medieval con el significado de […] «usurero», en virtud de que los primeros que ejercieron en Francia este negocio eran de origen lombardo.[39]

Le terme lunfardo trouve donc son origine dans le dialecte romain *lombardo* qui désignait les habitants de la région italienne de Lombardie. Un grand nombre d'entre eux s'était spécialisé dans l'usure si bien que le mot en vint à désigner un voleur dans le langage courant. C'est la déformation phonétique au cours du temps de *lombardo* d'abord en *lumbardo* puis finalement en *lunfardo* (par les Italiens du Sud immigrés en Argentine) qui a façonné le terme que nous connaissons. Nous allons étudier à présent l'étymologie des mots qui composent le vocabulaire lunfardo.

1.4 Caractéristiques linguistiques du lunfardo

Le lunfardo s'est formé linguistiquement de trois façons. Premièrement par le biais d'emprunts faits à d'autres langues ; deuxièmement grâce à des changements sémantiques (donner connotations nouvelles à des mots existants) et enfin par des néologismes.

1.4.1 Les emprunts

La principale langue d'emprunt du lunfardo est l'espagnol au sens large, c'est-à-dire y compris la forme d'argot des gitans espagnols : le *caló* mais aussi le langage de la délinquance : la *germanía* ou encore les dialectes andalou et galicien. Le lunfardo n'est pas une langue mais un vocabulaire qui s'appuie sur les supports grammaticaux et syntaxiques de la langue espagnole comme l'indique Oscar Conde :

> El lunfardo no es un idioma, porque las palabras que lo componen son esencialmente verbos, sustantivos, y adjectivos – de manera tal que carece de pronombres, preposiciones, conjunciones y, prácticamente, de adverbios – y porque utiliza la misma sintaxis y los

[39] Oscar Conde, *Lunfardo, Un estudio sobre el habla popular de los Argentinos*, editorial Taurus. Madrid. Format Kindle, Novembre 2011; p.46-47

> mismos procedimientos flexionales que el castellano. No es posible hablar completamente *en* lunfardo, sino, a lo sumo, hablar *con* lunfardo.[40]

Cet état de fait représente une évidence telle que peu d'études sur les mots d'origine hispanique au sein de ce vocabulaire ont été réalisées comme en témoigne Oscar Condé :

> « […] la investigación etimológica de la contribución hispana al ámbito del lunfardo –sea a través del español familiar, del caló o habla popular, o de la germanía, el lenguaje de la delincuencia–, curiosamente mucho menos estudiada hasta hoy que la contribución itálica o la de otras lenguas europeas o indígenas, sobre todo si se tiene en cuenta que los españolismos son mayoría abrumadora. […] Enrique del Valle, en su *Lunfardología* […], hace un trabajo estadístico en el cual establece que el 78,5% del léxico lunfardo se compone de palabras españolas, en los diferentes niveles de lengua. Si se tiene en cuenta que los italianismos constituyen el 12,66% del total, se puede medir la real importancia de la contribución hispánica. »[41]

Si la majorité des termes lunfardo sont issus de l'espagnol celui-ci est également composé d'emprunts à de nombreuses autres langues : langues autochtones (guarani, quechua, nahuatl, mapuche, etc.) et langues maternelles des immigrants (italien, français, espagnol, portugais, anglais, polonais, allemand, turc, yiddish, etc.). Pour Oscar Conde « […] lo que distingue el lunfardo es la extraordinaria cantidad de términos tomados de otras lenguas distintas del español.»[42].

Hormis l'espagnol, les emprunts les plus nombreux en lunfardo viennent de l'italien y compris ses formes dialectales (toscan, génois, piémontais, milanais, vénitien, lombard, napolitain, calabrais et sicilien) et ses argots (gergo et furbesco). L'importance numérique en Argentine des immigrés venus d'Italie explique cette large proportion de termes dérivés de l'Italien dans le vocabulaire lunfardo. Ángela Di Tullio a estimé qu'au début du XXe siècle, la moitié des hommes entre 15 et 50 ans à Buenos Aires étaient nés en Italie[43]. L'influence des langues de la péninsule italienne concerne également l'intonation et la sémantique du lunfardo. L'italien a influencé beaucoup de termes dans le domaine de l'alimentation du fait que les spécialités culinaires des immigrants n'avaient pas d'équivalent en espagnol d'argentine aussi leurs appellations d'origine ont été conservées. On retrouve par exemple :

- *morfar* signifie « manger » en lunfardo et vient de l'argot italien *morfa* : la bouche ;
- *piñata* signifie « nourriture » en lunfardo et vient du mot italien *pignatta* : « marmite »;
- *pastashuta* (plat de pâtes) vient de l'expression italienne *pasta asciutta* (pâtes sèches) ;
- *ñoqui* vient de *gnocchi*

---

[40] Oscar Conde, *El lunfardo en la literatura argentina*, article publié en 2010 par la Universidad del Salvador consulté sur la page Internet : http://p3.usal.edu.ar/index.php/gramma/article/view/59/122 en janvier 2013
[41] Oscar Conde, *Diccionario etimológico del lunfardo,* editorial Taurus. Madrid, Format Kindle, Novembre 2011; p. 15
[42] Ibid, emplacement 2584
[43] Ángela Di Tullio, citée par Oscar Conde, *Lunfardo, Un estudio sobre el habla popular de los Argentinos*, editorial Taurus. Madrid. Format Kindle, Novembre 2011; emplacement 2746

- *esbornia* vient de l'italien *sbornia* signifie « ébriété » ;
- *formayo* vient de *formaggio,* « fromage » ; *vermichelis* de *vermicelli,* « vermicelles ».

L'italien a également influencé le vocabulaire lié à l'expression relationnelle ou le comportement :

- le salut : *tchao* s'est mué en *chau* ;
- le geste de salutation en levant son chapeau : *escapelarse* de l'italien *scappellarsi* ;
- les interjections comme *atenti, avanti*, guarda, etc.;
- *parlar* (parler) vient de *parlare ;*
- *apoliyar* (dormir) de l'argot italien *poleggiare ;*
- *pibe (enfant, jeune)* vient de l'italien *pivello* (enfant)
- *shusheta* (dandy, élégant) vient du génois *sciucetto ;*
- *urso* (corpulent) vient de l'italien *orso* (ours) ;
- le travail : *laburo*, la paresse : *fiaca.*

L'influence du français et de l'argot sur le lunfardo s'explique également par le nombre d'immigrants français surtout pendant la deuxième moitié du XIXe siècle en Argentine (ils représentaient 16% de la population étrangère en Argentine en 1869), le nombre d'immigrés Français baissera au début du XXe siècle mais sera représenté majoritairement par des femmes (se livrant souvent à la prostitution).

Les termes argotiques qui ont influencé le lunfardo se trouvent dans les champs sémantiques de l'argent, du jeu, de la délinquance et de la prostitution :

- *palo* (million) traduction de l'argot « bâton » (un million de francs)
- *brema* (carte à jouer) qui vient de « brème » en argot ;
- *cañota* (gain de l'organisateur d'un jeu de hasard) de « cagnotte » ;
- *guiñe* (déveine, malchance) de « guigne ».
- *arzobispo*/*monseñor* (outil pour crocheter/forcer une porte) de l'argot « monseigneur » (fausse clé/crochet pour forcer une porte) ;
- *calotear* (partir sans payer) de l'argot « calotter » (voler) ;
- *cana* (prison) de l'argot « canne » (surveillance de la police) ;
- *macró* (souteneur) de « maquereau » ;
- *gigoló*/*yigoló* (homme entretenu par une femme) de « gigolo » (amant d'une prostituée) ;
- *mishé/mishetón* (client généreux) de l'argot « micheton » (client d'une prostituée) ;
- *mineta* (cunnilingus)/*minetera* (lesbienne) de l'argot « faire minette » (cunnilingus) ;
- *beguén* (béguin, amant ou désir) de l'argot « béguin ».

Les mots de français standard sont très présents dans les paroles de tango qui traite de l'amour et des relations charnelles. On trouve par exemple en lunfardo les termes :

- *biscuit* (belle femme) qui vient du « biscuit », la pâte de céramique servant à fabriquer les poupées de porcelaine ;
- *biyuya* (argent) de « bijou » qui a donné aussi biyuyera (portemonnaie) ;
- *bulín* (petit logement, garçonnière) de « boulin » (ouverture dans un colombier permettant aux pigeons de s'y accoupler) et, dans le même ordre d'idée, *garsonié,* de « garçonnière » ;
- *cabaret ;*
- *fané* (abimé) de « faner » ;
- *flanear* (flâner).

Les mots issus de l'anglais sont probablement parmi les emprunts les plus anciens et n'ont cessé d'alimenter le vocabulaire lunfardo même encore de nos jours. On trouve :

- les mots de la vie de tous les jours ainsi *naife* (couteau courbe pour découper la viande sur les carcasses) vient du mot « knife » ; *espiche* (sermon, discours long et ennuyeux) de « speech » ; chuenga de « chewing-gum » ;
- les mots du sport : *fau* (faute) de « foul », *grogui* de « groggy », *puchimbol* de « punching-ball », *nocáu* de « knock out », *cros* (coup de poing) de « cross » ;
- le vocabulaire lié à la drogue : *díler* de « dealer » ; *dopar* de « to dope » ; *gras* (*s*) (hachisch) de « grass » (herbe) ; *crack* ;
- le langage technologique : *tildar* (se bloquer pour un ordinateur) de to tilt ;
- le vocabulaire de la mode : *luqueado* du mot « look », *fashon* de « fashion ».

Bien que leur influence dans la création du vocabulaire lunfardo soit moindre, d'autres langues européennes ont donné naissance à des mots de lunfardo comme par exemple l'allemand : *lumpen* (pauvre, marginal) ou *lumpenaje* (classe sociale des marginaux) inspirés de « lumpenproletariat » (sous-prolétariat); le polonais : *papirusa* (belle femme) de « papjerosy » (« cigarette » : les prostituées polonaises en Argentine ont popularisé ce mot en demandant des cigarettes aux passants) ; le turc : *caften* (souteneur) du nom du vêtement, le caftan, que portaient les souteneurs turcs au début du XX^{ème} siècle ; *pachá* (personne riche) du titre honorifique turc ; et même le idish : *mishíguene* (fou) de « meshuge », *tuje* (bonne chance) de « tujes » (« année »).

La proximité du Brésil de la région du Río de la Plata explique que, au gré des migrations, les échanges de vocables entre les deux régions aient été nombreux. Le lunfardo s'est donc logiquement aussi nourri des langues parlées au Brésil. Si la langue officielle du Brésil est le portugais, celui-ci a subi l'influence des langues autochtones (des peuples qui habitaient la région avant la colonisation par le Portugal)

ainsi que des langues parlées par les esclaves africains convoyés massivement dès le XVIe siècle pour servir de main d'œuvre dans les exploitations sucrières du pays. Le Brésil possède également une forme d'argot, la *gíria*, dont quelques mots ont été repris en lunfardo. Il est par conséquent difficile de déterminer précisément l'étymologie des mots de lunfardo empruntés au brésilien (au sens large c'est-à-dire du portugais, des langues autochtones et aussi de la *gíria*) :

- *cafúa* (prison) du portugais « cafua » (salle où l'on punit les élèves) ;
- *capanga* (chef despotique, par extension : chef de la police) de l'africain « capanga » : garde du corps ;
- *casimba* (portefeuille) vient du brésilien « cacimba » (cavité où l'on conserve l'eau potable) ;
- *escolasar* (jouer pour de l'argent) vient de la *gíria* « escola » (tripot) ;
- *guiyar* (escroquerie, dérober de l'argent par la ruse) du brésilien « guilha » (fraude) ;
- *quilombo* (bordel, maison close) du bantou d'Angola « quimbundo » (lieu de repos pour les nomades) ; au Brésil, les *quilombos* sont les villages formés par les esclaves en fuite ;
- *mango* (peso, unité monétaire) vient du portugais « mango » (monnaie ancienne).

De nouveaux emprunts au brésilien ont eu lieu ces 30 dernières années avec le développement du tourisme argentin sur les plages brésiliennes. Par exemple le mot *curtir* a pris un sens nouveau : dérivé de l'espagnol *curtir* (tanner) il signifiait auparavant « gifle » ou « fessée ». Emprunté à la *gíria* brésilienne dans laquelle il signifie « utiliser », il a le sens en lunfardo de « se droguer », « prendre du plaisir » et, par extension, « avoir des relations sexuelles ».

Bien entendu les langues des premiers habitants de la région notamment les Guarani, les Quechua et les Mapuche ont aussi influencé des mots de lunfardo. Dans le vocabulaire lunfardo on trouve par exemple les mots guaranis : *mangangá* (casse-pieds) qui désigne un insecte proche du bourdon en guarani ; *caté* (distingué, élégant) qui signifie « luxueux » en guarani et *catinga* (terme péjoratif pour désigner les personnes de couleur) qui vient du guarani « catí » (odeur forte de transpiration). D'autres mot sont empruntés au quechua comme *achumarse* (s'enivrer), du quechua « achuma » (plante avec laquelle on préparait de l'alcool) ; *charcón* (maigre), de « ch'arki » (la viande séchée) ; *chiche* (petit et mignon), de « ch'ichi » (« tout petit » ou tout objet petit et original) ; *chucho* (peur), de « chujchu (frisson) ; *macharse* (s'enivrer), de « macháyay » qui a la même signification et enfin le célèbre *mate* (thé de maté servi dans un récipient bombé) de « mati » (récipient rond pour boire). Enfin le mapuche a donné par exemple les mots : *pilcha* (haillons ou au contraire vêtement élégant) de « pulcha » (plis d'un tissu) ou encore *pichicho* (petit chien) de « pichi » (petit).

Le lunfardo a été enrichi par des emprunts directs aux langues tant des immigrants que des autochtones mais il s'est également développé grâce à des variations sémantiques.

1.4.2 La création de vocabulaire nouveau par changement de sens

Comme tous les argots, le lunfardo a la particularité de reprendre des mots d'origines diverses sans modifier leur forme mais en modifiant leur sens, leur attribuant une connotation différente basée sur une extension, une limitation ou un glissement de sens.

Ces mots sont créés à partir de différentes variations linguistiques telles que la métonymie. Il s'agit d'une figure de style qui consiste à désigner un objet ou une idée par un autre terme que celui qui lui convient par glissement de sens comme dans les exemples suivants :

- *alegría* (joie en espagnol) signifie « drogue » ;
- *balín* (pénis en lunfardo ; balle de petit calibre ou dragée en espagnol) synonyme en lunfardo de homosexuel (masculin uniquement) ;
- *bocha* (boule en espagnol) signifie « tête » ou « ballon » en lunfardo ;
- *cachimbo* (pipe en portugais) signifie « haschich » en lunfardo ;
- *gorra* (casquette en espagnol) signifie « policier » en lunfardo.

La synecdoque est une autre variation grammaticale qui consiste à donner un sens plus large ou plus restreint à un mot en désignant par exemple le tout par la partie ; le contenant pour le contenu ; la matière pour l'objet, etc. comme dans les exemples suivants :

- *chala* (cigarette de haschich) vient du mot quechua « schálla » : feuille entourant l'épi de maïs utilisée une fois séchée comme papier à cigarette ;
- *chumbo* (balle, projectile) du portugais « chumbo » (plomb) a pris le sens de « revolver » ;
- *corte* (lame) a pris le sens de « couteau »;
- *huesito* (petit os) a pris le sens de « dé » (les dés étaient fabriqués en os).

Le lunfardo s'est également enrichi par le biais de la métaphore, figure de style qui consiste à désigner un objet ou une idée par un autre terme via une analogie de sens. Les mots suivants ont été créés de cette manière :

- *campana* (cloche en espagnol) signifie « guetteur » en lunfardo ;
- *gatillar* (*gatillo* signifie « gachette » en espagnol) signifie « payer » ou « parler » en lunfardo;
- *tiroteo* (fusillade en espagnol) signifie « relation sexuelle » en lunfardo ;
- *vaivén* (va-et-vient en espagnol) signifie « couteau » en lunfardo.

Le lunfardo, nous venons de le voir, s'est étoffé grâce aux emprunts à d'autres langues et en modifiant le sens de mots préexistants mais il a aussi eu recours aux néologismes.

1.4.3 Les néologismes

Le lunfardo a été formé de nombreux mots d'origine étrangère mais pas seulement. Le développement de ce vocabulaire s'est opéré également au moyen de néologismes formés de deux manières : d'une part – comme nous venons de le voir au point 1.4.2 – en donnant un sens nouveau à un mot du langage courant et d'autre part en créant des mots complètement nouveaux ou en ajoutant de nouvelles acceptions à des termes préexistants notamment par le biais d'un changement grammatical.

Ainsi des verbes transitifs en espagnol deviennent intransitif en lunfardo (et vice-versa) ce qui leur donne un sens nouveau : *bailar* verbe intransitif en espagnol qui signifie danser prend le sens de « dominer un adversaire » (dans un contexte sportif) dans sa forme transitive en lunfardo.

Le changement grammatical peut de même affecter le genre et/ou de la catégorie grammaticale d'un mot. C'est pourquoi un substantif ou encore un adjectif masculin en espagnol pourra devenir féminin en lunfardo (et vice-versa) ce qui, par là même, lui confèrera un sens mais aussi, parfois, également une qualité grammaticale nouvelle (adjectif qui se transforme en substantif par exemple) :

- l'adjectif masculin en espagnol *diario* (journalier) devient en lunfardo le nom féminin *diaria* (somme correspondant au montant journalier nécessaire pour faire vivre un ménage);
- l'adjectif espagnol *pálido* (pâle, blafard) devient en lunfardo un nom féminin : *pálida* (mauvaise expérience liée à la prise de drogue : « bad trip », dépression, malchance);
- l'adjectif espagnol masculin *virolo* (qui souffre de strabisme ou qui louche) devient *virola* au féminin en lunfardo mais garde le même sens.

Le vocabulaire lunfardo s'est aussi développé par paronomase, un procédé grammatical qui consiste à fusionner deux mots aux sonorités semblables mais qui n'ont pas de sens commun comme dans les exemples suivants :

- *guitarra* (argent comptant) paronomase entre *guita* (« argent comptant » en espagnol familier comme en lunfardo) et *guitarra* (guitare en espagnol) ;
- *mosaico* (jeune femme) paronomase entre *moza* (« jeune fille » en espagnol) et *mosaico* (mosaïque en espagnol) ;
- *tragedia* (costume) paronomase entre les mots espagnols « traje » (costume) et « tragedia » (tragédie).

La paronomase sur la base de marques ou de personnes éponymes qui sont associées à certaines caractéristiques typiques, a permis de créer des adjectifs ou des substantifs nouveaux comme :

- *gratarola* (gratuit) paronomase d'un nom propre italien Gratarola avec l'espagnol « gratis » ;

- *invernizio* (pardessus) paronomase entre l'espagnol « invierno » (hiver) et le nom de l'auteure de « romans roses » très populaires Carolina Invernizio;
- Locateli (fou) paronomase entre l'espagnol « loco » (fou) et Antonio Locatelli, aviateur Italien qui a traversé la cordillère des Andes.
- *matrona* (femme à forte poitrine) et *vascongada* (sperme), substantifs inspirés des laiteries éponymes : La Matrona et La Vascongada;
- *amarrete* (pingre, mesquin), adjectif inspiré par le personnage de bande dessinée : Amarroto.

Des néologismes peuvent également être créés par euphémisme, c'est-à-dire en atténuant l'effet grossier ou offensant d'un terme préexistant. Citons comme exemple l'euphémisme *bolivianas* qui désigne les testicules, qui sont pourtant déjà couramment nommées *bolas* en lunfardo. De même, *Bólido*, *boliviano* et *volumen* sont autant d'euphémismes pour *boludo* (idiot, imbécile).

Le recours à l'antiphrase et à la polysémie sont aussi une manière très courante pour les argots de se développer. L'antiphrase consiste à affirmer le contraire de ce que l'on pense réellement. Ainsi une belle femme sera qualifiée amoureusement de *fea* (laide) ; une *ciega* (qui signifie « aveugle » en espagnol) est une lampe de poche et l'adjectif *kolynos* (du nom de la marque de dentifrice éponyme) désigne, non sans humour, une personne édentée. La polysémie permet à un mot de prendre un sens positif ou négatif en fonction du contexte. L'écrivain Argentin Eduardo Pérsico nous en donne quelques exemples : « […] el Chabón de los argentinos al igual que Cara entre los brasileños y Huevón a los chilenos, significa torpe, desmañado o desconfiable, aunque según contexto o entonación eso mismo cambia de lo cordial a lo insultante o al revés. »[44]

La forme anagrammatique est, depuis toujours, très courante dans la formation du vocabulaire argotique. L'équivalent lunfardesque du verlan français est le *vesre*, une figure de style consistant à inverser les syllabes des mots de la langue courante. Le *vesre* est formé de termes de lunfardo mais aussi d'espagnol. Le mot *gotán* (tango en *vesre*) s'est même diffusé internationalement grâce au groupe de musique « Gotán project ». Les mots en *vesre* prennent souvent une connotation différente du mot original dont ils sont issus. Ainsi la « noche » (la nuit en espagnol) devenue *cheno* en *vesre*, ne porte plus une notion de temps ou d'obscurité mais désigne l'atmosphère de la vie nocturne.

[44] Eduardo Pérsico, *El lunfardo de los argentinos*, Ensayo, texte disponible sur le blog d'Eduardo Pérsico, http://eduardopersico.blogspot.ch/2013/02/normal-0-21-false-false-false.html consulté en octobre 2014.

1.4.4 L'orthographe du lunfardo

Phénomène oral, le lunfardo n'a pas d'orthographe fixe. En 1967, l'Academia Porteña del lunfardo a élaboré 14 règles orthographiques destinées à soumettre la transcription phonétique du lunfardo à « un principe d'uniformité orthographique » cependant même José Gobello dans une entrevue en 2004 avec l'écrivain et poète Eduardo Mazo niait l'existence d'une norme orthographique pour le lunfardo :

> Eduardo Mazo : ***¿Cómo se va estructurando el lunfardo teniendo en cuenta que no es ni un dialecto ni un idioma y que no tiene ningún código de comunicación establecido?***
> Jose Gobello : La sintaxis se la da el castellano. Es la lengua de base. La ortografía, como es insurgente, reniega de la ortografía oficial. Usted puede escribir como quiera. A veces escribo las palabras de manera distinta como una forma de reafirmar mi concepto de que la ortografía es anárquica, porque el día que dictemos normas ortográficas se acabó el lunfardo, deja de ser insurgente, deja de ser creativo.
> E.M : ***¿El lunfardo no tiene reglas gramaticales?***
> J.G : Absolutamente ninguna.
> E.M : ***¿ La misma palabra puede ser escrita de la distinta manera dependiendo de quien la escriba?***
> J.G : Sí.[45]

Tout au plus peut-on dire de l'orthographe en lunfardo qu'elle recourt au métaplasme : les mots empruntés à une langue étrangère se transcrivent phonétiquement suivant les règles de l'espagnol écrit. Ainsi les mots argots « maquereau » et « guigne » s'écrivent respectivement *macró* et *guiñe*. Il existe aussi des cas de métaplasmes par adjonction ou suppression d'affixes tels que : *enyantar* de l'espagnol *yantar* (« manger ») ; *tano* (Italien) de l'italien *napolitano* et *masoca* de l'espagnol *masoquista*.

[45] Transcription de l'entrevue consultable sur le site internet de Eduardo Mazo : http://www.eduardomazo.com/default.asp?s=202 (page consultée en janvier 2013)

2 *Naissance et développement du lunfardo*

L'histoire du lunfardo est indissociable de l'histoire du peuplement de l'Argentine et de sa capitale Buenos Aires à partir de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. À cette époque, l'Argentine est un pays faiblement peuplé (le recensement de 1879 dénombre à peine 1,8 millions d'habitants[46]) qui connaît un développement économique rapide requérant une main d'œuvre importante tant pour l'agriculture que pour l'exploitation des matières premières. À la même période, en Europe, la situation est à l'opposé : la population augmente fortement depuis le début du siècle et le développement industriel cause exode rural et chômage. Les personnes les plus pauvres émigrent pour échapper à la misère et celles qui disposent d'un petit capital et possèdent un savoir-faire partent pour faire fortune à l'étranger. Enfin, des milliers de familles juives s'expatrient pour fuir les persécutions religieuses (pogroms). L'Argentine est alors perçue comme un Eldorado d'autant plus qu'elle encourage l'immigration jusque dans sa constitution[47].

En 1876 le président, Nicolas Avellaneda, dans le cadre de sa *Ley de inmigración y de colonización*[48] met en place des mesures visant à inciter les Européens à venir s'installer en Argentine. Des agents, surnommés les *ganchos*, sont envoyés en Europe pour « recruter » des volontaires à l'immigration auxquels on promet des terres à prix modiques et à qui on offre ou subventionne un billet de 3^{è} classe sur les bateaux à destination de l'Argentine. Sur place les *oficinas de trabajo* sont chargées de trouver des places de travail aux nouveaux arrivants et les *comisiones de inmigración* leur fournissent un logement et le transport si nécessaire. S'en suit entre 1875 et 1914 l'une des plus grandes vagues d'immigration de l'histoire du pays. Ainsi, selon les données chiffrées lors des recensements, entre 1869 et 1914 la population argentine augmente de plus de 400 % passant de 1,8 millions d'habitants à plus de 8 millions dont un tiers nés à l'étranger. En 1914, dans la seule ville de Buenos Aires, la proportion d'étrangers dans la population avoisinait les 50%.[49]

Á cette période, l'immigration se compose, comme l'indique le tableau ci-dessous, majoritairement d'Italiens et d'Espagnols qui représentent à eux seuls 80% des immigrants entre 1857 et 1914.

---

[46] Original numérisé, consultable à l'adresse Internet: http://www.santafe.gov.ar/archivos/estadisticas/censos/C1869-TU.pdf, , page 14.
[47] L'article 25 de la constitution de 1853 indique que « *El Gobierno federal fomentará la inmigración europea; y no podrá restringir, limitar ni gravar con impuesto alguno la entrada en el territorio argentino de los extranjeros que traigan por objeto labrar la tierra, mejorar las industrias, e introducir y enseñar las ciencias y las artes*»
[48] Texte complet consultable à l'adresse Internet : http://archivohistorico.educ.ar/sites/default/files/III_20.pdf
[49] Original numérisé, consultable à l'adresse Internet : http://www.deie.mendoza.gov.ar/tematicas/censos/censos_digitalizados/Censos%20Digitalizados/011%20-%201914-%20Tercer%20Censo%20Nacional.%20Tomo%201-%20Antecedentes%20y%20Comentarios/PDF/1914%20tomo1-1ra%20parte.pdf , pages 65 et 201.

Nacionalidad de los inmigrantes de Ultramar (pasajeros de 2ª y 3ª clase) llegados en los años 1857 a 1914

Italianos	2.283.882
Españoles	1.472.579
Franceses	214.198
Rusos	160.672
Otomanos	136.079
Austro-húngaros	87.108
Alemanes	62.006
Ingleses	55.055
Suizos	33.057
Portugueses	26.394
Belgas	22.960
Griegos	12.223
Dinamarqueses	8.813
Holandeses	7.548
Norteamericanos	6.447
Rumanos	4.016
Montenegrinos	3.910
Búlgaros	3.851
Suecos	1.822
Servios	984
Noruegos	454
Demás naciones	61.665
Total	4.665.723

[50]

Les promoteurs de l'immigration en Argentine, à l'origine de l'article 25 de la constitution de 1953, ambitionnaient que l'Argentine se peuple d'immigrés d'Europe du Nord, cultivés et désireux de développer le pays, mais il en fut tout autrement. La majorité de l'immigration arrivait du Sud de l'Europe et était constituée de personnes pauvres et illettrées venues comme main d'œuvre agricole, travailler dans les usines ou comme domestiques. Parallèlement les paysans et les gauchos - gardiens de troupeaux nomades aux origines diverses – d'Argentine, soumis à présent à l'affermage et aux impôts, renoncent à se battre pour leurs terres (que le gouvernement a vendues) et viennent gonfler les faubourgs de Buenos Aires en quête d'un emploi.

L'afflux de nouveaux arrivants dans la ville portuaire (environ 1 million entre 1895 et 1914[51]) pose le problème de leur logement. Une grande campagne de construction de *conventillos* visant à loger un grand nombre de personnes rapidement et à peu de frais est lancée dans les *arrabales* (faubourgs) par des promoteurs qui misent, à juste titre, sur un rendement locatif élevé. Il s'agit logements collectifs de misère, insalubres, sans eau ni toilettes, que le Docteur Gaché dans son livre *Les logements ouvriers à Buenos Ayres* (1900) a décrits comme « des maisons d'ouvriers qui représentent de grands dangers,

[50] Ibid, page 201
[51] Ibid, page 64

pour la santé publique et la morale ». S'y côtoient d'honorables familles ouvrières, des voleurs, des repris de justice ou encore des *cirujas* (qui récupèrent des déchets pour en tirer de l'argent).

[52]

Les *conventillos* sont nommés ainsi du fait de leur configuration semblable à celle des couvents : des corps de bâtiment sur un étage composés de petites pièces alignées comme les cellules d'un couvent entourant une cour centrale commune. Les cours de *conventillos* sont des lieux de vie où se rencontrent les gens de toutes origines et où se mélangent langues et traditions. Au sein de ce creuset multiethnique se forment une identité culturelle nouvelle ainsi qu'une forme de langage que les habitants utilisent autant pour se comprendre que se reconnaître comme appartenant à la même communauté. Ainsi, Estanislao Zeballos, écrivain, homme politique et juriste écrit en 1901 que :

> « Nuestra lengua madre es contaminada y el pueblo habla un verdadero dialecto, formado por elementos universales […] »[53].

L'évolution linguistique qui mènera à la création du lunfardo a lieu en deux phases. Dans un premier temps, les immigrés Italiens qui peinent à parler l'espagnol, vont développer un langage, le *cocoliche* ; puis, dans un second temps, leurs enfants - qui apprennent l'espagnol à l'école - vont choisir de piocher dans le vocabulaire de leurs parents certains mots porteurs de connotations culturelles et affectives qu'ils vont mêler à la langue officielle donnant naissance aux prémices du lunfardo. José Gobello et Marcello H. Oliveri soulignent cette évolution en deux temps :

> «El primer esfuerzo para hacerse comprender derivó a cocoliche, lenguaje de transición. Lo hablaban los inmigrantes. El segundo esfuerzo, el de los hijos de los inmigrantes, derivó a lunfardo.»[54]

Le cocoliche, langue transitoire utilisée par les immigrés, surtout les italiens, dans leur effort de parler espagnol, Oscar Condé le définit ainsi :

---

[52] Image tirée de la page Internet : http://www.histoire-tango.fr/grands%20themes/Conventillos.htm
[53] Estanislao Zeballos, *Fracaso de la instrucción primaria*, Buenos Aires, 1908, p. 32.
[54] José Gobello et Marcelo H. Oliveri, *Lunfardo. Curso básico y diccionario*, ediciones Libertador, Buenos Aires, 2005, p.15.

> «*Cocoliche* es el nombre que se le da al castellano hablado por los inmigrantes italianos llegados a Buenos Aires entre las últimas décadas del siglo XIX y las primeras del XX. […] un habla de transición de la que se sirvieron, en su mayoría, los inmigrantes italianos llegados al Río de la Plata que intentando expresarse en castellano mezclaban con él sus respectivas lenguas maternas tanto en el plano lexical como fonético y a veces incluso en el sintáctico. »[55]

Dans un deuxième temps, les enfants des immigrés vont créer le vocabulaire lunfardo de la fusion des sonorités, des accents et des mots issus des diverses langues parlées dans les conventillos (dialectes italiens, langues et argots européens, langues indigènes et le même le gaucho) avec les mots et la grammaire de l'espagnol rioplatense (variante argentine de l'espagnol). José Gobello résume ainsi la différence entre le cocoliche et le lunfardo :

> «El lunfardo fue hecho por los compadritos con los elementos lingüísticos traídos por los inmigrantes, al modo que los inmigrantes, con los elementos lingüísticos aportados por los nativos, hicieron el cocoliche […].»[56]

En 1884, la *Ley de educación común* déclare l'école publique gratuite, obligatoire et laïque. L'école sera le fondement de l'intégration des enfants des immigrants en Argentine. En effet, ils y apprennent à parler, lire et écrire l'espagnol mais y intègrent également un sentiment d'identité nationale et de patriotisme envers l'Argentine. Au sein de ces écoles, les enfants de la deuxième génération côtoient les *criollos*[57] (autochtones d'origine espagnole) des quartiers pauvres des faubourgs (San Telmo, Monserrat, Balvanera, Constitución, Barracas et La Boca). C'est ainsi que le lunfardo est petit à petit passé des conventillos aux maisons des criollos. Son élargissement à tous les niveaux de la population se fera au fil du temps du fait de plusieurs phénomènes : la conjoncture démographique, le tango, la littérature et les médias.

Lors du recensement de 1914, parmi la population étrangère arrivée dans le pays, on trouve 167 hommes pour 100 femmes et, en moyenne, pour la seule ville de Buenos Aires, la différence entre hommes et femmes s'élève à 125 %[58], ce qui signifie que trouver une compagne pour l'homme portègne en général mais encore plus pour celui - étranger et pauvre - des faubourgs, est un défi. De ce fait, nombreuses sont les jeunes femmes pauvres des faubourgs qui ambitionnent de séduire un homme riche du centre-ville pour s'extraire d'une condition sociale précaire; ce qui réduit d'autant plus les

---

[55] Oscar Conde, *El lunfardo y el cocoliche*, conférence du 3 avril 2009 à la *Facultad de Ciencias Sociales* de la Universidad Nacional de Lomas de Zamora, transcription disponible sur la page Internet : http://www.lingue.unipr.it/Materiali%20didattici/Forino/lunfardo_cocoliche_conferencia_abril_2009.pdf

[56] José Gobello, *Approximación al lunfardo*, editorial Educa. Buenos Aires. 1996. p.132.

[57] Ce terme « […] *s'applique en Argentine à tout ce qui est autochtone, national, par rapport à ce qui est étranger* », Noemí Girbal-Blacha, *HOMME SANS TERRE TERRE SANS HOMME, Immigration et propriété terrienne dans l'histoire argentine*, article publié dans La Nouvelle Revue Argentine, septembre 2008, p.49. Texte disponible sur Internet : http://www.lanouvellerevueargentine.com/assets/files/NRA%20girbal.pdf

[58] Recensement Original numérisé, consultable sur Internet : http://www.deie.mendoza.gov.ar/tematicas/censos/censos_digitalizados/Censos%20Digitalizados/011%20-%201914-%20Tercer%20Censo%20Nacional.%20Tomo%201-%20Antecedentes%20y%20Comentarios/PDF/1914%20tomo1-1ra%20parte.pdf, p.130 et 131.

chances des jeunes hommes moins fortunés de fonder un foyer et conduit également à un fort développement de la prostitution à Buenos Aires. Les maisons closes - *quilombos* en lunfardo - fréquentées par des hommes de toutes les couches sociales sont des lieux de prostitution mais aussi de socialisation. Souvent on y trouve un orchestre qui joue du tango et les clients s'y rencontrent autant pour boire un verre, discuter ou même danser (entre eux ou avec des jeunes femmes rétribuées pour ce faire) qu'y avoir des relations tarifées avec des prostituées. Dans ces lieux se croisent les hommes de bonne famille et les *compadritos* (jeunes hommes de condition sociale modeste) qui parlent le lunfardo, ce qui contribue à la diffusion de celui-ci aux autres sphères de la société argentine.

Le tango - qui naît de la même façon et à la même période que le lunfardo - est, avant 1900, une musique confidentielle dont les textes, bien souvent chantés de manière spontanée, parlent de prostituées et de souteneurs, de pratiques sexuelles ou des aléas de la vie dans les bas-fonds. Ces paroles font appel à de nombreux mots et expressions en lunfardo à tel point que l'un et l'autre sont encore aujourd'hui indissociables. À la veille de la Première Guerre mondiale, le tango s'exporte en Europe et devient très populaire à Paris. Au même moment, Carlos Gardel, compositeur et chanteur de tango, connaît un succès mondial et ses tangos répandent le lunfardo non seulement dans toute la société argentine mais aussi l'étranger. Les tangos de Gardel comportent beaucoup de lunfardo, par exemple *Mano a mano* qu'il a composé en 1920 avec Jose Razzano sur des paroles de Celedonio Flores dont les deux premiers couplets se lisent ainsi :

Rechiflao en mi tristeza hoy te evoco y veo que has sido en mi pobre vida paria solo una buena mujer; tu presencia de **bacana** puso calor en mi nido, fuiste buena, consecuente, y yo sé que me has querido como no quisiste a nadie, como no podrás querer. Se dio el juego de **remanye**, cuando vos, pobre **percanta**, **gambeteabas** la pobreza en la casa de pensión; hoy sos toda una **bacana**, la vida te ríe y canta, los **morlacos** del **otario** los tiras **a la marchanta** como juega el gato **maula** con el mísero ratón.	*Rechiflao* : bouleversé *bacana* : concubine ; *remanye* : connaissance des intentions de qqn ; *percanta* : femme (amoureusement) ; *gambetear* : éviter, esquiver une difficulté ; *morlacos* : pesos (argent) ; *otario* : idiot, personne facile à duper ; *a la marchanta* : inconsidérément, à la volée ; *maula* : méprisable, lâche.

La popularisation du tango dans la belle société implique qu'aux paroles grivoises succèdent des textes épurés et emprunts de poésie, souvent en lunfardo, dont les thèmes principaux sont la tristesse, la nostalgie, la solitude et les affres de la pauvreté. On estime que plus de la moitié des textes de tangos des années 20 et 30 comportent au moins 3 à 4 mots de lunfardo et, bien souvent, beaucoup plus[59]. Le tango a joué un rôle important dans l'acceptation et la diffusion du lunfardo qui n'est plus limité aux marginaux des quartiers pauvres du port et des faubourgs de Buenos Aires. L'avènement du gramophone et de la radio permettent la diffusion du tango et, par extension, celle du lunfardo en masse

[59] Oscar Conde, *El Lunfardo En La Literatura Argentina*, Conferencia presentada en las Jornadas de Literatura Argentina – Facultad de Filosofía y Letras, Universidad del Salvador, 24/09/10.

à travers tout le pays. Si le lunfardo est dès lors compris par tout le monde, il est encore jugé trop vulgaire pour être parlé par la bonne société.

Dans les premières années de son apparition, le lunfardo n'était utilisé en littérature que dans des œuvres sans intérêt. Autour des années 20, deux poètes prestigieux le lui rendent honneur : le premier, Felipe H. Fernández, plus connu sous le pseudonyme de Yacaré, avec un recueil de poèmes en lunfardo *Versos Rantifusos* qui paraît en 1916 ; le second, Carlos de la Púa qui publie en 1928 *La crencha engrasada*, l'œuvre emblématique du lunfardo. De manière générale, dès les années 20, le lunfardo est de plus en plus utilisé dans les œuvres littéraires et en poésie. On n'écrit pas à proprement parler *en* lunfardo mais on l'utilise dans les romans (surtout dans les dialogues) et les poésies. Roberto Arlt, Enrique González Tuñón, Florencio Sánches ou Félix Lima sont parmi les premiers romanciers à en parsemer leurs œuvres mais au fil du temps d'autres grands auteurs feront de même : Joaquín Gómez Bas, Julio Cortázar, Manuel Puig, Jorge Asís, Osvaldo Soriano, etc. et même Jorge Luis Borges (dans un livre publié en 1946 sous le pseudonyme de B. Suárez Lynch avec Adolfo Bioy Casares). La présence du lunfardo dans des œuvres littéraires reconnues et écrites par des auteurs prestigieux a participé à l'acceptation de ce vocabulaire dans l'ensemble de la société argentine.

Un genre particulier de théâtre va aider à la diffusion du lunfardo dans toutes les couches de la société Argentine. Le *sainete* – petite pièce comique et satirique en un seul acte qui relate la vie quotidienne des quartiers pauvres – a particulièrement recours au lunfardo ou au cocoliche, l'effet comique reposant sur le caractère pittoresque des protagonistes. En effet, les personnages principaux des *sainetes* sont le traditionnel gaucho exilé à la capitale, l'immigré au langage typique tel le fameux « Cocolicchio » (qui a donné son nom au cocoliche) ou encore les *compadritos* (« amis » des bas-fonds) qui manigancent leurs mauvais coups en lunfardo. Les *sainetes* sont extrêmement populaires jusqu'aux années 40. Les pièces reproduisent le langage de leurs personnages de manière artificielle, mais contribuent néanmoins à le diffuser dans la population. Jorge L. Borges écrit d'ailleurs que « El lunfardo, de hecho, es una broma literaria inventada por saineteros y por compositores de tangos y los orilleros lo ignoran, salvo cuando los discos del fonógrafo los han adoctrinado. »[60]

Dès 1910, les journalistes de presse écrite ou de radio n'hésitent plus à utiliser du lunfardo dans leurs articles. Les journaux très lus comme *El Mundo* et *Crítica* osent le lunfardo dans leurs chroniques (Roberto Arlt rédigera ses célèbres *Aguafuertes Porteñas* dans *Crítica* au début des années 30), dans leurs pages d'humour ou dans leurs articles notamment politiques ou sportifs (courses hippiques).

[60] Jorge Luis Borges, *El informe de Brodie*, Alianza Editorial, S.A, 1974, p.2 du prologue. Consulté sur internet en janvier 2013 à l'adresse : http://cdn.preterhuman.net/texts/literature/in_spanish/Jorge%20Luis%20Borges%20-%20El%20informe%20de%20Brodie.pdf

En deux décennies (1910 – 1930) le lunfardo est passé des cours des conventillos aux maisons de bonne famille ; il est devenu le langage populaire des Portègnes de toutes origines sociales. C'est dans ce contexte que le lunfardo se retrouve au centre du débat sur l'instauration d'une langue nationale Argentine débuté en 1900 avec la publication de *El Idioma nacional de los Argentinos* par Lucien Abeille pour qui un pays doit posséder une langue nationale propre qui ne peut être celle héritée des colons. À ce sujet, parmi les écrivains et linguistes argentins, trois courants principaux s'affrontent : les défenseurs d'un « espagnol d'Argentine » qui intègre des influences locales (vocabulaires autochtones ; réalités géographiques, historiques, alimentaires; particularités phonétiques) ; les partisans – dont Abeille – d'une langue entièrement nouvelle créée par l'usage et composée d'un mélange d'espagnol, de langues autochtones, de français, d'italien et, dans une moindre mesure, d'anglais, d'allemand et d'expressions populaires ; les garants de la norme et de l'espagnol pur.

Des linguistes et des grammairiens publient des diatribes contre le lunfardo qui menace de contaminer la langue. En 1927, José María Monner Sans, (fils du grammairien Ricardo Monner Sans) s'emportera:

> «Lo repudiable y de mal gusto es la formación del lunfardo, idioma del delito que, por rara coincidencia, aparecen hablando las clases aparentemente cultas. […] contagio, una impregnación de abajo hacia arriba.»[61]

Roberto Arlt lui répondra dans l'une de ses célèbres *aguafuertes*[62]:

> ¿Quiere usted dejarse de macanear[63]? ¡Cómo son ustedes los gramáticos! […]
>
> ¿Quiere que le diga otra cosa? Tenemos un escritor aquí —no recuerdo el nombre— que escribe en purísimo castellano y para decir que un señor se comió un sandwich, operación sencilla, agradable y nutritiva, tuvo que emplear todas esas palabras: «y llevó a su boca un emparedado de jamón». No me haga reír, ¿quiere? Esos valores a los que usted se refiere, insisto: no los lee ni la familia.[64]

Ces polémiques autour de la « langue nationale » en Argentine s'apaisent à la fin des années 20. Toutefois le lunfardo continuera à cristalliser les peurs et les rancœurs de la frange la plus réactionnaire de la société argentine.

---

[61] Monner Sans, José María. Crítica. 26 de junio de 1927, p. 7
[62] Chroniques de Roberto Arlt dans le journal *El Mundo* entre 1928 et 1933.
[63] Macanear (lunfardo) signifie: exagérer; mentir.
[64] Roberto Arlt, «El idioma de los argentinos», en *Antología El Jorobadito/Aguafuertes Porteñas/El criador de gorilas*, Buenos Aires, Ediciones Colihue, 1994, p.86

2.1 *Prohibition du lunfardo*

Durant les années 30, l'Argentine essuie les effets de la crise économique de 1929 et connaît, comme d'autres pays dans le monde, un retour aux valeurs traditionnalistes et nationalistes. Les secteurs les plus réactionnaires de la société argentine accusent la population immigrée d'être la cause de tous les maux. Les autorités avaient encouragé l'immigration de masse pour peupler les zones désertiques du pays mais, à cause du système latifundiaire dans les zones agricoles, les immigrants sont restés en ville, ce qui a eu pour conséquence de modifier considérablement la ville de Buenos-Aires. La population a ainsi augmenté de plus de 50% entre 1914 et 1936[65]. Les classes sociales élevées sont préoccupées par l'augmentation croissante de l'insécurité et scandalisées par l'évolution des mœurs (développement de la prostitution, crise des valeurs morales et familiales)[66]. Le lunfardo devient alors le symbole de la déliquescence de la société en même temps que de la détérioration de la langue pure. Víctor Pérez Petit de l'Academia Nacional de Letras del Uruguay qualifie alors le lunfardo de :

> « Lenguaje propio de los barrios marineros, de los truhanes y ladrones, de los mocitos babosos y de las mujeres desvergonzadas; no de un país y una gente que se precian de civilizadas y cultoras de la belleza »[67]

Et l'écrivain et grammairien Avelino Herrero Mayor définit le lunfardo comme :

> « Una jerga absurda, incomprensible, carente de gracia y de expresividad, usada por los delincuentes »[68]

Ce sont d'abord les écrivains qui sont sommés de « sauver » la langue argentine en rédigeant leurs d'œuvres dans un style purement académique comme le préconisait le linguiste Ernesto Quesada dès 1902, la presse, l'éducation et la littérature se doivent de diffuser l'espagnol pur pratiqué par l'élite. L'écrivain Leopoldo Lugones, conscient de sa « mission patriotique », écrit:

> « La posesión del idioma es esencial en la constitución de la patria. […] La uniformidad del idioma expresa la solidaridad espiritual de la nación. Me opongo a la demagógica pretensión que atribuye al uso de la plebe una importancia capital en la formación del idioma. Porque no hay tal. Todo idioma es obra de cultura realizada por los cultos. La corrección del idioma figura siempre entre los deberes de la aristocracia porque es un elemento importante del patrimonio nacional. »[69]

---

[65] Francis Korn, "Buenos Aires población y vivienda 1920-1930", Academia Nacional de Ciencias de Buenos Aires, el 25 de junio de 2007, texte consultable sur le site Internet : http://www.ciencias.org.ar/user/files/8%20Korn.pdf p. 259.
[66] Lila Caimari, *Anatomía de una ola delictiva. Buenos Aires en la era del "pistolerismo"*, consultable sur le site Internet : http://www.udesa.edu.ar/files/UAHumanidades/Anatom%C3%ADa%20de%20una%20ola%20delictiva%20por%20Lila%20Caimari.pdf, p.2.
[67] Laurens van Mourik, El Estatus del Lunfardo, El avance de un argot, p.17 - Travail de Bachelor, Université d'Utrecht, 2011. Consulté sur Internet en septembre 2013 : http://igitur-archive.library.uu.nl/student-theses/2011-0531-200806/El%20Estatus%20del%20Lunfardo%20-%20el%20avance%20de%20un%20argot.pdf
[68] Ibid
[69] Leopoldo Lugones, cité par Ricardo Piglia dans *La Argentina en pedazos*, Ediciones de la Urraca, Buenos Aires, 1993, p.31.

Le développement de la radio au sein des foyers argentins - qui promet d'étendre la contamination de la langue au reste du pays - en fait bientôt la cible des conservateurs. Deux textes de loi sont publiés en 1933 et 1935 (respectivement le *Reglamento de Radiocomunicaciones* et les *Instrucciones para las Estaciones de Radiodifusión*) dans lesquels sont interdits les « modismos que bastardeen al idioma» et « la comicidad de bajo tono que se respalda en remedos de otros idiomas, equívocos, exclamaciones airadas, voces destempladas, etc.». Quelques jours à peine après le coup d'État du 4 juin 1943 qui porte au pouvoir un gouvernement militaire, une circulaire destinée aux dirigeants de radio les obligeant à respecter à la lettre les prescriptions prévues dans les deux textes ci-dessus est émise par les autorités. Celle-ci précise que « […] en toda clase de transmisiones, sin excepción alguna, debe cuidarse con rigurosa escrupulosidad una absoluta corrección en el empleo del idioma castellano, evitando toda palabra del 'argot` o bajo fondo y los modismos que lo desvirtúan y son tan comunes en el decir corriente, como 'salí`, 'andá`, etc. ». Sans le nommer, on prohibe le lunfardo sur les ondes radiophoniques. Dorénavant, le radio-théâtre (diffusion à la radio de pièces de théâtre agrémentées de bruitages) et le tango n'y seront plus diffusés qu'expurgés de leur vocabulaire lunfardesque. Le nouveau gouvernement crée quelques jours plus tard le Consejo Supervisor de las transmisiones Radiotelefónicas dont les membres sont des érudits en matière de linguistique, d'histoire, de musique et de littérature capables de juger de la qualité des œuvres diffusées et aidés de techniciens en transmissions radio. Des listes de mots et expressions prohibés seront transmises aux dirigeants de radio lesquels, en cas de non-respect des consignes, s'exposent à perdre leur licence d'émission.

En février 1946, Juan Perón est élu président. Il va, de manière informelle, mettre fin à la prohibition du lunfardo en 1949 lors d'une réunion au sujet de la censure avec des représentants de la SADAIC[70] parmi lesquels Francisco Canaro (très célèbre chef d'orchestre, compositeur et violoniste de tango), Enrique Cadícamo (poète, auteur de nombreux tangos), Alberto Vacarezza (auteur de *sainetes* et de tangos), Rodolfo Sciamarella (compositeur, pianiste et parolier de tango) et Aníbal Troilo (compositeur de tango et bandonéoniste). Le président Perón, qui était amateur de tango, salue Alberto Vacarezza d'une simple phrase « Don Alberto, me enteré que los otros días lo **afanaron** en el **bondi**» et, ce faisant, il porte un coup de grâce tacite à la prohibition du lunfardo en validant l'usage de lunfardo : *afanar* et *bondi* signifiant respectivement «détrousser » et « tramway »[71].

La fin de la prohibition du lunfardo dans les médias provoquera une résurgence de ce vocabulaire. En effet, dès lors, le lunfardo se diffuse dans tout le pays grâce à l'avènement des médias de masse et sera récupéré par la jeunesse qui participera à remettre d'anciens mots à la mode et à en créer de nouveaux.

[70] Sociedad Argentina de Autores y Compositores
[71] Voir récit de Oscar Conde à la minute 7'35 de la vidéo *Lunfardo Argento: Cap.01 Lunfardo de Ayer y Hoy*: http://cda.gob.ar/serie/98/capitulos/lunfardo-argento.

2.2 *Évolution du lunfardo dans la 2nde moitié du XXe siècle*

Si les années 50 symbolisent la réhabilitation du lunfardo grâce à la publication en 1953 du livre de José Gobello *Lunfardía* (dont nous avons parlé dans le chapitre 1.2.2) l'auteur affirmant que le lunfardo « es menos hijo de la cárcel que de la inmigración »[72] ; elles symbolisent aussi le début de son déclin. La désaffection dans les années 40 des *sainetes* par le public populaire, fatigué du genre, au profit du cinéma parlant avait déjà réduit la diffusion et l'usage du lunfardo. Dans les années 50 le tango est supplanté par d'autres styles musicaux comme le rock & roll venu des États-Unis. L'univers du tango, ses références et par conséquent le lunfardo tombent en désuétude.

Les années 60 sont celles du « rock argentin » dont les textes comportent peu de termes de lunfardo traditionnel mais nombre de nouveaux mots et expressions issus du langage des jeunes (dont beaucoup d'anglicismes) que les spécialistes nomment *neolunfardo*. Le phénomène du « rock argentin » s'accentue jusque dans les années 70 et perdure encore de nos jours.

Au début des années 80, la guerre des Malouines provoque la résurgence du sentiment patriotique en Argentine et, avec lui, la revalorisation de la culture populaire dans son ensemble et du lunfardo en particulier. À la télévision, des comiques populaires usent et abusent de termes lunfardo pour accentuer la drôlerie de leurs sketchs et rendent populaires de nouvelles expressions. Les publicités télévisées flirtent avec les limites de la bienséance en recourant à des jeux de mots basés sur des mots ou des expressions de lunfardo. Les noms de personnages de bandes dessinées aux traits de caractères bien définis sont autant de néolunfardos comme par exemple *Cholula*, du nom d'une héroïne de bande dessinée, qui désigne une personne cherchant l'exposition médiatique à tout prix[73].

Les groupes musicaux à la mode à cette époque incorporent du néolunfardo dans leurs chansons. Le rock argentin est toujours bien présent mais on assiste à la naissance du mouvement punk. Le groupe punk *Comando Suicida* a écrit par exemple la célèbre chanson *Pungueando*[74] *en el bondí*[75] dont les paroles sont en partie en lunfardo. Au début des années 90, le groupe de rock alternatif, *Los Caballeros de la Quema*, rédige ses paroles partiellement en lunfardo. À la fin de la décennie apparaît la *cumbia villera*, style musical au rythme festif (imitant la *cumbia*, musique traditionnelle colombiano-panaméenne) dont les paroles, inspirées de la vie dans les bidonvilles de Buenos Aires (appelés v*illa miseria* ou simplement *villa*), remettent au goût du jour des termes de lunfardo parfois centenaires. Les

[72] Citation d'une interview de José Gobello consultée sur le site http://www.letralia.com/248/entrevistas02.htm le 03/09/12.
[73] Voir à la minute 20'14 dans la vidéo n°6 *El lunfardo en los medios* sur le site Internet : http://cda.gob.ar/serie/98/capitulos/lunfardo-argento
[74] Vol à la tire
[75] Autobus

thèmes de l'addiction, du sexe, de l'alcool et de la délinquance sont exploités dans des textes écrits en lunfardo et en néolunfardo. Du point de vue socio-culturel, la *cumbia villera* est cousine du tango. En 1989, l'inflation en Argentine atteint son apogée, le chômage et le taux de pauvreté explosent[76], nombre d'Argentins des classes moyennes rejoignent la misère des *villas* c'est alors que la *cumbia villera,* comme le tango à son époque, devient leur mode d'expression privilégié, vocabulaire lunfardo à l'appui. Cette musique très populaire est à l'origine du renouveau récent du lunfardo. Les groupes les plus connus sont *Yerba Brava, Mala Fama, Fuerte Apache* et *Los Pibes Chorros* dont la chanson homonyme raconte l'attaque d'une banque : « Estamos todos jugados, nada nos importa ya. Sigamos haciendo **quilombo**[77], la **yuta**[78] no nos va a llevar ». Ce genre musical a, inconsciemment, posé les mêmes mots sur les mêmes réalités que le tango cent ans plus tôt.

2.3 Le lunfardo des années 2000 à aujourd'hui

Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, le lunfardo s'est diffusé à travers toute la société argentine. À Buenos Aires il fait partie de la culture populaire ; les jeunes comme les moins jeunes en usent régulièrement dans leurs conversations informelles. Comme toute langue, il subit la mode, ainsi des termes tombés en désuétude renaissent parfois et d'autres restent définitivement dans l'ombre. Le lunfardo ne cesse cependant de se développer en néolunfardo. Comme dans toutes les cultures les jeunes forment des tribus urbaines (qui se reconnaissent dans leur habillement et la musique qu'ils écoutent) et cherchent à se différencier de leurs aînés en utilisant un langage spécifique qui sert de moyen d'identification. Ce sont principalement eux qui créent les mots de néolunfardo et de *vesre* (*verlan*) au gré des modes, des faits d'actualité, de politique ou socioculturels.

Ces dernières décennies, un grand nombre de mots nouveaux en lunfardo sont apparus de plusieurs manières. Certains sont issus de la *gíria* brésilienne (argot) ; les jeunes Argentins rencontrant lors de vacances dans les stations balnéaires brésiliennes les jeunes Brésiliens et adoptant leurs expressions. Certains mots sont une déformation de mots anglais. D'autres viennent de faits d'actualité comme par exemple *enbambinarse* qui signifie « pédophile » depuis 1987 quand une affaire de mœurs impliquant un ancien joueur de football au surnom de « Bambino » éclate. D'autres encore sont des mots de lunfardo traditionnel remis au goût du jour avec une signification différente. Le mot *patovica* par exemple qui désignait un homme athlétique est utilisé maintenant comme synonyme de « videur de boîte de nuit ». Un autre mode de création de mot par les jeunes est l'ajout de suffixes, le plus souvent

---

[76] Au Minujin Alberto, Lopez Nestor. *Au sujet des pauvres et des vulnérables : le cas argentin.* In: *Tiers-Monde*. 1995, tome 36 n°142. pp. 366. Consulté le 02/06/14 sur le site : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/tiers_0040-7356_1995_num_36_142_5767?_Prescripts_Search_tabs1=standard& .

[77] *Quilombo* signifie « désordre, grabuge ».

[78] *Yuta* désigne la police.

issus de l'italien, qui modifient de manière péjorative ou méliorative le sens d'un mot déjà existant (par exemple *naboletti* qui vient du terme lunfardo *nabo* (idiot) et renforce sa signification). Les thèmes qui inspirent le néolunfardo recouvrent pêle-mêle l'addiction à la drogue, les relations amoureuses (et sexuelles), le sport en général et le football en particulier, l'actualité et la politique sans oublier les nouvelles technologies (Internet, tweets, textos) et les anglicismes (comme l'expression populaire « de queruza » qui vient de « take care » et a la même signification).

Depuis le début des années 2000, le cinéma argentin connaît un renouveau qui a permis à la langue populaire de Buenos Aires de se diffuser en VO à l'étranger. Des films comme « *Nueve Reinas* » de Fabián Bielinsky en 2000 et « *El secreto de tus ojos* » de Juan José Campanella en 2009 (récompensé d'un Oscar) ont connu un très grand succès tant national qu'international tout en ayant une grande partie de leurs dialogues en lunfardo.

Enfin, aujourd'hui même le pape François, qui n'a pas oublié ses origines argentines, glisse du lunfardo dans ses homélies ce que les journalistes au Vatican n'ont pas manqué de remarquer :

- *balconear* : regarder des événements sans y participer ;
- *primerear* : anticiper, placer en priorité ;
- *pescar* : comprendre, « piger » ;
- *pasarse de rosca* : dépasser les limites acceptables. [79]

Comme dans toute langue, le sens des mots évolue, certains mots tombent en désuétude et de nouveaux mots et expressions font leur apparition. Beaucoup d'Argentins, surtout parmi les jeunes, n'ont même plus conscience de recourir à du vocabulaire lunfardo car la limite entre lunfardo et argentinismes est ténue. Marcelo Oliveri, membre de la Academia Porteña del lunfardo et auteur du *Novísimo diccionario de lunfardo* (2004) avec José Gobello raconte que « Cuando les preguntás si hablan con lunfardismos, te responden que no, pero dicen laburar y chabón. Los pibes no se dan cuenta que todo el tiempo lo usan »[80].

Dès lors, déterminer ce qui fait d'un néologisme un mot de (néo)lunfardo méritant son inscription dans les dictionnaires spécialisés s'avère difficile. Oscar Conde estime que si un nouveau mot à la mode est toujours en usage 10 ans plus tard alors il devient un vocable lunfardo[81]. Pour Nora López un nouveau mot de lunfardo se définit ainsi :

> « Ahora bien: ¿por qué llamar a estas nuevas palabras lunfardismos […] y no con otro nombre? Porque encuentro varias continuidades. La primera tiene que ver con el uso

[79] Exemples tirés de l'article de Sivina Premat, *Bergoglismos: el léxico que impacta a todos*, publié sur le site LaNación.com le 01/12/13 : http://www.lanacion.com.ar/1643494-bergoglismos-el-lexico-que-impacta-a-todos
[80] Marcello Oliveri, cité dans l'article de Clarín.com du 21/08/11, *El porteñísimo lunfardo se renueva con palabras del rock y de la cumbia,*: http://www.clarin.com/ciudades/portenisimo-lunfardo-renueva-palabras-cumbia_0_539946134.html, consulté en juin 2014.
[81] Oscar Conde, Vidéo n°7 *El lunfardo 2.0* sur le site Internet : http://cda.gob.ar/serie/98/capitulos/lunfardo-argento, à 6'40.

> simultáneo de palabras viejas y nuevas: se las interpreta como similares, con la capacidad de referirse con una connotación parecida a una misma realidad aun cuando tengan cien años de diferencia, como si esos cien años no les impidieran formar parte de una unidad. Por su parte, las palabras nuevas […] conservan otras dos características de continuidad: son voces que en su mayoría tienen su origen en los jóvenes, y, básicamente, reproducen esa connotación porteña, de barrio, de esquina, de calle, de asfalto, ya que no de adoquín. »[82]

Otilia Da Veiga, vice-présidente de l'Academia Porteña del lunfardo note que «Hoy, el lunfardo consta de 6.000 palabras. No todas están en uso y es imposible hablar sólo en lunfardo. Por eso no es un idioma, es un aire »[83].

De nos jours, le vocabulaire lunfardo est compris si ce n'est parlé par les Argentins de toutes origines sociales et de tous âges dans les conversations informelles, y compris à la radio et à la télévision. Le lunfardo reste présent dans la vie quotidienne et, même s'il n'a plus l'importance qu'il avait au début du siècle dernier quand le tango était à son apogée, il continue à s'enrichir et à vivre.

3 *Conceptualisation linguistique du lunfardo en vue de sa traduction*

Du point de vue linguistique, le lunfardo se situe au confluent de plusieurs notions dont les définitions sont souvent ambigües et disputées tout en n'étant jamais complètement l'une d'elles.

Comme nous l'avons vu au chapitre 1.4.1 *Emprunts de l'espagnol* le lunfardo ne peut être considéré comme une langue car il ne propose que des verbes, des substantifs et des adjectifs ; il doit utiliser la grammaire et la syntaxe de l'espagnol standard pour s'accomplir (cf. citation d'O. Condé au chapitre 1.4.1). Dans une optique traductologique nous allons tenter de définir ce qu'est le lunfardo du point de vue de la linguistique.

3.1 Un dialecte régional facteur d'identité nationale

Toute langue est un moyen de communication mais ne se limite pas à cela ; l'avènement de la sociolinguistique au début du siècle dernier a révélé les dimensions culturelle, identitaire et sociale des

[82] Nora López, *Lunfardo consolidado y lunfardo consolidándose*, consulté sur la page Internet; http://www.geocities.ws/lunfa2000/pone.html en juin 2014.
[83] Otilia Da Veiga, citée dans l'article de Clarín.com du 21/08/11, *El porteñísimo lunfardo se renueva con palabras del rock y de la cumbia*,: http://www.clarin.com/ciudades/portenisimo-lunfardo-renueva-palabras-cumbia_0_539946134.html, consulté en juin 2014.

langues. Le linguiste R.T. Bell a notamment défini une liste de sept critères permettant de classifier les variantes linguistiques. Son critère d'*historicité* souligne à quel point la langue est l'une des principales caractéristiques identitaires d'un peuple: « *Historicity* refers to the fact that a particular group of people finds a sense of identity through using a particular language: it belongs to them. Social, political, religious, or ethnic ties may also be important for the group, but the bond provided by a common language may prove to be the strongest tie of all. »[84]

Les Argentins ont depuis longtemps cherché à se différencier linguistiquement des autres pays hispanophones et notamment de « la mère patrie » comme l'exprime la linguiste Argentine Elena Rojas Mayer « Los hablantes argentinos están aferrados a una constante búsqueda de autonomía nacional; lo cual no significa un rechazo a la identidad lingüística hispánica, sino que se trata de la concreción del anhelo de una caracterización propia dentro de la unidad panhispánica de la lengua.»[85]

Depuis Lucien Abeille et son livre *El Idioma nacional de los Argentinos* publié en 1900, la question pour l'Argentine de revendiquer une langue nationale différente de celle héritée des colons espagnols s'est posée. Si aujourd'hui la langue officielle de l'Argentine reste l'espagnol, celle qui est parlée couramment en est un dialecte régional tel que défini par le linguiste R. Wardhaugh : « […] throughout a wide geographical area in which a language is spoken, […] you are almost certain to notice differences in pronunciation, in the choices and forms of words, and in syntax. […] Such distinctive varieties are usually called regional dialects of the language. »[86] Cette variante régionale nommée *espagnol rioplatense* (du nom de la région de l'estuaire du Rio de la Plata où se situe Buenos Aires) se caractérise par des différences dans la prononciation (*yeísmo*[87] et accent tonique déplacé), la grammaire (usage du *voseo*[88]) et le vocabulaire : argentinismes et lunfardo. Il est d'ailleurs difficile de distinguer les argentinismes du lunfardo comme l'explique Oscar Conde dans son *Diccionario etimológico du lunfardo* : « El propio Teruggi califica de "indetectable" la diferencia entre lunfardismo y argentinismo. Personalmente, no tengo ninguna duda de que todo lunfardismo es un argentinismo, pero de ninguna manera podría aceptarse el viceversa. […] Lo que sí es justo reconocer es que muchas veces no resulta sencillo, frente a un vocablo cualquiera, precisar la diferencia entre argentinismo y lunfardismo. »[89]

---

[84] Ronald Wardhaugh, *An Introduction To Sociolinguistics*, 5th edition, Blackwell Publishing Ltd, Oxford, 2006, p.38.
[85] Rojas Mayer, Elena, *La norma hispánica: prejuicios y actitudes de los argentinos en el siglo XX*, Congreso de Valladolid, 18/10/2001. Texte consulté en octobre 2014, sur la page Internet : http://congresosdelalengua.es/valladolid/ponencias/unidad_diversidad_del_espanol/1_la_norma_hispanica/rojas_e.htm
[86] Ronald Wardhaugh, *An Introduction To Sociolinguistics*, 5th edition, Blackwell Publishing Ltd, Oxford, 2006, Introduction p.43.
[87] « […] Phénomène linguistique consistant en la disparition de l'opposition entre les phonèmes /• / (consonne palatale latérale) et /j/ (semi-consonne palatale) », définition Wikipédia. Page Internet : http://fr.wikipedia.org/wiki/Ye%C3%ADsmo
[88] Voseo : usage du pronom « vos » au lieu de « tú» à la deuxième personne du singulier.
[89] Oscar Conde, *Diccionario etimológico del lunfardo*, editorial Taurus. Madrid, Format Kindle, Novembre 2011; emplacement 95 sur 12138.

Ni le lunfardo, ni les argentinismes ne sont des dialectes, ils ne sont que deux éléments constitutifs du dialecte rioplatense parmi d'autres. En revanche, à eux seuls ils symbolisent l'unicité de l'identité argentine dans le monde hispanophone comme l'atteste O. Conde :

> « En la Argentina – donde el idioma español ha sufrido transformaciones dialectales decisivas como el voseo, con las consecuentes variaciones en el paradigma verbal, la cantidad de los denominados argentinismos – es considerable. Ahora bien, en el conjunto de los argentinismos entre los que se cuentan no solo palabras de uso común en todo el país sino también regionalismos propios de distintas provincias o regiones, una importante cantidad de términos pertenece al lunfardo. De ese modo, el lunfardo se suma a otros rasgos lingüísticos fonéticos y morfológicos propios del habla de los argentinos, con el aporte de un caudal léxico imaginativo y lleno de matices. Muchísimos argentinos tienen la certeza de que el lunfardo constituye una marca de identidad. Una marca que, por una parte, los distingue de otros iberoamericanos con quienes comparten el idioma y, por otra, fortalece su sentido de pertenencia a una cultura en la que la lengua y el arte populares no han sido nunca un mero condimento sino un ingrediente esencial. »[90]

Le lunfardo est décrié par les défenseurs de la langue pure qui admettent pourtant les argentinismes. Cependant beaucoup estiment comme le poète Álvaro Yunque que «El lunfardo no es un español mal hablado, es el español renovado que habla la gente del suburbio porteño […] »[91].

Selon Oscar Conde si les Argentins revendiquent une part de leur identité à travers le lunfardo, c'est qu'ils partagent une histoire et des racines communes: « El lunfardo fue conformando […] una síntesis lingüística, una memoria viva de la historia de Buenos Aires que da cuenta de los diversos grupos sociales que han ido poco a poco configurando el dialecto rioplatense primero, y el habla de toda la Argentina después. El uso de este léxico les recuerda a sus usuarios quiénes son, pero también de dónde vienen. Todos los vocabularios populares del mundo reciben préstamos, pero el lunfardo es posiblemente el único que en su origen se formó, y en un alto porcentaje, con términos inmigrados. » [92] Il ajoute : « En definitiva, el habla popular constituye el terreno en el cual se entrecruzan *lo que somos* con *los que somos* »[93] et que « Estudiar el lunfardo, es mucho más provechoso para saber quiénes somos que leer diez libros de sociología argentina.» [94]C'est pourquoi en traduisant du lunfardo, on ne traduit donc pas que des mots et du sens mais aussi une culture.

---

[90] Ibid, emplacement 124 sur 15513.
[91] Álvaro Yunque, *La poesía dialectal porteña : versos rantes*, Colección La Siringa, A.Peña Lillo Editor SA, 1961, p.50.
[92] Oscar Conde, *Lunfardo, Un estudio sobre el habla popular de los Argentinos*, editorial Taurus. Madrid. Format Kindle, Novembre 2011; emplacement 1946 sur 15513.
[93] Ibid.; emplacement 57 sur 15513.
[94] Oscar Conde, vidéo n°5, L*unfardo de Masas*, sur le site Internet CDA: http://cda.gob.ar/serie/98/capitulos/lunfardo-argento, à la minute 23'10, consultée en mai 2014.

3.2 Un dialecte situationnel symbole d'affirmation sociétale

Comme nous l'avons écrit en introduction du chapitre précédent, le langage revêt d'autres fonctions que la simple communication. Le lunfardo, nous l'avons vu, différencie linguistiquement l'Argentine des autres pays hispanophones. Nous allons à présent étudier l'importance sociale du lunfardo, un rôle qu'il occupe à deux niveaux : le premier sur le plan de l'échange entre individus ou entre groupes sociaux et le deuxième par rapport à *l'establishment* linguistique et à la norme.

3.2.1 Une alternance de code linguistique

Le choix de passer de l'espagnol standard au lunfardo (ou vice-versa) pour les locuteurs constitue une alternance de code linguistique ou *code switching* (alternance codique) telle que définie par R. Wardhaugh : « […] the particular dialect or language that a person chooses to use on any occasion is a code, a system used for communication between two or more parties. […] People, then, are usually required to select a particular code whenever they choose to speak, and they may also decide to switch from one code to another or to mix codes […] in a process known as code-switching. As Gal (1988, p. 247) says, 'code switching is a conversational strategy used to establish, cross or destroy group boundaries; to create, evoke or change interpersonal relations with their rights and obligations.' »[95]

Wardhaugh distingue par ailleurs l'alternance codique métaphorique (« *metaphorical code-switching* ») - lorsque le code change selon le thème de la conversation – de l'alternance codique situationnelle ou « *Situational code-switching* [… which] occurs when the languages used change according to the situations in which the conversants • nd themselves: they speak one language in one situation and another in a different one. No topic change is involved. The interesting point here is that some topics may be discussed in either code, but the choice of code adds a distinct • avor to what is said about the topic. The choice encodes certain social values. » [96] Pour Nora López c'est d'ailleurs ce « ce petit plus qui change le goût » (« *adds a distinct flavor* ») qui différencie le lunfardo des argentinismes. Ces derniers sont neutres alors que le lunfardo est utilisé dans le but de produire un effet : « Quien usa una palabra lunfarda conoce su equivalente español. Uno conoce la palabra *dinero*, pero en ocasiones decide usar *guita*; uno conoce *trabajo*, pero de vez en cuando elige *laburo* para darle al discurso un toque distinto, divertido, interesante, juguetón, desacartonado, que nos haga aparecer

[95] Ronald Wardhaugh, *An Introduction to Socioliguistics*, Fifth Edition, Blackwell textbooks in linguistics, Blackwell Publishing Ltd (Oxford, UK), 2006, p. 101.
[96] Ibid, p.104

como conocedores, para manifestarse con una intención de complicidad, de código compartido, de pertenencia a lo porteño. De hecho, considero que esta podría ser una distinción entre argentinismo y lunfardismo: cuando usamos la palabra *recova*, no lo hacemos con la intención de darle a nuestro discurso un toque distinto: simplemente, no conocemos la voz *soportal*. »[97] Une fonction du lunfardo qu'Oscar Conde confirme : « […] cuando se usa un lunfardismo, por lo general se lo hace en pleno conocimiento de su equivalente en la lengua estándar, de modo que por razones estilísticas o expresivas, con intención transgresora o lúdica, o para explicitar cierta intimidad o confianza con el otro, puede decirse *quilombo* en lugar de *lío*, *pucho* en lugar de *cigarrillo* o *péndex* en lugar de *joven*. »[98] Dès lors, l'effet recherché n'est donc pas de choquer avec un vocabulaire au registre populaire mais bien de créer un lien de complicité (identification, confiance, abolition des barrières sociales) en transgressant la norme : « Lo habitual es que el hablante decida conscientemente usar un lunfardismo como gesto de rebeldía o de oposición al sistema, o como muestra de confianza, intimidad o afecto. »[99] Le choix de l'emploi de lunfardo dans une conversation marque le degré de confiance, d'intimité, d'appartenance, de décontraction ou d'amitié dans la relation qui s'établit entre des individus. Pour Daniel Antoniotti (membre de la Academia Porteña del Lunfardo) « la elección calculada de uno o varios términos lunfardos tiene un marcado matiz afectivo. Su usuario busca quitarle solemnidad al enunciado, para mostrar franqueza con su interlocutor, distendiendo la muestra de enojo en otro.»[100] À quoi Oscar Conde ajoute « […] el uso del léxico lunfardo nos da a los porteños • y casi podríamos decir que a los argentinos• un sentido de pertenencia, y hace posible que entremos en confianza con nuestros interlocutores y hasta que nos sintamos un poco cómplices de ellos.»[101]

C'est l'abolition implicite des normes sociales et linguistiques sous-tendues dans le lunfardo qui permet aux locuteurs de s'identifier comme appartenant tacitement à une même communauté : « […] el uso del lunfardo supone básicamente una toma de posición, incluso cuando se lo utiliza con el objeto de divertirse. De alguna manera puede considerarse una especie de emblema que al mismo tiempo coloca a sus usuarios *fuera* de las normas establecidas pero *dentro* de un grupo, con el consiguiente alivio que puede aportar este sentido de pertenencia. La utilización del lunfardo actúa de ese modo como un marcador de cohesión de grupo […]. Indudablemente el manejo de ese código lingüístico común refuerza no solo el espíritu de cuerpo sino también la identidad individual y grupal.»[102] À ce sujet R.

---

[97] Nora López, *Lunfardo consolidado y lunfardo consolidándose*, consulté sur la page Internet; http://www.geocities.ws/lunfa2000/pone.html en juin 2014.
[98] Oscar Conde, *Lunfardo, Un estudio sobre el habla popular de los Argentinos*, editorial Taurus. Madrid. Format Kindle, Novembre 2011; emplacement 1968 sur 15513.
[99] Oscar Conde, *Lunfardo, Un estudio sobre el habla popular de los Argentinos*, editorial Taurus. Madrid. Format Kindle, Novembre 2011; emplacement 2046 sur 15513.
[100] Daniel Antoniotti cité par Oscar Conde, *Lunfardo, Un estudio sobre el habla popular de los Argentinos*, editorial Taurus. Madrid. Format Kindle, Novembre 2011, emplacement 13082 sur 15513.
[101] Oscar Conde, *Del Habla Popular*, article publié en 2011 par la Universidad del Salvador consulté en janvier 2013sur la page Internet: http://p3.usal.edu.ar/index.php/gramma/article/view/791/918 .
[102] Oscar Conde, *Lunfardo, Un estudio sobre el habla popular de los Argentinos*, editorial Taurus. Madrid. Format Kindle, Novembre 2011, emplacement 13157 sur 15513.

Wardaugh confirme que : « your choice of code also re• ects how you want to appear to others, i.e., how you want to express your identity and/or how you want others to view you. »[103]

Le lien identitaire que crée le lunfardo opère à tous les niveaux (individu, groupe, nation) comme l'affirme Oscar Conde « […] estos términos, los que conforman el lunfardo […] son necesarios porque identifican a quienes los utilizan. En principio, definen grupos de pertenencia: los chicos de la escuela, los amigos del barrio, los compañeros de trabajo; de modo más general identifican a sus usuarios como porteños, y todavía más: como argentinos. »[104] ; Et ce choix de code pose même un questionnement sociologique tacite : «La utilización de un lunfardismo, con todas sus connotaciones, es algo más que una rebelión contra las normas lingüísticas: implica un cuestionamiento tácito al modo en el que funciona la sociedad. En segundo lugar, el servirse de tales términos les permite a los usuarios del lunfardo una identificación. En principio, dentro de un grupo de pertenencia; de modo más general, como porteños (es decir, nativos de la ciudad de Buenos Aires), y todavía más: como argentinos. »[105]. Pour le sociolinguiste M.A.K. Halliday le « Code-switching is not only a definition of situation but an expression of social hierarchy.»[106] Une opinion que soutient Daniel Antoniotti – même s'il emploie le terme de « dialecte situationnel » et non d'alternance de code – pour qui le lunfardo permet de casser les barrières sociales et d'abolir les liens hiérarchiques dans la conversation : « Un lunfardismo conmueve o rectifica una conversación que se desarrolla con marcas de protocolo o etiqueta, o bien confirma el carácter informal de otra conversación (en la que no necesariamente se estuviese utilizando vocabulario lunfardo). En este sentido apelamos a la categoría de dialecto situacional, como la variedad lingüística que en algún momento responde a la situación y en otro la crea. »[107].

Dès lors, il incombe au traducteur de déterminer l'effet recherché pour choisir l'option de traduction la plus pertinente afin, si possible, de transmettre dans la langue d'arrivée toutes les implications de l'alternance de code dans la langue de départ. Pour Basil Hatim et Ian Mason : « In situations where two or more codes coexist in a speech community, code switching is not random and the translator or interpreter, like all language users, must be able to recognise the question of « identity » involved. […] The distinction between dialect and style in the account of language variation sheds light on the conscious stylistic choices made by language users. »[108]

---

[103] Ronald Wardhaugh, *An Introduction to Socioliguistics*, Fifth Edition, Blackwell textbooks in linguistics, Blackwell Publishing Ltd (Oxford, UK), 2006, p. 112.
[104] Oscar Conde, *Lunfardo, Un estudio sobre el habla popular de los Argentinos*, editorial Taurus. Madrid. Format Kindle, Novembre 2011, emplacement 1993 sur 15513.
[105] Oscar Conde, *Lunfardo rioplatense: delimitación, descripción y evolución*, In. *De parces y troncos, Nuevos enfoques sobre los argots hispánicos*, Neus Vila Rubio ed. Anejo n°5 de *NORMAS*. REVISTA DE ESTUDIOS LINGÜÍSTICOS HISPÁNICOS, Versión electrónica, 2013, p.89
[106] Halliday, M.A.K., *Language and Society*, London•;New York: Continuum, 2007, p.137.
[107] Jorge Daniel Antoniotti, *El lunfardo como dialecto situacional –un análisis pragmático*, discours du 3 décembre 2002, Jornadas Académicas de la Academia Porteña del Lunfardo, consulté sur la page : http://www.geocities.ws/lunfa2000/anto.html, septembre 2014
[108] Hatim Basil and Mason Ian, *Discourse and the Translator*, Longman, London New-York (N.Y.), 1990, p.43

3.2.2 Un anti-langage et un argot

Daniel Antoniotti pousse la réflexion plus loin et affirme que le lunfardo est une forme d'anti-langage (notion élaborée par M.A.K. Halliday définissant une langue alternative parlée au sein de la contre-société) dans le sens où il permet, en rejetant les normes linguistiques et sociétales, d'introduire dans la communication des valeurs sociales égalitaires et d'introduire une autre vision de la société (souvent avec humour) au sein de la communication :

> « La del anti-lenguaje es una perspectiva desde la que podemos ver claramente el significado de la variabilidad en el lenguaje: en pocas palabras, la función de un lenguaje alternativo es crear una realidad alternativa. Un dialecto social (y en especial uno situacional) es la materialización de una visión del mundo ligera, pero claramente distinta; una visión que, por consiguiente, resulta potencialmente amenazadora, si no coincide con la propia (HALLIDAY, 232). Allí podrían encontrarse las razones por las que algunos usuarios de la lengua estándar rechazan el anti-lenguaje. Detrás un "no me gusta como pronuncia" o "lo grosero que es para hablar" se esconde como motivo subyacente un "no me gustan sus valores".
> Un agregado que hace Halliday, y que resulta pertinente para analizar los vocablos del lunfardo, es que "la oblicuidad de significado y de forma que los hace tan efectivos como portadores de una realidad alternativa también los hace inherentemente cómicos, con lo cual reflejan otro aspecto de la misma realidad, tal y como la ven sus hablantes. En cualquier caso, no todos los anti-lenguajes son lenguajes de resistencia y protesta sociales" (HALLIDAY, 235/236). Esta es otra posibilidad liviana y muy frecuente del lunfardo, no como protesta ante la formalidad legal sino como juego o transgresión amable.»

Une vision à laquelle adhère Antonio Teruggi dans son célèbre *Panorama del lunfardo* pour qui « aferrarse a los lunfardismos, usarlos aun sabiendo que son condenados por las clases dominantes, decir mina en lugar de mujer o faso en vez de cigarrillo, brinda al hablante un minúsculo placer vengativo, representa una juguetona desobediencia a los preceptos de la cultura predominante »[109] et il ajoute « Nacido como un desafío espontáneo a la cultura dominante, el lunfardo comparte con los otros argots, mediante sus creaciones lexicológicas, la característica fundamental de que trata de denigrar los preceptos y valores esenciales de las clases superiores. » [110] En ce sens, le lunfardo est une forme verbale de contestation sociale. Non seulement l'étymologie de ce vocabulaire valorise les diverses origines de la population mais le lunfardo se moque aussi ouvertement de la langue normative en donnant un sens différent à ses propres mots par jeu et par plaisanterie. Il désacralise l'héritage des colons espagnols érigés comme modèle par la culture dominante et s'oppose aux valeurs sociales et morales qu'elle impose. Le lunfardo est donc à la fois un dialecte situationnel qui crée un lien entre les individus d'une société et un anti-langage qui participe à la lutte des classes ce qui n'est pas

[109] Mario Teruggi, *Panorama del lunfardo*, Cabargón, Buenos Aires, 1974, p.42.
[110] Mario Teruggi, *Panorama del lunfardo*, 2de édition, Ed. Sudamericana, Buenos Aires, 1978, p 282

antinomique pour le linguiste Martin Mongomery pour qui l'anti-langage est une forme extrême de dialecte social:

> « Anti-language may be understood as extreme versions of social dialects. They tend to arise among subcultures and groups that occupy a marginal or precarious position in society, especially where central activities of the goup place them outside the law. […] Anti-languages are basically created by a process of *relexicalization* – the substitution of new words for old. The grammar of the parent language may be preserved, but a distinctive vocabulary develops particularly – but not solely – in activities and areas that are central to the subculture […].[111] »

En ce sens, le lunfardo s'assimilerait à une forme d'argot, dont la définition est proche de celle de l'anti-langage :

> « L'argot est un dialecte social réduit au lexique de caractère parasite (dans la mesure où il ne fait que doubler, avec des valeurs affectives différentes, un vocabulaire existant), employé dans une couche déterminée de la société qui se veut en opposition avec les autres ; il a pour but de n'être compris que des initiés ou de marquer l'appartenance à un certain groupe. […] »[112]

Cependant on peut reprocher à ces deux catégories linguistiques de ne pas correspondre au lunfardo dans sa forme actuelle parce qu'elles le limitent à un jargon (dans le sens originel du terme) :

> « […] une forme de l'argot utilisée dans une communauté généralement marginale qui éprouve le besoin de ne pas être comprise des non-initiés ou de se distinguer du commun. »[113].

Hors, — comme nous l'avons établi au chapitre 1.1 — le lunfardo n'a jamais vraiment été un langage de marginaux et l'est encore moins depuis les années 30. Le lunfardo s'est diffusé largement dans l'ensemble de la population Portègne (et Argentine) et a perdu toute fonction cryptique. Oscar Conde nous confirme que « Hoy utilizan el lunfardo personas de todas las clases sociales, de todas las edades y de ambos sexos […] »[114] par conséquent, la fonction cryptique du lunfardo se résume aux *neolunfardismos* nouvellement créés par la jeunesse, toutefois ces expressions étant vite reprises dans la presse et à la télévision, elles perdent rapidement leur fonction d'exclusion. Le lunfardo de nos jours répond à la définition de «l'argot commun » de la linguiste Denise François, c'est-à-dire un argot « qui puise dans les divers argots et qui est pratiqué, indépendamment de toute appartenance à un groupe social, par une large fraction de la population »[115]. Une notion à laquelle adhère Oscar Conde qui écrit: « Descarto la teoría de que los argots son de naturaleza delictiva, considerándolos, en cambio, hablas

---

[111] Montgomery, Martin, *An Introduction to Language and society*, 2nd edition, Routledge, Oxon, UK.1995, p. 96
[112] Dubois Jean, Mathée Giacomo, Louis Guespin, Christiane et J-Baptiste Marcellesi, J-Pierre Mével, *Dictionnaire de linguistique*, Larousse-Bordas, Paris, 2002.
[113] Ibid, p .261
[114] Oscar Conde, *Lunfardo, Un estudio sobre el habla popular de los Argentinos*, editorial Taurus. Madrid. Format Kindle, Novembre 2011; emplacement 13131 sur 15513.
[115] Denise François citée dans l'article de Marc Sourdot *Argot, jargón, jargot.* In : Langue française, N° 90, 1991. Parlures argotiques. P.25.

populares. Con esta interpretación se amplía naturalmente el concepto de lunfardo, que se presenta como un argot nacido en Buenos Aires que está deviniendo en argot nacional. » Enfin, Oscar Conde estime le lunfardo est un argot bien spécifique parce que, contrairement aux autres argots qui puisent leur étymologie dans une langue unique (celle du pays où ils naissent), le vocabulaire lunfardo est né de plusieurs langues différentes.

Cependant, en traduction, penser que le lunfardo se superpose à l'argot français serait erroné. Ils ont bien des traits communs (notamment leur formation et leur histoire) mais le fait que le lunfardo soit parlé dans toutes les catégories sociales le différencie de l'argot français toujours plus ou moins cryptique et dont l'usage n'a lieu qu'en marge de la normalité. Cette différence s'exerce surtout sur du point de vue du registre de langue. En effet, l'argot en français est considéré au mieux comme familier, au pire comme grossier alors que le lunfardo s'étend sur une gamme qui couvre 4 niveaux de langue comme l'explique le linguiste Uruguayen (et membre correspondant de l'Academia Porteña del Lunfardo) Héctor Balsas : « La Academia Nacional de Letras del Uruguay […] reúne el vocabulario no académico y lo distribuye en niveles tales como el normal, el familiar, el popular y el vulgar. Y lo interesante de esta posición es que las voces del lunfardo que circulan abiertamente en el Uruguay no son rotuladas como lunfardismos –rotulación que convertiría al lunfardo en un nivel más–, sino que se analizan para comprobar su empleo y, a partir de eso, se reparten entre los cuatro niveles indicados.»[116] Les 4 registres espagnols recouvrent, dans l'échelle des registres de la langue française, un large espace qui va du registre populaire au courant en passant par le familier. Il faudra déterminer le contexte et la fonction du lunfardo pour en déterminer les connotations et choisir une traduction pertinente.

Nous pouvons conclure que le lunfardo a diverses fonctions linguistiques. Il permet de déhiérarchiser une situation communicationnelle et de créer une forme d'intimité entre les locuteurs ainsi que de les identifier clairement comme Argentins par rapport aux autres hispanophones (qui ne comprendraient pas le lunfardo) mais encore de revendiquer la diversité des origines du peuple argentin vis-à-vis de la culture hispanophile dominante dans le pays. C'est pourquoi du point de vue socio-culturel le lunfardo a une haute portée symbolique pour ses locuteurs.

[116] Héctor Balsas, *Lunfardo, aquí y allá*, artícle publié dans la série Los pliegues de la lectura, texte disponible sur le site Internet: http://www.chasque.net/frontpage/relacion/anteriores/9704/17g.htm#aserie consulté en noviembre 2014.

Chapitre 2 :
La traduction du lunfardo par A. Berman à la lumière de sa théorie de traduction

Nous avons choisi d'orienter l'étude de la traduction du lunfardo à la lumière de deux théories de la traduction antagonistes : « sourcière » et « cibliste ». La première a été développée, entre autres, par Antoine Berman qui se trouve être le traducteur français de *Los siete locos* et de *El juguete rabioso*, les deux ouvrages de l'écrivain argentin Roberto Arlt (précurseur dans l'intégration du lunfardo dans une œuvre littéraire) sur lesquels nous allons baser notre analyse de la traduction du lunfardo au chapitre suivant. La seconde sera ici représentée par Jean-René Ladmiral à qui revient la paternité des termes « sourcier » et « cibliste ».

Ces deux théories de la traduction sont essentielles car elles tentent de répondre à la question fondamentale qui taraude chaque traducteur à savoir jusqu'à quel point rester proche du texte original tout en délivrant un texte parfaitement idiomatique à l'arrivée ? De toutes les notions que nous avons apprises à la FTI c'est probablement celle qui a été la plus difficile à maîtriser. Savoir situer le curseur que représente notre traduction sur le fil virtuel qui relie le texte de départ au texte d'arrivée exige d'opérer des choix de traduction éminemment subjectifs (tout en étant pertinents), mais encore et surtout de les assumer (et, le cas échéant, les soutenir par l'argumentation face à la critique).

On pourra arguer que cette distance entre l'original et sa traduction dépendra du type de texte et de sa destination. Dans ce chapitre nous allons évacuer d'emblée cette discussion pour ne traiter (tout comme Antoine Berman) que de la traduction littéraire.

1 *Les théories ciblistes et sourcières: Antoine Berman face à Jean-René Ladmiral*

Antoine Berman ouvre son premier ouvrage de théorie de la traduction « L'épreuve de l'étranger » (publié en 1984) sur deux citations comme épigraphe dont l'une, de Wilhem von Humboldt (représentant du classicisme allemand), situe d'emblée tout l'objet du livre :

> « Chaque traducteur doit immanquablement rencontrer l'un des deux écueils suivants : il s'en tiendra avec trop d'exactitude ou bien à l'original, aux dépens du goût et de la langue de son peuple, ou bien à l'originalité de son peuple, aux dépens de l'œuvre à traduire…»[117]

En effet, le traducteur doit lutter en permanence contre une ambivalence inévitable entre, d'une part, la fidélité au texte et à son auteur et, d'autre part, le respect de sa langue maternelle et du public cible. Berman n'hésite pas à qualifier ce difficile compromis de « drame du traducteur. »[118] De là l'opposition

[117] Wilhelm von Humboldt, *Lettre à Schlegel*, 23 juillet 1796, cité dans Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Galllimard, 1984.
[118] Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Gallimard, 1984, p.15.

entre les traducteurs sourciers, « attachés au littéralisme »[119] selon J-R. Ladmiral, et les ciblistes qui n'ont d'autre fonction que « d'effectuer le passage embellissant du sens »[120] selon Berman. En fait, ce qui s'affronte entre ces deux théories ce sont deux points de vue différents sur la traduction que résume J-R. Ladmiral : « L'opposition entre sourciers et ciblistes est une problématique philosophique qui engage la réalité de modes d'écriture différents en traduction littéraire. D'un côté, on aura un romantisme sourcier qui tendrait à « ethnologiser » la littérature, à produire des textes exotiques en langue-cible. De l'autre, on aura un classicisme cibliste dont le programme est celui d'une esthétique de la traduction procédant empiriquement aux « réglages » précis des énoncés qui sont censés produire en langue-cible des effets sémantiques et littéraires « équivalents » à ceux qu'avait mis en œuvre le texte-source »[121] Pour J-R. Ladmiral ce sont là deux opinions inconciliables : « [...] les sourciers et les ciblistes, qui se situent bien les uns et les autres « à deux pôles diamétralement opposés » : d'un côté « la *naturalisation* de l'œuvre étrangère », de l'autre « la volonté de préserver (son) exotisme. [...] son irréductible étrangeté » (Paul Bensimon) »[122]. C'est pourquoi, il conclu qu'« il faut nécessairement faire un choix : on sera sourcier ou cibliste, mais pas les deux à la fois ! ». À ceux, tel Lance Hewson[123] ou Rainer Rochlitz[124], qui envisagent que l'on puisse arriver un compromis, J-R. Ladmiral rétorque que : « *les sourciers n'ont jamais raison que pour des raisons ciblistes* ! »[125] J-R. Ladmiral se revendique cibliste et place évidement Berman dans le camp des sourciers : « Au niveau de la théorie de la traductologique, je range parmi les sourciers des penseurs comme Walter Benjamin, Henri Meschonnic [...] ou Antoine Berman… Parmi les théoriciens de la traduction (ou « traductologues ») qu'on peut dire ciblistes, je citerai Georges Mounin, Eugene A. Nida et Charles R. Taber, Efim Etkind… – et c'est, on l'aura sans doute deviné, parmi ces derniers que je me rangerai moi-même. »[126]

Le premier différend qui oppose les ciblistes aux les sourciers est certainement la manière dont ils se perçoivent les uns les autres. Les descriptions du camp « adverse » ne vont d'ailleurs pas sans quelques piques acerbes ici ou là… Ainsi pour J-R. Ladmiral « les sourciers seraient des littéralistes qui voudraient en quelque sorte qu'on pût lire la forme même de la langue-source du texte original comme en filigrane de sa traduction »[127] et que « la logique du littéralisme, ce serait qu'à un mot du texte-source correspondît toujours un autre mot dans la langue-cible. »[128]. Il ensuite pousse la provocation

[119] Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste*, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p. XII.
[120] Antoine Berman, *L'Age de la traduction*, « La tâche du traducteur » de Walter Benjamin : un commentaire, Presses Universitaires de Vincennes, St-Denis, 2008, p. 37.
[121] Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste*, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p.128
[122] Ibid p. 122
[123] Lance Hewson, « Sourcistes et cibliers », in Correct/incorrect / études réunies par Michel Ballard et Lance Hewson. - Arras : Artois Presses Univ., 2004. - P. 123-134, article cité dans Jean-René Ladmiral, Sourcier ou cibliste, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p.47.
[124] « [...] une critique qui n'en est pas une, comme celle que m'avait faite oralement le regretté Rainer Rochlitz : pour lui, ce clivage était dépassé, parce qu'il se disait lui-même à la fois sourcier *et* cibliste. », Jean-René Ladmiral Sourcier ou cibliste, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p. 36.
[125] Ibid. p.47.
[126] Jean-René Ladmiral, Sourcier ou cibliste, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p.22
[127] Ibid. p. 20
[128] Ibid. p. 177.

jusqu'à affirmer que « À la limite, si l'on va jusqu'au bout de cette … « sourcilleuse » logique des sourciers, l'utopie de la traduction, ce serait la répétition pure et simple du texte original, sa non-traduction ! »[129]. De son côté, Berman ne fait jamais référence aux termes de « sourcier » ou de « cibliste » dans ses ouvrages. Cela s'explique de manière évidente dans *L'épreuve de l'étranger* puisque Jean-René Ladmiral n'a pas encore inventé ces néologismes ; il les utilise dans un article pour la première fois en 1986[130], soit deux ans après la publication de *L'épreuve de l'étranger*. Mais on peut remarquer que Berman ne fera mention de ces termes nulle part ni dans *L'auberge du lointain* ni dans *L'âge de la traduction* publiés respectivement en 1999 et 2008. En fait, Berman ne juge jamais les traducteurs mais les traductions. Il écrit par exemple que « la plupart des « théories » de la traduction [...] condamnent ce qu'elles appellent dédaigneusement le [...] « littéralisme » »[131] (qui était le terme consacré avant que J-R. Ladmiral ne parle de « sourcier »). De la traduction que nous appellerons cibliste, il la qualifie de « classique » (c'est-à-dire qu'elle suit les préceptes du classicisme français né au XVIIe siècle en France) et ajoute qu'elle est « *Culturellement* parlant, [...] ethnocentrique. *Littérairement* parlant, [...] hypertextuelle. »[132] Il n'est pas tendre lorsqu'il définit les termes « ethnocentrique » et « hypertextuelle » :

> « Ethnocentrique signifiera ici : qui ramène tout à sa propre culture, à ses normes et valeurs, et considère ce qui est situé en dehors de celle-ci – l' Étranger – comme négatif ou tout juste bon à être annexé, adapté, pour accroître la richesse de cette culture.
>
> Hypertextuel renvoie à tout texte s'engendrant par limitation, parodie, pastiche, adaptation, plagiat, ou toute autre espèce de transformation formelle, à partir d'un autre texte déjà existant. »[133]

Dans l'opposition entre ciblistes et sourciers, chacun tente de défendre son point de vue face aux critiques. Ainsi Berman regrette que le concept de littéralité soit résumé à « traduire mot à mot »[134] car « traduire la lettre d'un texte ne revient aucunement à faire du mot à mot. »[135], encore moins du mot à mot « servile »[136]. J-R. Ladmiral, lui, s'insurge que « la fidélité au texte original serait l'apanage des sourciers. En fait, c'est là une représentation totalement caricaturale et inexacte. En réalité, ce sont les ciblistes qui sont fidèles au texte original [...] »[137] et fustige « ceux qui choisissent de «servir l'œuvre, l'auteur, la langue étrangère »[138] alors que « la langue source, c'est par définition ce qui est perdu avec la traduction, irrémédiablement perdu. [...] La traduction implique qu'on fasse le deuil de la langue-source [...] Il n'y a d'alternative à cette nécessité que dans l'imaginaire théorique des sourciers (et je

[129] Ibid. p. 20.
[130] J-R. Ladmiral, Sourciers et ciblistes, in «Revue d'esthétique, n°12 (1986), p.33-42.
[131] Antoine Berman, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Éditions du Seuil, Paris, 1999, p.25.
[132] Ibid.
[133] Ibid. p. 29
[134] Ibid. p. 13.
[135] Ibid. p. 13.
[136] Ibid. p. 14.
[137] Jean-René Ladmiral, Sourcier ou cibliste, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p.XIII
[138] Jean-René Ladmiral, Sourcier ou cibliste, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p.4.

serais tenté de parler plutôt en l'occurrence d'un fantasme sourcier !) »[139] J-R. Ladmiral n'épargne pas Antoine Berman en expliquant d'où est venu le terme de « sourcier » : « Les sourciers s'attachent au signifiant de la langue-source : c'est même ce qui me les a fait appeler ainsi, par métonymie. J'entends critiquer là ce que j'ai brocardé ici même en parlant de l'« *étrangerie* bermanienne. » [...] Il semblerait que l'utopie sourcière de la traduction, ce soit la célébration du texte original sur le mode de la *répétition* ! comme la cantillation d'un texte sacré.»[140] On constate que chacun campe sur ses positions. Il semble cependant que les critiques reposent bien souvent sur des idées préconçues ou des affirmations sorties de leur contexte. Nous ne cherchons bien entendu pas là à dire que les deux théories ne sont pas opposées ou opposables mais simplement à souligner que sans les préjugés ou les idées préconçues « finalement, c'est le concept de traduction lui-même qui fait problème »[141] et qu'en définitive, ciblistes comme sourciers se posent les trois mêmes questions : *quel est le but de la traduction ? En quoi consiste la fidélité en traduction ?* Et Q*u'est-ce qu'une bonne traduction ?* Ce n'est que la réponse à ces questions et la définition des concepts qu'elles recouvrent qui les opposent.

1.1 La finalité de la traduction

Pour Ladmiral – qui s'appuie sur la théorie de la lecture de Wolfgang Iser[142] – l'unique but de la traduction est de se destiner au « lecteur implicite », c'est-à-dire au « lecteur idéal »[143] dès lors qu'« un texte ne prend tout son sens qu'à la lumière de sa réception (Rezeption), c'est-à-dire de sa compréhension et de son appréciation par un public »[144]. La définition laconique qu'il donne de la finalité de la traduction est dans le même ordre d'idée : « nous dispenser de la lecture du texte original »[145] Berman quant à lui fait fi de la notion de « lecteur idéal » dans la mesure où, à ses yeux, le but de la traduction est d'être lue par *tout le monde* et pas seulement par les lecteurs qui ne seraient pas en mesure de lire l'original : « le sens de la traduction ne consiste pas à médiatiser des œuvres étrangères pour les seuls lecteurs qui ignorent la langue de celle-ci. Non, la traduction est une expérience qui concerne aussi bien les traduits que les traduisants ; comme produit achevé, elle est idéalement destinée à être lue par tous. »[146] Il renchérit, répondant à la question de savoir ce que « *serait* [la] finalité [de la traduction] si, d'aventure, nous pouvions lire les œuvres dans leur langue. Eh bien, traduire resterait indispensable pour l'œuvre […]. Mieux, sa vraie finalité apparaîtrait plus nettement.

---

[139] Ibid. p. 186-187.
[140] Ibid. p.195.
[141] Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste*, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p.103.
[142] Wolfgang Iser était avec H.R. Jauss le principal représentant de l'école de Constance qui a développé dans les années 70 la théorie de la lecture et de sa réception qui oppose la permanence du texte à sa lecture qui, elle, est éphémère, plurielle et plurivoque.
[143] Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste*, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p. 106.
[144] Ibid. p. 104.
[145] Ibid. p. 91.
[146] Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Gallimard, 1984, p.108.

Car la traduction est surtout faite pour ceux qui peuvent lire l'original : c'est dans le va-et-vient entre original et traduction(s) que se réalise pleinement notre rapport à l'œuvre étrangère. »[147] D'ailleurs il rappelle que « les cultures polylingues des XVI^{e} et XVII^{e} siècles traduisaient des œuvres qu'elles pouvaient fort bien lire dans leur langue d'origine. Pour elles, la traduction permettait de « moduler » une œuvre. »[148]

En effet, même si la traduction implique inévitablement des « pertes », pour Berman, elle reste une opération bénéfique pour l'œuvre:

> « Il y aurait lieu d'analyser dans ce cadre le système des « gains » et des « pertes » qui se produit dans toute traduction, même achevée. Ce que l'on appelle son caractère « approximatif ». En affirmant, au moins implicitement, que la traduction « potentialise » l'original, Novalis a contribué à nous faire sentir que gains et pertes, ici, ne se situent pas sur le même plan. Ce qui veut dire : dans une traduction, il n'y a pas seulement un certain pourcentage de gains et de pertes. À côté de ce plan indéniable, il en existe un autre où quelque chose de l'original *apparaît* qui n'apparaissait pas dans la langue de départ. La traduction fait pivoter l'œuvre, révèle d'elle un autre *versant*. […] En ce sens l'analytique de la traduction devrait nous apprendre quelque chose sur l'œuvre, sur le rapport de celle-ci à sa langue et au langage en général. Quelque chose que ni la simple lecture, ni la critique ne peuvent déceler. »[149]

Non seulement la traduction « potentialise » une œuvre en révélant un « autre versant du texte »[150] mais elle la renouvèle également en la plaçant sous un éclairage différent qui fait apparaître ce qui était caché dans l'original et la présente sous un nouveau jour qui la remet en valeur vis-à-vis des lecteurs de la langue originale. Une notion que Goethe a désignée sous le terme de « régénération »[151] :

> « Les littératures nationales taries sont régénérées par l'étranger. »[152]

> « [...] le traducteur ne travaille pas seulement pour sa nation, mais aussi pour celles des langues dont il a traduit l'œuvre. Car le cas se présente plus souvent qu'on ne croit, qu'une nation absorbe la sève et la force d'une œuvre, prend en elle toute sa vie intérieure de telle façon qu'elle ne peut plus jouir de cette œuvre ni en tirer ultérieurement d'aliment. Cela concerne avant tout les Allemands, qui élaborent trop vite ce qui leur est offert et, dans la mesure où ils le transforment par toutes sortes d'imitations, d'une certaine manière l'anéantissent. C'est pourquoi il est salutaire que leur œuvre propre leur apparaisse comme de nouveau revivifiée par une bonne traduction. »[153]

---

[147] Antoine Berman, *L'Age de la traduction, « La tâche du traducteur »* de Walter Benjamin : un commentaire, Presses Universitaires de Vincennes, St-Denis, 2008, p. 53.
[148] Ibid. p. 52.
[149] Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Gallimard, 1984, p.20.
[150] Ibid.
[151] Ibid.
[152] Ibid. p.106
[153] Ibid. p. 107

Mais ce n'est pas tout, la traduction réaffirme la nécessité et la qualité d'une œuvre en en élargissant son cercle de lecteurs : « [...] la traduction est *a priori* présente dans tout original : toute œuvre, aussi loin qu'on puisse remonter, est déjà à divers degrés un tissu de traductions ou une création qui a quelque chose à voir avec l'opération traduisante, dans la mesure même où elle se pose comme « traduisible », ce qui signifie simultanément : « digne d'être traduite », « possible à traduire » et « devant être traduite » pour atteindre sa plénitude d'œuvre. »[154]. C'est pourquoi Berman conclue cette idée en citant Ernest Renan :

> « Une œuvre non traduite n'est publiée qu'à demi. »[155]

Pour les sourciers la traduction diffuse une œuvre, lui permet d'atteindre de nouveaux lecteurs, d'enrichir la culture générale ainsi que – et c'est là une source de conflit avec les ciblistes – la langue de ceux-ci, quitte à les « éduquer » pour qu'ils soient en mesure de recevoir pleinement l'« élargissement » de la langue. Berman place d'ailleurs la traduction d'un ouvrage au même niveau que l'original dans la transmission de savoir : « la traduction, qu'il s'agisse de littérature, mais aussi de philosophie ou même de sciences humaines, joue un rôle qui n'est pas de simple transmission : ce rôle, au contraire, est tendanciellement *constitutif* de toute littérature, de toute philosophie et de toute science humaine. Giordano Bruno l'a exprimé avec tout le lyrisme propre à son époque :

> « De la traduction vient toute science. » »[156]

Berman s'appuie sur la notion de *Bildung*[157] des Romantiques allemands au XVIIIe siècle pour développer sa thèse de l'élargissement de la *Bildung* et de la langue réceptrices. Les Romantiques allemands insistent sur « [...] la loi de la Bildung qui veut qu'on accède à soi que par l'expérience de l'autre. Et c'est [...] Schleiermacher qui a formulé cette loi de la manière la plus précise, en évoquant « l'étranger et sa nature médiatrice. » »[158] Pour Schleiermacher, il s'agit d'un choix : « Présenter l'étranger dans la langue maternelle », accepter que celle-ci soit élargie, fécondée, transformée par cet « étranger », accepter la « nature médiatrice » de celui-ci, c'est là un choix qui précède tout considération étroitement méthodologique. »[159]

Dès lors « la théorie allemande de la traduction se construit consciemment contre les traductions « à la française » »[160] (que l'on connaît en France comme les « belles infidèles » qui étaient en vogue dès

---

[154] Ibid. p. 293-294.
[155] Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Gallimard, 1984, p.283.
[156] Ibid. 293.
[157] La Bildung, en allemand, désigne la formation de la culture générale d'un individu (par opposition à la *Kultur* qui concerne l'ensemble de la population)
[158] Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Gallimard, 1984, p. 230.
[159] Ibid. p.240.
[160] Ibid. p.62.

le XVIIe siècle) qui consistaient en des « traductions « enjolivantes » et « poétisantes » »[161]. Berman résume ainsi la problématique de l'élargissement de la langue selon les Romantiques allemands :

> « […] la langue [...] manque de « culture », et pour l'acquérir, elle doit passer par un certain *élargissement*, lequel présuppose des traductions marquées par la *fidélité*. Car en quoi une traduction en miroir « à la française » pourrait-elle élargir l'horizon de la langue et de la culture ? »[162]

Berman préconise dans ce sens la « visée éthique » de la traduction (par opposition à l'« ethnocentrique ») :

> « […] la visée éthique telle qu'elle s'exprime chez un Humboldt, pour qui la traduction doit « élargir » l'allemand. »[163].

Berman rappelle que la traduction « est, dans son essence même, animée du *désir d'ouvrir l'Étranger en tant qu'Étranger à son propre espace de langue*. [...] c'est pourquoi nous disons que la traduction est, dans son essence, l' « auberge du lointain ». Je disais : *ouvrir* l'Étranger à son propre espace de langue. Ouvrir est plus que communiquer : c'est révéler, manifester. [...] Dans une œuvre, c'est le « monde » qui, à chaque fois d'une façon autre, est manifesté dans sa totalité »[164], en aucun cas pour Berman traduire ne se résume à « un acte de translation *transparente* du sens »[165] parce que « […] toute culture résiste à la traduction, même si elle a besoin essentiellement de celle-ci. La *visée* même de la traduction – ouvrir au niveau de l'écrit un certain rapport à l'Autre, féconder le Propre par la médiation de l'Étranger – heurte de front la structure ethnocentrique de toute culture, ou cette espèce de narcissisme qui fait que toute société voudrait être un Tout pur et non mélangé. Dans la traduction il y a quelque chose de la violence du métissage. [...]»[166] Berman soutient que « l'essence de la traduction est d'être ouverture, dialogue, métissage, décentrement. Elle est mise en rapport ou elle n'est rien. »[167]

Toutefois, Antoine Berman met en garde contre la « pulsion traductrice »[168] du traducteur qui voudrait « tout » traduire car, pour que l'enrichissement de la langue et la *Bildung* se réalisent, cela doit être selon Schleiermacher « *processus massif* » :

> « Ce type de traductions exige un processus en grand, une implantation de littératures entières dans une langue, et il n'a de sens et de valeur que chez un peuple qui a une tendance

---

[161] Ibid. p.62.
[162] Ibid. p.62.
[163] Ibid. 22.
[164] Antoine Berman, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Éditions du Seuil, Paris, 1999, p.75-76.
[165] Antoine Berman, *L'Age de la traduction, « La tâche du traducteur »* de Walter Benjamin : un commentaire, Presses Universitaires de Vincennes, St-Denis, 2008, p. 36.
[166] Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Gallimard, 1984, p.16.
[167] Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Gallimard, 1984, p.16.
[168] Ibid.

> décidée à s'approprier l'étranger. Les travaux isolés de ce genre n'ont qu'une valeur de signe précurseur.» [169]

C'est d'ailleurs ce que confirme un J-R. Ladmiral critique sur « l'élargissement de la langue » qu'il n'hésite pas à assimiler à un « viol » de la langue :

> « Il ne convient pas de tout « singer » en langue-cible la forme des signifiants propres au texte original. Il ne s'agit ni de calquer la langue-source, ni de « violer » la langue-cible. [...] Si tant est que la traduction apporte du nouveau dans la langue-cible, je pose en principe que cela restera un processus foncièrement endogène. »[170]

Berman souligne le danger que l'élargissement de la langue ne devienne « un but en soi, dont l'essence est plutôt de *dénaturaliser* radicalement la langue maternelle. [...] La pulsion traduisante pose toujours une *autre* langue comme ontologiquement *supérieure* à la langue propre. De fait, l'une des expériences premières de tout traducteur n'est-elle pas que sa langue est comme démunie, pauvre face à la richesse langagière de l'œuvre étrangère ? »[171] C'est pourquoi Schleiermacher souligne qu'il faut « « faire cela avec art et avec mesure, sans se nuire et sans nuire à la langue, telle est peut-être la plus grosse difficulté que notre traducteur doive surmonter ». En effet Berman insiste sur les risques de la *Bildung* : « pour que ce mouvement d'ouverture multiple à l'étranger ne sombre pas dans une symbiose totale avec celui-ci, il importe que son horizon soit délimité. [...]

Friedrich Schlegel :

> « Sans délimitation, aucune *Bildung* n'est possible. » »[172]

Cependant, Berman ne manque pas de dénoncer l'extrême inverse soit la traduction cibliste qui refuse de moduler un tant soit peu la langue d'arrivée. Il écrit que : « amender une œuvre de ses étrangetés pour *faciliter* sa lecture n'aboutit qu'à la défigurer et, donc, à tromper le lecteur que l'on prétend servir. Il faut bien plutôt, comme dans le cas de la science, une éducation à l'étrangeté. »[173]

Éduquer le lecteur à l'étrangeté devient alors un choix entre deux théories de la traduction opposées : « Ou bien le traducteur laisse le plus possible l'écrivain en repos, et fait se mouvoir vers lui le lecteur ; ou bien, il laisse le lecteur le plus possible en repos, et fait se mouvoir vers lui l'écrivain. Dans le premier cas, le traducteur oblige le lecteur à sortir de lui-même, à faire un effort de décentrement pour percevoir l'auteur étranger dans son être d'étranger ; dans le second cas, il oblige l'auteur à se dépouiller de son étrangeté pour devenir familier au lecteur. [...] Schleiermacher [...] consacre la

---

[169] Ibid. p.241.
[170] Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste*, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p.59.
[171] Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Gallimard, 1984, p. 241.
[172] Ibid. p. 79.
[173] Antoine Berman, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Éditions du Seuil, Paris, 1999, p.73.

première méthode [...] puis [montre] l'absurdité foncière de la seconde. Car celle-ci pourrait se formuler ainsi :

> On doit traduire un auteur comme il aurait lui-même écrit en allemand. »[174]

Et Berman poursuit en affirmant que « la traduction qui s'efforce de donner à son lecteur un texte tel que l'auteur étranger l'aurait écrit s'il avait été « allemand » est inauthentique, parce qu'*elle nie le rapport profond qui lie cet auteur à sa langue propre*. C'est comme si, déclare Schleiermacher, on tenait la paternité comme nulle :

> « Oui, que répondra-t-on, si un traducteur dit au lecteur : je t'apporte le livre comme cet homme l'aurait écrit s'il l'avait écrit en allemand, et que le lecteur lui répond : [...] c'est comme si tu m'apportais le portrait de cet homme tel qu'il aurait été si sa mère l'avait conçu avec un autre père ? Car si l'esprit de cet auteur est la mère des œuvres qui appartiennent [...] à la science et à l'art, la langue natale (*vaterländisches Sprache*) est leur père.» »[175]

Ce dilemme entre, comme disait Schleiermacher, « amener le lecteur à l'auteur »[176] au risque d'un élargissement de la langue incontrôlé qui produise « un texte côtoyant l'inintelligible »[177] et « amener le l'auteur au lecteur »[178] soit refuser toute dose d'étrangeté dans la langue réceptrice, au risque de « trahi[r] l'œuvre étrangère et, bien sûr, l'essence même du traduire »[179] répond comme en miroir au « drame du traducteur » que nous avons défini plus haut, à savoir jusqu'à quel point rester fidèle à l'original sans dénaturer le texte d'arrivée ? Ce qui nous amène à nous poser la question de la fidélité en traduction.

1.2 La fidélité en traduction

Difficile d'évoquer la fidélité en traduction sans mentionner le célèbre adage italien « *Traduttore traditore* » qui laisse supposer qu'il ne peut y avoir de fidélité dans ce domaine. Antoine Berman et Jean-René Ladmiral réfutent cette idée mais pour des raisons différentes et même complètement opposées parce qu'elles reposent encore et toujours sur la même dichotomie du traduire énoncée ainsi par Rosenzweig : « Traduire, c'est « servir deux maîtres » : l'œuvre et la langue étrangères, le public et la langue propres. Il faut donc ici une double fidélité, qui est sans cesse menacée par le spectre d'une double trahison. »[180]

---

[174] Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Gallimard, 1984, p.235.
[175] Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Gallimard, 1984, p.235-236.
[176] Antoine Berman, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Éditions du Seuil, Paris, 1999, p.15.
[177] Ibid.
[178] Ibid.
[179] Ibid.
[180] Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Gallimard, 1984, p. 61.

J-R. Ladmiral formule ainsi le malentendu entre ciblistes et sourciers concernant la fidélité : « [...] entre sourciers et ciblistes, l'opposition n'est pas entre une fidélité plus ou moins grande, mais entre deux modes de fidélité et, plus précisément, entre deux modes de gestion de la discrépance qui existe entre les langues [...] »[181] Là où les ciblistes recherchent la fidélité au sens et à l'*esprit* du texte, les sourciers sont fidèles à la *lettre*. Comme le remarque J-R. Ladmiral « La question est donc : à quoi (à qui) une traduction doit-elle être fidèle ? à la lettre de la langue-source ou à l'esprit de ce qu'il faudra rendre dans la langue-cible ? Il y a là une antinomie entre deux modes de fidélité possible. Toute traduction existe dans la tension entre ces deux exigences, nécessaires et contradictoires, qui la définissent : et elle penchera nécessairement d'un côté ou de l'autre. [...] Mais, au-delà d'une alternative entre langue-source et langue-cible, ce qui est en jeu concrètement, c'est le type de rapport que le traducteur entretient avec la langue traduisante, sa langue-cible. Alors que les ciblistes se veulent éminemment respectueux du plaisir des langues, du plaisir propre à la langue dans laquelle on parle (ou écrit), c'est-à-dire en l'occurrence qu'ils entendent respecter la langue-cible, je suis tenté de dire que la logique des sourciers c'est la logique du viol ! »[182].

Pour Antoine Berman, le conflit se situe plutôt entre deux sortes de traductions, la fidélité étant un concept univoque. La traduction sourcière se veut éthique et poétique par opposition à celle, cibliste qui est ethnocentrique et hypertextuelle : « À la traduction ethnocentrique, s'oppose la traduction éthique. À la traduction hypertextuelle, la traduction poétique. »[183]. Pour rappel (nous l'avons vu au chapitre précédent), ce que Berman entend par ethnocentrique : qui ramène tout à sa propre culture ; et par hypertextuelle : qui rédige le texte-cible en fonction de la norme et de l'esthétique de la langue-cible. Pour lui, la fidélité est garantie par « l'éthique de la traduction » qui « consiste sur le plan théorique à dégager, à affirmer et à défendre la pure visée de la traduction en tant que telle. Elle consiste à définir ce qu'est la « fidélité ». La traduction ne peut être définie uniquement en termes de communication, de transmission de messages ou de *rewording* élargi. Elle n'est pas non plus une activité purement littéraire/esthétique […]. »[184] Il attaque ici à mots couverts la fidélité au *sens* des ciblistes qui est, à ses yeux, une aberration car le sens d'un texte est forcément rattaché aux mots qui le composent : « Poser que le but de la traduction et la captation du sens, c'est détacher celui-ci de sa lettre, de son corps mortel, de sa gangue terrestre. C'est saisir l'universel et laisser le particulier. La fidélité au sens s'oppose – comme chez le croyant et le philosophe – à la fidélité à la lettre. Oui, la fidélité au sens est obligatoirement une infidélité à la lettre. »[185] « Car dès que l'on pose l'acte de traduire comme une captation de sens, quelque chose vient nier l'évidence et la légitimité de cette opération : l'adhérence obstiné du sens à la lettre. [...] Cette opération [...] est entachée d'un sentiment de violence,

[181] Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste*, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p.18.
[182] Ibid. p. 23.
[183] Antoine Berman, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Éditions du Seuil, Paris, 1999, p.27.
[184] Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Gallimard, 1984, p.17.
[185] Antoine Berman, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Éditions du Seuil, Paris, 1999, p. 34.

d'insuffisance, de trahison. »[186] C'est pourquoi il conclue que « *Traduttore traditore* : cet adage ne vaut que pour la traduction ethnocentrique et la traduction hypertextuelle. »[187]

Cette position est évidemment inconciliable avec celle des ciblistes comme J-R. Ladmiral qui soutient que « Ce [qu'il] a à traduire, ce n'est pas la Lettre mais l'Esprit du texte, c'est-à-dire les effets qu'il induit : non seulement les effets poétiques et littéraires, les effets de style et les effets rhétoriques, mais aussi plus généralement les « effets de sens », les effets sémantiques, voire les effets comiques, etc. »[188]

Pour J-R. Ladmiral, les sourciers sont démesurément attachés à la Lettre, à tel point que « [d]ans [la] perspective [sourcière], toute interprétation propre au traducteur ferait déjà figure de trahison. »[189]. Pour lui, la traduction passe forcément par une interprétation subjective du texte car, comme dans toute communication, on constate une déperdition entre ce que l'auteur a voulu dire, ce qu'il a écrit et ce que le traducteur, comme tout lecteur, a interprété et compris. Un fait que pourtant même les sourciers ne peuvent remettre en cause ; tel Heidegger qui écrit que « Toute traduction est en elle-même une interprétation. [...] Conformément à leur essence, *l'interprétation et la traduction ne sont qu'une seule et même chose*.»[190] C'est pourquoi J-R. Ladmiral rétorque aux défenseurs de la Lettre qu'« On ne traduit pas ce qui est écrit ; on traduit ce qu'on pense qu'a pu penser celui qui a écrit ce qu'il a écrit quand il l'a écrit »[191] parce qu'« [à] un niveau élémentaire, un énoncé appelle une interprétation sémantique, laquelle n'est rien d'autre que le processus linguistique par lequel un locuteur « sémantise » une séquence de signifiants d'une langue donnée. À un niveau plus profond, [...] il s'agit de la démarche herméneutique par laquelle la subjectivité d'un lecteur s'approprie un texte et lui donne un sens global, au-delà de l'interprétation sémantique des énoncés linguistiques [...]. »[192]

Cette latitude que donne l'interprétation du texte, J-R. Ladmiral la nomme le « *salto mortale* » parce qu'il associe l'espace de subjectivité du traducteur situé entre la lecture du texte et son interprétation à un « saut périlleux » : « [...] [le] processus traductif, dans le cadre duquel le salto mortale de la déverbalisation articule une première phase de « lecture-interprétation » du texte-source à une seconde phase de réexpression, qui est la rédaction du texte-cible. »[193] Le « *salto mortale* » désigne cet instant de liberté entre tous les possibles dans l'interprétation de la langue-source et les ressources de la langue-cible. Il ajoute que cette « liberté n'est pas une absence de contraintes, mais plutôt la gestion des contraintes. [...] dans la théorie de la traduction, c'est toujours plus ou moins le même problème qui se pose, à savoir : comment gérer la distance au texte-source ? Comment respecter en partie Lettre, et

[186] Ibid. p. 41
[187] Ibid. p. 29.
[188] Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste*, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p. 114.
[189] Ibid. p. 21.
[190] Antoine Berman, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Éditions du Seuil, Paris, 1999, p.18-19.
[191] Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste*, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p. 200.
[192] Ibid. p. 107.
[193] Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste*, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p. 106.

surtout en partir pour rejoindre l'Esprit… En fait la question est double : 1°) doit-on être littéral ? 2°) peut-on être littéral ? Et je répondrai : non et non ! *non* dans les deux cas.»[194] La traduction littérale ne permet pas de « *salto mortale* » ce qui prive le traducteur d'un espace de créativité nécessaire à l'interprétation des mots au-delà de leur dénotation foncière dont la traduction littérale ne ferait alors plus sens. Il cite en exemple une traduction littérale d'Aristote qui se révélait n'être qu'une « transcription littérale illisible. Sous couvert de fidélité apparente, le traducteur s'était montré deux fois traître : traître à la langue-cible, à la langue d'arrivée dans laquelle il traduit, et traître envers son texte-source [...].»[195]

Ainsi, la notion de fidélité est intimement liée, en traduction, à la notion de liberté. À ce sujet J-R. Ladmiral souligne que « [...] les sourciers semblent faire [...] une *fixation* sur la littéralité du texte original ; [...] je dirai qu'ils ont *peur de la liberté*… [...] les voilà qui abdiquent leur liberté créatrice de traducteurs, en se réfugiant dans une servilité sourcière… »[196] Ce à quoi Berman répond que « [d]ans la traduction traditionnelle, du traducteur jaillissent erreurs, infidélités, déformations. Il ne suffit pas d'affirmer que le rôle de la subjectivité traduisante est essentiel, en tant qu'opératrice de choix, d'interprétations, de modulations, etc., car c'est ce rôle d'intervention qui est en question. Et pourtant… que serait une traduction sans ces opérations ? De là une problématique incommode ; n'importe quelle analyse d'un texte traduit y révèle l'agir d'une subjectivité, mais cette subjectivité se manifeste avant tout par sa négativité. En même temps, il est clair que son agir ne peut se réduire à cette négativité. […] Benjamin pointe le fait que la subjectivité traduisante est un moment essentiel de la traduction. »[197] Ce que reproche Antoine Berman à la subjectivité c'est d'ouvrir la porte à la traduction hypertextuelle où « Hypertextuel renvoie à tout texte s'engendrant par imitation, parodie, pastiche, adaptation, plagiat, ou toute autre espèce de transformation formelle, à partir d'un autre texte *déjà* existant. »[198] Il explique qu' ouvrir la voie à trop de subjectivité est un risque : « d'accommodation en accommodation, le statut final du texte [...] se rapproche des adaptations libres. Ce sont bien évidemment les exigences de la traduction ethnocentrique qui poussent le traducteur à effectuer des opérations hypertextuelles. Cela est visible dans les « belles infidèles » mais cela se reproduit, plus discrètement de nos jours.»[199] Pour les ciblistes, l'adaptation n'est une possibilité, certes extrême, mais qui a sa place dans continuum de la traduction entre un point de départ que serait la lecture du texte-source et un point d'arrivée qu'est le texte-cible. Pour Paul Bensimon que cite Ladmiral : « Il n'existe pas de point ou s'*arrête* la

[194] Ibid. p. 136.
[195] Ibid. p. 188.
[196] Ibid. p. 58.
[197] Antoine Berman, *L'Age de la traduction, « La tâche du traducteur »* de Walter Benjamin : un commentaire, Presses Universitaires de Vincennes, St-Denis, 2008, p.37.
[198] Antoine Berman, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Éditions du Seuil, Paris, 1999, p.29.
[199] Ibid. p38.

traduction et où *commence* l'adaptation »[200] et pour Christine Raguet : « Le processus d'adaptation [fait] partie intégrante de *toute* opération de traduction »[201]

Cependant J-R. Ladmiral souligne que sans subjectivité, ni liberté, la traduction ne peut pas être : « [...] le maître mot en matière de traduction, c'est la *décision*. C'est pourquoi je me plais à reprendre au compte des traducteurs la fameuse formule de Sartre : « Nous sommes condamnés à être libres. »»[202] Pour lui, les littéralistes qui prônent l'objectivisme cherchent à éviter d'opérer des choix par peur de les assumer : « [...] l'objectivisme en traduction est une illusion, à laquelle nous nous raccrochons pour échapper aux mirages de la liberté, comme si nous avions peur de notre propre subjectivité. »[203] Il renchérit affirmant « [...] qu'on semble vouloir abdiquer sa liberté de traducteur en renonçant à la subjectivité de son appréciation esthétique et littéraire au profit d'une sorte d'objectivité cognitive ou savante plus ou moins imaginaire. »[204] Et, en parlant « d'assumer ses choix », J-R. Ladmiral pointe les ambivalences de la pensée de Berman dans plus d'un domaine.

En effet, Antoine Berman s'indigne de ce qu'il nomme la « condition ancillaire »[205] de la traduction dès les premières pages de son ouvrage *L'épreuve de l'étranger*. Il explique : « Je fais ici référence à quelque chose qui ne peut pas ne pas être évoqué : la condition occultée, refoulée, réprouvée et *ancillaire* de la traduction, qui répercute sur la condition des traducteurs, à tel point qu'il n'est guère possible, de nos jours, de faire de cette pratique un métier autonome. »[206] Il regrette que la théorie cibliste dominante juge que « [r]econnaître la « marque » du traducteur dans une traduction passe pour une tare qui affecte sa « fidélité » et sa « vérité ». De là toute une psychologie du traducteur comme être voué à *l'effacement*. En tant qu'impératif posé au traducteur, l'effacement signifie littéralement qu'il ne doit pas « être » pour que la translation puisse s'effectuer, pour que la traduction puisse « être » »[207] et Berman ajoute que « de là [vient] l'effacement du traducteur qui cherche à « se faire tout petit », humble médiateur d'œuvres étrangères, toujours traître alors même qu'il se veut la fidélité incarnée. »[208] Il renchérit :

> « Nous sommes ici dans un espace d'oblitération frappant : au fait que la traduction ne doive pas paraître avoir été faite par quelqu'un correspond également le fait qu'elle ne doive pas

[200] Ibid. p. 84
[201] Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste*, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p.87.
[202] Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste*, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p. 77.
[203] Ibid. p. 93.
[204] Ibid. p.101.
[205] Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Gallimard, 1984, p.14.
[206] Ibid.
[207] Antoine Berman, *L'Age de la traduction, « La tâche du traducteur »* de Walter Benjamin : un commentaire, Presses Universitaires de Vincennes, St-Denis, 2008, p. 37.
[208] Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Gallimard, 1984, p. 16.

> apparaître *comme traduction*. *À l'auto-oblitération du traducteur répond l'auto-oblitération de la traduction*. »[209]

De manière ambivalente, Berman revendique à la fois une théorie de la traduction objectiviste et une meilleure visibilité du traducteur. En effet, le littéralisme que défend Berman veut que le traducteur reste fidèle à l'auteur à tel point qu'il en perd toute liberté créative et reste dans son ombre ou, comme Ladmiral le formule, dans un « état de dépendance, et quasiment d'illégitimité »[210] dans lequel il se condamne de lui-même à cet *effacement* contre lequel Berman s'indigne !

D'où une part d'ironie du fait que ce soient ces mêmes ciblistes que Berman critique qui, prônant l'effacement de la traduction – qui ne doit pas paraître en être une parce que le texte doit sembler avoir été rédigé directement en langue-cible – paradoxalement mettent en lumière le traducteur et le sortent ainsi de « sa condition ancillaire ». En effet, si la traduction doit rester transparente pour les ciblistes, le traducteur, lui, doit être visible. J-R. Ladmiral souhaite que l'on reconnaisse qu'« il faut au traducteur plus que du savoir-faire, il lui faut du talent »[211] et qu'à ce titre « le traducteur doit être un co-auteur, un réécrivain. »[212] Une affirmation ferait probablement bondir Berman mais qui rend cependant au traducteur la place qu'il mérite selon… Berman ! Mais pour ce faire il faut que le traducteur use de son « savoir-faire » et de son « talent » à bon escient et qu'il soumette une « bonne » traduction. Nous avons déjà vu les chapitres précédents que les ciblistes privilégient une traduction en accord avec les goûts de son lecteur alors que les sourciers jugent une traduction sur sa fidélité à l'auteur original, nous allons à présent développer les bases de leurs théories respectives.

1.3 Du bien traduire

Pour J-R. Ladmiral la traduction idéale consiste à rédiger un texte-cible qui rende le sens (l'esprit) du texte-source tout en en reproduisant les effets stylistiques dans une langue-cible répondant à la norme. Il s'appuie en partie sur la théorie de l'équivalence dynamique de Nida qui « recherche une expression naturelle et vise à produire le « même » effet sur le public-cible »[213] et pour qui « traduire, c'est proposer un texte-cible *équivalent* au texte-source : sémantiquement équivalent, stylistiquement équivalent, pragmatiquement équivalent, culturellement équivalent, littérairement équivalent, équivalent sur le plan sociolinguistique, etc. »[214] Pour lui « l'essentiel est [...] au niveau de l'effet qu'induit le texte, qu'il s'agisse d'un effet littéraire [...] ou autre ; il s'agira ensuite de trouver un effet

[209] Antoine Berman, *L'Age de la traduction, « La tâche du traducteur »* de Walter Benjamin : un commentaire, Presses Universitaires de Vincennes, St-Denis, 2008, p. 37.
[210] Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste*, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p. 83.
[211] Ibid. p. 211.
[212] Ibid.
[213] Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste*, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p. 9.
[214] Ibid. p. 90.

équivalent (ou censé être tel) dans la traduction que nous nous efforcerons d'en donner. Là est la vraie nature du texte, son essence. »[215] Ladmiral résume ceci en une citation de Daniel Moskowitz :

> « On ne traduit pas des mots, on traduit des idées. »[216]

Ce qui l'oppose bien évidemment à la théorie littéraliste de la traduction pour qui sans signifiant il ne peut y avoir signifié, le sens étant irrémédiablement attaché à la Lettre, ce que Berman appelle « l'adhérence obstinée du sens à la lettre »[217]. Il rejette la théorie de l'équivalence de Nida, car « chercher des équivalents, ce n'est pas seulement poser un sens invariant, une idéalité qui s'exprimerait [...] de langue à langue. C'est refuser d'introduire dans la langue traduisante l'*étrangeté* [de l'] original [...] c'est refuser de faire de la langue traduisante « l'auberge du lointain » [...] »[218]

Pour Antoine Berman, une bonne traduction rejoint la définition qu'en a donné le philologue Suisse Breitinger : « La traduction mérite d'autant plus d'éloges qu'elle est semblable à l'original. C'est pourquoi le traducteur doit se soumettre à cette dure loi ; il lui est interdit de s'éloigner de l'original, ni du point de vue des pensées, ni de celui de la forme. »[219] Pour Berman « la traduction est traduction-de-la-lettre, du texte en tant qu'il est *lettre*. »[220] Mais pour Ladmiral la fidélité à la lettre n'est qu'une illusion de fidélité et peut mener, en fait, à une mauvaise interprétation du texte : « Quand le traducteur, sourcier, décide de rester en arrêt devant le mirage d'une vérité « etymo-logique » qui serait attachée à un prétendu sens premier, il y a là une fixation [...] qui, en fait, ne correspond pas à la réalité de la langue-source elle-même et qui, pour le coup, représente une interprétation subjective [...] [du] texte original auquel, dans le même temps, on se prétend (et, sans doute, on se croit) humblement et totalement fidèle. »[221]

Berman réfute l'équivalence en traduction mais aussi « la traduction qui, généralement sous couvert de transmissibilité, opère une négation systématique de l'étrangeté de l'œuvre étrangère. »[222] Ladmiral ne rejette pas toute étrangeté, il valide ce qu'il appelle le « français possible, c'est-à-dire que ce n'est pas (ou plus) un emprunt à la langue-source, mais une création endogène de la langue-cible [...] du français *in statu nascendi* [...] » [223] et il va même jusqu'à qualifier le terme *désirance* [224] de « trouvaille »[225] sourcière. Ce qui n'est toutefois pas un soutien à la théorie cibliste puisque, pour lui,

---

[215] Ibid. p. 84.
[216] Ibid. p. 139.
[217] Antoine Berman, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Éditions du Seuil, Paris, 1999, p. 41.
[218] Ibid. p. 15.
[219] Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Gallimard, 1984, p. 64.
[220] Antoine Berman, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Éditions du Seuil, Paris, 1999, p. 25.
[221] Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste*, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p. 12.
[222] Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Gallimard, 1984, p.17
[223] Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste*, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p. 147.
[224] Terme inventé par Jean Laplanche pour traduire l'allemand *Sehnsucht*.
[225] Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste*, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p. 147.

ce genre d'opération appartient, en fait, à la théorie cibliste (« *les sourciers n'ont jamais raison que pour des raisons ciblistes* ! »[226] :

> « [D]ans les cas de ce genre, je ne dirais pas que c'est la langue-source qui parle dans le texte-cible ; je dirai qu'en prenant appui sur les structures de la langue-source, de la langue de départ, on a fait émerger des possibles latents qui sommeillaient encore captifs dans le jardin intérieur des possibles de la langue-cible. C'est-à-dire qu'on se sert d'une langue étrangère [...] pour faire affleurer du français possible [...], qui était pour ainsi dire en attente d'exister. Mais, alors, on est déjà dans la logique cibliste – qui met l'accent sur le sens, sur la parole, et aussi sur la langue-cible – puisqu'on n'a fait, en l'occurrence, que mobiliser les ressources propres à cette même langue-cible. »[227] ;

Ladmiral rejette néanmoins vivement l'excès d'*étrangeté* : « L'idée c'est qu'une bonne traduction devrait *violer* la langue-cible. [...] Si on viole vraiment la langue, c'est inefficace, ça ne fait pas sens. [...] la transgression linguistique efficace ne fait que libérer des possibles de la langue. Faute de quoi, on sort non seulement de la langue, mais encore du langage lui-même : on tombe dans la « barbarie » de l'infra-verbal»[228] « car la transgression de la langue-cible n'est possible que si elle y fait « sens », que si la langue est « consentante »… »[229]. Il ajoute également qu'il convient de ne « pas surestimer l'altérité culturelle du texte-source. »[230].

Après cette longue analyse des théories ciblistes et sourcières, on pourrait conclure – n'en déplaise à Jean-René Ladmiral – que finalement la « bonne » traduction se situe probablement un peu entre les deux théories. Une idée que Berman exprime du bout des lèvres :

> « Ce qui donne à penser que la traduction se situe justement dans cette région obscure et dangereuse où l'étrangeté démesurée de l'œuvre étrangère et de sa langue risque de s'abattre de toute sa force sur le texte du traducteur et sa langue, ruinant ainsi son entreprise [...]. Mais si ce danger n'est pas couru, on risque de tomber immédiatement dans un autre danger : celui de tuer la dimension de l'étranger. La tâche du traducteur consiste à affronter ce double danger et, d'une certaine façon, à tracer lui-même, sans aucune considération du lecteur, la ligne de partage. Humboldt, en exigeant de la traduction qu'elle nous fasse sentir l'étranger, mais non l'étrangeté, a tracé les limites de toute la traduction classique. [...]
>
> Ce qui signifie peut-être en fin de compte : refuser l'étrangeté de l'étranger tout aussi profondément que l'ethnocentrisme du classicisme français.»[231]

Une idée difficile à admettre pour J-R. Ladmiral, qui s'en tire avec une pirouette :

---

[226] Ibid. p. 47.
[227] Ibid. p. 197.
[228] Ibid. p. 25.
[229] Ibid. p. 242.
[230] Ibid. p. 101.
[231] Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Gallimard, 1984, p.247-248.

> « J'ai envie de dire que les ciblistes se situent dans un juste milieu, entre les sourciers et les ultra-ciblistes. »[232]

Voilà pourquoi nous utiliseront une citation de Lance Hewson en forme à la fois de synthèse et d'ouverture pour conclure ce chapitre :

> « La « bonne » traduction littéraire n'est ni sourcière ni cibliste. Elle produit son effet grâce à la véritable écriture mise en œuvre – écriture dans le sens noble du terme. Qui dit écriture dit, bien entendu, création, même si bon nombre de théoriciens ont voulu gommer cet aspect du travail du traducteur. Il est temps de réhabiliter le statut du traducteur. »[233]

À ce sujet, après avoir étudié un Antoine Berman théoricien, nous allons à présent laisser la place au traducteur et analyser son travail de traduction de deux œuvres de Roberto Arlt dans lesquelles le lunfardo tient une grande place.

[232] Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste*, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p. XV.
[233] Lance Hewson, « Sourcistes et cibliers », in Correct/incorrect / études réunies par Michel Ballard et Lance Hewson. - Arras : Artois Presses Univ., 2004. - P. 132.

2 Analyse de la traduction du lunfardo par Antoine Berman

Dans ce chapitre nous allons commenter la traduction du lunfardo par Antoine Berman dans deux œuvres de l'auteur Argentin Roberto Arlt : *El juguete rabioso* et *Los siete locos*, à la lumière de sa théorie de la traduction. Dans l'optique, comme l'a formulé Jean-René Ladmiral, qu'« Il arrive assez souvent qu'on n'ait pas la théorie de sa pratique ou, inversement, qu'on n'ait pas la pratique de sa théorie. »[234] Il convient de noter que, bien que les traductions par Antoine Berman des deux ouvrages d'Arlt datent respectivement de 1984 et 1981 – soit avant la publication de ses ouvrages de traductologie – il avait publié en 1982 un essai, *La traduction des œuvres latino-américaines*, qui présentait une ébauche de sa future théorie dont notamment 6 exemples de tendances déformantes qui se monteront au nombre de 13 dans *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*.

2.1 Présentation de Roberto Arlt et des deux romans

Roberto Arlt naît le 26 avril 1900 dans le quartier de Florès à Buenos Aires au sein d'une famille d'immigrés, d'un père Autrichien, Karl Arlt, et d'une mère Italienne, Ekatherine Iobstraibitzer. Arlt connaît une enfance difficile dans un foyer où l'argent ne coule pas à flots et sous le joug d'un père violent. C'est d'ailleurs à la suite d'une énième dispute avec son père que Robert Arlt quittera le foyer familial à 16 ans, sans même avoir fini ses études. Il exercera nombre de « petits boulots » tout en continuant son éducation en autodidacte en dévorant les livres à la bibliothèque, avant de réussir à vivre de son écriture comme assistant puis comme journaliste au sein de la rédaction de différents journaux.

Il publie un premier conte intitulé *Jéhova* en 1918 et commence la rédaction de *La vida puerca*, premier titre du roman *El juguete rabioso* qu'il publiera en 1926. Il s'agit d'un roman initiatique dans la Buenos Aires des années 20. Le personnage principal, le jeune Silvio Astier, un adolescent issu d'une famille pauvre, est poussé par sa mère à trouver un emploi et à quitter la maison pour voler de ses propres ailes. Tout comme Arlt au même âge, il cumulera plusieurs petits boulots peu rémunérateurs, dans lesquels il se fera humilier par ses patrons. À la suite de plusieurs échecs, rêvant d'une vie meilleure, d'aventure et d'amour, il fera la connaissance d'un groupe d'amis qui l'entraîneront sur la mauvaise pente (avant qu'il ne finisse par les dénoncer). Ce roman parle de la vie des bas-fonds de Buenos Aires, de la désespérance du jeune Astier enfermé dans le carcan de la

[234] Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste*, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014, p. 154.

pauvreté mais aussi de ses rêves et ses espoirs. Déjà tous les thèmes chers à Arlt sont présents dans ce premier roman : l'angoisse de la vie sans le sou, le plaisir des livres d'aventure que dévore le jeune Silvio, l'envie de la vie bourgeoise et des femmes, les mauvais coups, le désir de sortir de sa condition, etc. Silvio Astier ressemble beaucoup au jeune Arlt au même âge. D'aucuns disent qu'il s'agit d'un roman à fort caractère autobiographique.

Roberto Arlt vit alors du métier de journaliste (il est chroniqueur dans un grand journal). Écrivain prolifique, il continue en parallèle à publier des contes et des nouvelles et, à partir de 1933, des pièces de théâtre. En 1929, il publie son deuxième roman *Los sietes locos*, première partie d'un roman en deux tomes dont le second s'intitule *Los lanzallamas* et qu'il publiera en 1931. Dans le roman *Los siete locos*, on suit, dans la Buenos Aires des années 20, les aventures de Remo Erdosain, modeste employé qui a fraudé la société pour laquelle il travaille. Dénoncé anonymement, il doit trouver le moyen de rembourser ce qu'il doit sous peine d'aller en prison. Un malheur n'arrivant jamais seul, le même soir il rentre chez lui pour découvrir que sa femme le quitte pour son amant. Son parcours l'emmènera à croiser la route d'individus abîmés par la vie, ce qui les a conduits aux limites de la folie, avec lesquels il va s'associer pour créer une société secrète ayant pour but la révolution anticapitaliste. Pour mener à bien cette utopique entreprise, Erdosain va devoir basculer dans l'escroquerie.

Roberto Arlt est un auteur qui publiera en l'espace de sa courte vie (il décède d'une crise cardiaque à 42 ans) 4 romans, 5 contes, une dizaine de pièces de théâtre, ainsi que ses célèbres Aguafuertes (compilations d'articles qu'il a publiés dans le journal *El Mundo*).

Le style d'écriture de Robert Arlt est très particulier. En effet, ayant quitté l'école à 16 ans, il n'a pas de solides bases notamment en syntaxe. Il sera beaucoup décrié à cause de sa manière approximative d'écrire, cependant c'est justement ce qui fait tout le génie de son style. Il alterne de grandes envolées lyriques et poétiques avec des phrases simples reposant souvent sur une syntaxe approximative. Il est l'un des premiers à incorporer du lunfardo dans les dialogues de ses romans que l'on qualifie de naturalistes tant ils décrivent au plus près la vie de cette époque à Buenos Aires. Il devra attendre que *l'establishment* argentin s'ouvre à la nouveauté, dans les années 50, pour que ses livres soient reconnus à leur juste valeur ; il devient alors un auteur incontournable de la littérature argentine.

Les personnages de ses romans sont généralement de pauvres hères écrasés par les injustices de la société, qui courent d'échecs en échecs, n'échappant à leur vie de cauchemar quelques instants grâce à la lecture de romans d'aventures et dans leurs rêves éveillés. Poussés par le désespoir et l'opportunité, ils finissent par tomber dans la rapine mais les résultats sont mitigés…

C'est Antoine Berman qui a traduits en français les deux romans de Roberto Arlt : *Los siete locos* et *El juguete rabioso*, c'est pourquoi nous allons rappeler les 13 tendances déformantes auxquelles sont soumis les traducteurs selon Berman afin de les utiliser par la suite dans notre analyse.

2.2 Les 13 tendances déformantes selon Berman

Antoine Berman a dégagé un ensemble de 13 « tendances déformantes » dans son livre *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Il s'agit le plus souvent de tendances inconscientes auxquelles, pour Berman, un traducteur doit être attentif s'il ne veut pas rendre une traduction ethnocentrique. Nous allons les expliquer succinctement ici.

1) La *rationalisation* consiste à ajouter des connecteurs dans les phrases de façon à ce que les idées soient organisées suivant une logique qui corresponde à la norme dans la langue-cible.

2) La *clarification* consiste pour un traducteur à ajouter des informations qui ne sont pas contenues dans le texte original ou qui y sont suggérées implicitement. Les mots ambigus quant à leur sens sont explicités ou bien le terme choisi pour traduire la notion n'offre plus qu'un sens bien défini.

3) L'*allongement* consiste à rajouter du texte sans qu'il n'apporte rien au niveau du sens ou de la compréhension par rapport à l'original. Il s'agit d'étoffer le texte sans l'expliciter. Berman indique que l'allongement a souvent pour conséquence de casser le rythme de l'œuvre tel que l'a voulu l'auteur et qu'il s'agit très clairement de sur-traduction.

4) L'*ennoblissement* consiste à modifier le texte de façon à l'embellir et qu'il corresponde au niveau de la forme, du rythme et du vocabulaire à la norme dans la langue-cible. Le seul propos de l'ennoblissement est de rendre le texte « beau » selon les canons de la langue réceptrice.

5) L'*appauvrissement qualitatif* consiste à remplacer des mots, des expressions ou des tournures de phrase par des mots, expressions ou tournures différentes qui leur font perdre la richesse sonore, signifiante ou idiomatique de l'original.

6) L'*appauvrissement quantitatif* consiste à ne traduire que par un unique terme, toujours le même, une foison de notions plus ou moins synonymes dans l'original. Il s'agit d'une déperdition lexicale.

7) L'*homogénéisation* consiste à écrire dans un seul style un texte original qui est composé d'un « patchwork » de styles. Cela conduit à lisser le texte.

8) La *destruction des rythmes* consiste à découper les phrases ou à les ponctuer d'une manière qui soit rende le texte plus fluide pour le lecteur-cible mais qui dénature le rythme voulu dans l'original.

9) La *destruction des réseaux de signifiants sous-jacents* consiste à ne pas reproduire une suite logique de mots organisés soit selon leur champ lexical, soit selon leur construction grammaticale qui sont « semés » dans l'ensemble de l'œuvre comme pour se répondre. Berman explique qu'un auteur comme

Arlt affectionne les suffixes augmentatifs en -ón que l'on trouve régulièrement dans ses livres. Il convient de les remarquer et de restituer cet effet.

10) La *destruction des systématismes* consiste à ne pas restituer dans la traduction la structure des phrases (courtes, longues, connecteurs, coordinateurs, etc.) ou la logique du temps des verbes, tout ce qui compose le style unique de l'auteur ou le ton du discours.

11) La *destruction ou l'exotisation des réseaux langagiers vernaculaires* consiste à modifier le discours vernaculaire dans un texte en le mettant en italique ou entre guillemets là où il ne l'est pas dans l'original ; à essayer de le rendre par un langage « équivalent » dans la langue-cible (rendre par exemple un argot ou un dialecte local par un argot ou un dialecte existant dans la langue d'arrivée) ou encore à traduire un terme par une périphrase.

12) La *destruction des locutions* consiste à remplacer les expressions idiomatiques ou les proverbes directement par « l'équivalent » qui existe dans la langue-cible sans tenir compte des spécificités comme les images ou les connotations de l'original, n'en conserver que le sens.

13) L'*effacement des superpositions des langues* consiste, quand, au sein de l'original coexistent plusieurs langues différentes (par exemple du français dans Arlt) à les effacer. Les dialectes, qui sont compliqués à traduire, sont ainsi souvent éludés et éliminés dans la traduction au profit de la langue principale.

À présent que sont définies les 13 tendances déformantes – qui s'ajoutent aux conseils pour bien traduire selon Antoine Berman que nous avons exposés dans les chapitres précédents – analysons son travail en tant que traducteur.

2.3 *La traduction du lunfardo chez Arlt par Antoine Berman*

Dans ce chapitre, nous allons procéder à une analyse de quatre passages de *Los siete locos*[235] et de deux passages du roman *El juguete rabioso*[236] contenants du lunfardo traduits par Antoine Berman[237] pour la version française. À titre de comparaison nous indiquerons en parallèle les traductions anglaises de *Los siete locos* réalisées par Nick Caistor[238] et Naomi Lindstrom[239] et celle de *El juguete rabioso* par Michele McKay-Aynesworth[240]. Notre propos est ici d'examiner les choix de traduction de Berman en fonction de la théorie littéraliste qu'il défend et à l'aide des 13 tendances déformantes qu'il a relevées.

Les passages en gras sont les passages qui méritent une analyse quant à la traduction. Les mots soulignés dans l'original sont les mots de lunfardo et leurs définitions sont celle du *Diccionario etimológico del lunfardo* de Oscar Conde[241]. Pour faciliter la présentation et la comparaison, nous avons mis en place le code suivant afin de reconnaître l'original et ses différentes versions :

- *Los siete locos de Roberto Arlt* sera indiqué : ARLT
- *Les sept fous par Isabelle et Antoine Berman* sera indiqué : BER.
- *The Seven Madmen par Nick Caistor* sera indiqué : CAI.
- *The Seven Madmen par Naomi Lindstrom* será indiqué : LIN.

[235] Roberto Arlt, *Los siete locos*, quinta edición, Ediciones CÁTEDRA (grupo Anaya S.A), Madrid, Espagne, 2011.
[236] Robert Arlt, *El juguete rabioso*, Editorial Losada, Buenos Aires, Argentina, 2003.
[237] Roberto Arlt, *Le jouet enragé*, traduit de l'argentin par Isabelle et Antoine Berman, Presses Universitaires de Grenoble, éditions W, 1984. Roberto Arlt, *Les sept fous*, traduit de l'espagnol (Argentine) par Isabelle et Antoine Berman, Belfond, 1981.
[238] Roberto Arlt, *The Seven Madmen*, translated by Nick Caistor, © UNESCO for the English translation and afterword, Serpent's Tail, London, 1998.
[239] Roberto Arlt, *The Seven Madmen*, translated by Naomi Lindstrom, David R. Godine, Publisher, Inc. Boston, Massachusetts, 1984.
[240] Roberto Arlt, *Mad Toy*, translated and introduced by Michele McKay-Aynesworth in 1998 © by Duke University Press, 2002. Consulté au format Kindle édité en 2007.
[241] Oscar Conde, *Diccionario etimológico del lunfardo*, editorial Taurus. Madrid, Format Kindle, Novembre 2011.

1) Lunfardo: **Cafishio**: Proxeneta, rufián.

ARLT Entonces **decíase** entristecido de un **coraje vago:**
– Bueno, seré « **cafishio** ». – Y de pronto un horror más terrible que los otros horrores les **destornillaba** la consciencia. P.90

BER. Alors il **se disait**, attristé par un vague courage **:** « Bon, je serai « **maquereau** ». Et, soudain, une horreur plus terrible que les autres horreurs **transperçait** sa conscience **comme une vis**. P.31

CAI. So he would say to himself with a sudden flash of resentful pride: "Well then, I'll become a **pimp**." P.10

LIN. Then he **would mutter**, **discomfited by a vague sense of ill-being**:
"So then, I'll be a **pimp**." And all at once a terror greater than any other **undid the fabric of his thoughts**. P.10-11.

Dans cet extrait, Remo Erdosain, le protagoniste principal du roman, erre dans les rues de Buenos Aires dans l'espoir qu'un miracle le sorte du pétrin et fait un rêve éveillé. En début de journée, ses employeurs, qui ont découvert qu'il les a escroqués, l'on sommé de rembourser l'argent sous 24 heures ou ils porteront plainte. Erdosain s'imagine alors qu'une belle et jeune millionnaire s'est éprise de lui et qu'il vit une vie de rêve à ses crochets.

Nous avons choisi cet extrait tout spécialement à cause du mot lunfardo : « cafishio » qu'Antoine Berman a traduit par « maquereau ». Ce choix de traduction ne réclame aucun commentaire particulier, cependant nous avons choisi ce passage car il s'agit de la première fois que le terme apparaît dans le roman – Roberto Arlt l'a même placé entre guillemets (ce qui ne sera pas toujours le cas dans le reste du livre) – et parce que, dans la suite du roman, Berman opérera un choix de traduction différent.

Par ailleurs, on peut souligner que Berman, tout comme les traducteurs anglais, a décidé de ne pas faire cas de la conjugaison incorrecte mais si typiquement « Arltienne » de « **decíase** », qui aurait forcément été incompréhensible car, même en espagnol, cette conjugaison est troublante. Cette manière de conjuguer les verbes pronominaux est cependant récurrente chez Arlt.

Dans la première phrase, Berman a complété sa traduction de « destornillar », « transpercer », par le syntagme verbal « comme une vis » afin de restituer l'intégralité du sens du verbe espagnol. On peut cependant estimer que cet ajout n'est pas vraiment utile. En effet, « transperçait sa conscience » était suffisant puisqu'il n'y a que dans la poétique d'Arlt qu'une conscience puisse être « dévissée ». Berman aurait aussi pu choisir tout simplement ce dernier verbe pour coller à la poésie de l'original.

Nous incluons les versions anglaises à titre de comparaison mais il n'est pas ici le lieu de les commenter puisque c'est le travail de traducteur d'Antoine Berman que nous cherchons à illustrer. Elles sont toutefois intéressantes dans la mesure où on remarque d'emblée que Nick Caistor a un style de traduction littéraliste alors qu'il semble évident que Naomi Lindstrom est cibliste.

2) Lunfardo: **Cafishio**: Proxeneta, rufián.
Macró: Rufián, proxeneta.
Plata*: Dinero. (*Mot lunfardo qui appartient aussi au registre courant de l'espagnol rioplatense.)

ARLT – Sí, como cuando usted se intentó matar. **Yo** me **lo** he imaginado muchas veces. **Se había aburrido** de ser **cafishio**. ¡Ah, si supiera el interés que tenía en conocerlo! Me decía: Éste debe ser un **macró** extraño. Claro está que de cien mil individuos que **como usted** viven de las mujeres se encuentra **uno de su forma de ser**. Usted me preguntó si yo sentía **placer** en robar. Y usted, ¿siente **placer** en ser **cafishio**? Dígame: ¿siente **placer**?... Pero, ¡qué diablo!, yo no **he venido** aquí para **dar explicaciones**, **¿saben?** Lo que necesito es **plata**, no palabras. P.113

BER. – Oui, comme lorsque vous avez essayé de vous tuer. **Ø** J'ai très souvent imaginé **la chose**. Être **cafishio*** **finissait** par vous ennuyer. Ah ! si vous saviez combien je voulais vous connaître ! Je me disais : celui-là doit être un **maquereau** bizarre. Évidemment, sur cent mille individus **Ø** qui vivent des femmes, on n'en trouve qu'un **comme vous**. Vous m'avez demandé si j'éprouvais du **plaisir** à voler ? Et vous, vous éprouvez du **plaisir** à être **cafishio** ? Dites-moi : cela vous fait **plaisir** ?... Mais, que diable, je ne suis pas venu ici pour fournir des explications ! **Ø** Ce qu'il me faut, c'est de l'argent, pas des mots.

*** « Maquereau » en lunfardo, argot de Buenos Aires. (N.d.T)** P.64

CAI. "Yes, just like when you tried to kill yourself. I've often pictured it. You'd got bored with being a ponce – you can't imagine how much I wanted to meet you! I would say to myself: this must be a really strange guy! Out of 100,000 men who live off women the way you do, there is only one like you. You asked me if I got any pleasure from stealing. What about you: do you enjoy being a pimp? Tell me, do you get any pleasure from it?… Ah, what the hell! I didn't come here to explain myself. What I need is money, not words." P.31

LIN. "Yes, just like your suicide attempt. I've often pictured it to myself. You were sick of pimping. If you only knew how much I've wanted to meet you! I said to myself: that must be one strange pimp. Of course, out of a thousand men like you who deal in women, there's one who's like you. You asked me if I got pleasure from stealing. Now, you tell me if you get pleasure–But, what the hell, I'm not here to give explanations, see? What I need is money, not a lot of talk." P. 35

Dans cet extrait, c'est le personnage principal du roman, Remo Erdosain qui s'exprime. Il s'adresse au Rufian – un proxénète connu pour avoir tenté de se suicider – que vient de lui présenter son « ami » l'Astrologue chez qui Erdosain s'est rendu dans l'espoir d'obtenir de l'argent. Dans ce passage, il essaie de trouver les mots qui amadoueront le souteneur pour qu'il lui donne l'argent dont il a besoin.

Berman a décidé de *ne pas* ou plutôt de *ne plus* traduire le terme : « cafishio ». Nous avons vu dans le premier extrait, qu'il l'avait traduit par « maquereau » lors de sa première occurrence page 31 (de la traduction de Berman). Il choisit cette fois de l'expliciter dans une note du traducteur mais de le laisser tel quel dans le texte (et ce sera le cas jusqu'à la fin du roman). Ce choix nous interpelle à plusieurs titres. Berman a-t-il cherché à respecter le *réseau de signifiants sous-jacents*[242] du roman constatant que ce terme revient un très souvent dans le texte ? Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir fait ce choix dès la première occurrence ? Nous avons remarqué que Arlt a placé le premier « cafishio » du livre (p.90) entre guillemets mais pas toujours ensuite, est-ce pour cela que la première occurrence est

[242] La tendance déformante n°9 consiste à détruire le réseau sous-jacent des signifiants.

traduite différemment ? À ce sujet, Rita Gutzmann, qui a étudié Arlt et ses romans, n'a pas trouvé de logique à la présence ou l'absence de guillemets pour les termes de lunfardo chez Arlt ; elle envisage un manque de rigueur du typographe. Par ailleurs, cette traduction répond-elle à un besoin de garder des solutions de traduction pour les synonymes (« macró », « marlu », « fioca », « canflinfero ») qui apparaissent parallèlement dans le texte, parfois dans une même phrase, et éviter un *appauvrissement quantitatif* [243] ? Cela est peu probable car, en français, comme en argot, il existe de nombreuses variantes auxquelles Berman aurait pu faire appel pour désigner un souteneur. Enfin, peut-être est-ce seulement le plaisir d'*élargir la langue* à un mot iconique du lunfardo (et de Arlt !) et éviter de répéter longueur de roman le mot « maquereau » beaucoup moins pittoresque ?

Dans la seconde phrase, Berman se laisse aller à la *clarification*[244]. En effet, dans l'original le pronom « lo » est indéfini quand, dans la version de Berman, il disparaît pour être remplacé et explicité par « la chose ». La phrase aurait pourtant pu être traduite par le très littéral « Je me le suis souvent imaginé». Nous remarquons aussi qu'Erdosain dit « Yo » en début de phrase ce qui est une forme d'insistance en espagnol puisque la phrase peut se construire sans. Dans les trois traductions il a disparu. Berman aurait pu proposer « Moi, j'ai très souvent imaginé la chose » mais il est vrai que cette redondance apporte de la lourdeur à la phrase. Néanmoins, c'est tout de même une perte par rapport à l'original au profit de la fluidité de la traduction, ce que Berman, théoricien de la traduction reproche aux ciblistes.

La structure de la troisième phrase est modifiée sans raison apparente. En effet, il eut été possible de traduire littéralement en gardant la structure grammaticale de l'original soit « Vous étiez lasse d'être cafishio. » et même encore plus littéralement, en gardant également la forme du verbe au plus-que-parfait de l'indicatif du verbe se lasser : « Vous vous étiez lassé d'être cafishio ». Nous supposons que Berman a voulu mettre en valeur le terme « cafishio » en le plaçant en début de phrase. Berman décide donc sciemment de changer l'équilibre de la phrase participant ainsi à ce qu'il nomme *la destruction des systématismes*[245]. Mais ce n'est pas le seul cas, en effet, dans la phrase « Claro que de cien mil individuos **que como usted** viven de las mujeres se encuentra uno de su forma de ser. » Berman a éludé « como usted ». On imagine qu'il a voulu éviter la répétition de la traduction « comme vous » qui peut être utilisé pour les deux formes en espagnol « como usted » et « de su forma de ser ». Cependant, il aurait été envisageable de rester plus littéral et de conserver le rythme de la phrase qui place « usted » en exergue comme une « charnière » au milieu de la phrase et qui permet alors d'appuyer le compliment en fin de phrase : « uno de su forma de ser » puisque Erdosain cherche à s'attirer les bonnes grâces du Rufian. Une traduction à la fois littérale et fluide aurait pu être :

[243] Tendance déformante n°6.
[244] Tendance déformante n°2
[245] Tendance déformante n°10.

« Évidemment, sur cent mille individus qui, comme vous, vivent des femmes, on n'en trouve qu'un de votre trempe. ».

Enfin, la dernière phrase a également été modifiée dans sa structure. En effet, Berman a éludé « ¿Saben ? » qui marque que le discours se destine à présent aux deux hommes (le Rufian *et* l'Astrologue). En revanche Berman a gardé le rythme (si ce n'est l'allitération) de « plata, no palabras » avec « de l'argent, pas des mots ». On peut d'ailleurs souligner au sujet du lunfardo « plata », qui est dans un registre de langue courant en espagnol rioplatense où il est très usité, que Berman l'a traduit par le mot neutre « argent » ce qui a évité de sur-traduire avec de l'argot en français (et de tomber dans la tendance déformante n°11 « *destruction ou exotisation des réseaux langagiers vernaculaires* »).

Nous avons remarqué Berman a respecté le choix de l'auteur de répéter trois fois dans trois phrases d'affilée le verbe « placer » pour le mettre en exergue. Berman a répété sa traduction du mot, soit « plaisir ». Ce qui est un choix de traduction important à souligner d'autant plus que les traducteurs anglais ont choisi de ne pas reproduire la répétition. La notion de « plaisir » est, à notre avis, importante à souligner car Erdosain veut que le Rufian s'identifie à lui (un être déprimé qui ne fraude pas par plaisir). Le Rufian expliquera d'ailleurs plus loin (voir extrait suivant) qu'il n'est pas souteneur par plaisir mais par « devoir » pour ses femmes.

3) Lunfardo: **Cabaret**: Lugar de diversión nocturna donde se puede comer, beber, presenciar un espectáculo y bailar con mujeres destinadas a la atención de los clientes. 2. Local donde concurren solamente hombres a beber y presenciar algún acto de *striptease* acompañados por mujeres comúnmente llamadas **coperas** (mujeres que percibe como comisión un porcentaje por cada copa consumida por ella y por el cliente.
Yiranta: Prostituta callejera.
De avería: De cuidado, peligroso, inmoral, maligno.
Attorante: Desfachado, desvergonzado. 2. Poco confiable, ruin, miserable.

ARLT La mantenida desprecia a la mujer de **cabaret**, la mujer de **cabaret** desprecia a la **yiranta**, la **yiranta** desprecia a la mujer del prostíbulo y, cosa curiosa, así como la mujer que está en un prostíbulo elige casi siempre como hombre a un **sujeto de avería**, la de **cabaret** carga con un niño bien o un **doctor atorrante** para que la explote. ¿La psicología de la mujer de la vida? Está encerrada en estas palabras, que me decía llorando una mujercita a quien largó un amigo mío: ***Encore avec mon cu je peu soutenir un homme***. P. 118

BER. La femme entretenue méprise la femme de **cabaret**, la femme de **cabaret** méprise la **racoleuse**, la **racoleuse** méprise la femme de maison close, et, chose étrange, la femme qui travaille dans une maison close choisit presque toujours pour homme un individu **de la pègre**, la femme de cabaret se met toujours avec un fils de famille ou avec un **avocat marron** pour qu'il l'exploite. La psychologie de la femme de mauvaise vie ? Elle est contenue dans ces paroles que me disait en pleurant une petite bonne femme qu'un ami à moi avait lâchée : ***Encore avec mon cul je peux soutenir un homme*.*** p. 71

*** En français dans le texte. (N.d.T)**

CAI. The kept woman looks down on the cabaret artiste, the artiste looks down on the streetwalker, the streetwalker looks down on the girl in a brothel, and what's most surprising, the brothel girl nearly always chooses a real swine, while the cabaret artiste finds a daddy's boy or a crooked doctor to run her. You want to know the psychology of a whore? A girl who a friend

of mine had dropped put it in a nutshell when she told me in tears: "*Encore avec mon cul je peux soutenir un homme*." p. 35-36

LIN. The kept woman looks down on the showgirl, the showgirl looks down on the streetwalker, the streetwalker looks down on the woman in a brothel and, the funny thing is, just as the brothel girl almost always finds a man to take her for all she's worth, the showgirl finds some little rich kid, or even some crumbbum doctor to exploit her. The psychology of the hooker? You have it in a nutshell in something one told me through her tears when a friend of mine gave her the heave-ho: "*Encore avec mon cul je peux soutenir un homme*." p. 40-41

Dans cet extrait le Rufian et Erdosain ont une conversation au sujet des rapports du souteneur avec ses « femmes ». Le Rufian essaie de démontrer à Erdosain que les femmes ne savent pas gérer leur vie sans un homme pour les exploiter d'une manière ou d'une autre ; qu'elles recherchent elles-mêmes un souteneur. Et, dans cet extrait, le Rufian explique la « hiérarchie » établie entre les filles qui ne sont pas tendres les unes avec les autres.

Dans ce passage, il est important de marquer le rythme de la phrase avec les répétitions, et les virgules, ce que Berman a d'évidence bien fait. Il a été plus souple quand à signification des mots de lunfardo. Il a notamment traduit « sujeto de avería », qui désigne un individu dangereux, par « individu de la pègre », ce qui constitue une forme de *clarification* puisque l'expression désigne un homme violent mais pas forcément un truand. Berman, qui est resté extrêmement fidèle à l'original jusque-là, a choisi de modifier l'expression « doctor atorrante » par « avocat marron ». Ce choix est d'autant plus étonnant que le mot « docteur » ne posait pas problème (les deux traducteurs anglais y ont eu recours) et que « marron » signifie généralement « véreux », ce qui n'est pas le sens de « attorante » désigne un « bon à rien », un « raté ». L'expression « avocat marron » est idiomatique en français mais celle de « doctor attorante » ne l'est pas en lunfardo. Berman s'est laissé aller à la tendance déformante n°12, la *destruction des locutions* qui consiste à remplacer un idiotisme (qui, en l'occurrence, ici n'en est pas vraiment un) par un équivalent français « avocat marron » mais qui ne porte pas la même signification.

En ce qui concerne la phrase en français dans le texte de Roberto Arlt. Berman n'a fait que la corriger (choix qu'ont aussi fait les traducteurs anglais) mais l'a laissée telle quelle. Cela correspond à ce qu'il préconise dans la tendance déformante n° 13, c'est-à-dire de respecter les différentes langues qui sont dans l'original. Il a même souligné, pour qu'il n'y ait pas de confusion chez le lecteur, que cette phrase était en français chez Arlt par une note du traducteur (il a fait de même pour toutes les incursions de français dans le texte-source). C'est important car, comme nous l'avons vu dans le chapitre sur l'étymologie des mots lunfardo, beaucoup de mots en rapport avec le sexe ou la prostitution sont d'origine française (ou argotique) du fait que les français immigrés en Argentine s'étaient « spécialisés » dans ce domaine. On est donc là dans un parfait exemple de *Bildung*. Le lecteur français peut « apprendre » (grâce aux références comme le « cabaret » et la phrase en français) que dans le milieu de la prostitution à Buenos Aires dans les années 20, on trouvait beaucoup de français (-es).

4) Lunfardo:

Pinta*: Aspecto exterior, elegancia (*aussi mot du registre courant en espagnol: aspecto o apariencia exterior de una persona o cosa)
Burrero: Ladrón de cajones de mostrador, cajas registradoras. 2. Aficionado a las carreras de caballos, apostador.
Burros: Caballos de carreras.
Cafishio: Proxeneta, rufían.
Macana(s): Mentira y en gral., cualquier circunstancia, actitud o hecho perjudicial. 2. Contratiempo, hecho o situación que provoca incomodidad o disgusto.
Turro: Imbécil; inepto, incapaz. 2. Maligno, vil.

ARLT Pero su espíritu estaba contrito y quizá eso fuera suficiente, lo que no le impedía decirse:
–¿Qué dirá el Señor de mi "**pinta**"? ¿Cómo puedo presentarme ante él?
Y al mirarse maquinalmente los botines constató que estaban deslustrados, lo que acrecentó su confusión.
–¿Qué dirá el Señor de mi "**pinta**" y de esta cara de **burrero** y de "**cafishio**"? Me preguntará de mis pecados… se acordará de todas la **macanas** que hice… ¿y yo qué voy a contestar?... que no sabía, pero ¿le voy a decir que eso, si él dejó testimonio de ser en todos sus profetas?
Nuevamente volvió a examinar sus botines, sucios y descalabrados.
–Y me dirá: "Hasta estás hecho un **turro**… un vago vergonzoso y eso que fuiste a la universidad… Te jugaste a los "**burros**" y enfangaste en orgías el alma inmortal que yo te di y arrastraste a tú ángel guardián por los lupanares y él lloraba tras tuyo, mientras tu **bocaza** carnicera se llenaba de abominaciones…" Y lo peor es que yo no se lo voy a poder negar… ¿Cómo le voy a negar el pecado? ¡Qué **macana**, Dios mío! p. 314

BER, Mais son esprit était tout contrit, et peut-être était-ce suffisant, ce qui ne l'empêchait pas de se dire : « Qu'est-ce que le Seigneur pensera de ma **dégaine** ? Comment puis-je me présenter devant lui ? » Et, regardant machinalement ses bottines, il constata qu'elles n'étaient pas cirées, ce qui accrut sa confusion. « Que dira le Seigneur de ma **dégaine** et de cette tête de **turfiste**, de **cafishio** ? Il me posera des questions sur mes péchés… Il se souviendra de toutes les **saloperies** que j'ai faites… et moi, que lui répondrais-je ?... Que je ne savais pas, mais comment lui dire une chose pareille, à lui qui a laissé le témoignage de son existence chez tous ses prophètes ?
De nouveau il examina ses bottines, qui étaient sales et en triste état.
« Et il me dira : « Tu es devenu une **petite canaille**… un **misérable bon à rien**, tu es pourtant allé à l'université… tu as perdu ton temps à **turfer**, tu as souillé dans des orgies l'âme immortelle que je t'avais donnée, tu as traîné ton ange gardien dans les lupanars, et lui, il pleurait derrière toi, pendant que ta grosse bouche vorace vomissait des abominations… » Et le pire, c'est que je ne pourrai pas le nier… Comment nier devant lui mes péchés ? Quelle **saloperie**, mon Dieu ! » p. 341

CAI. Yet his spirit was seeking forgiveness, and that might be enough, though he could not help but exclaim:
"What will the Lord say of my "mug"? How dare I show myself before him?"
When he looked down at his shoes and saw how they needed a polish, he was even more afraid.
"What will the Lord say of the way I look; when he sees what a gambler and a pimp I am? He'll ask about my sins… he'll remember all the stunts I've pulled… and how will I answer him?... that I didn't know… but how can I say that, when he left proof of his existence with all the prophets?"
He gazed down at his dirty, scuffed shoes once more.
"He'll say to me: "You've even turned into a bum… a filthy tramp: you who went to university… you gambled on horses, you besmirched the immortal soul I gave you in orgies, you dragged your guardian angel into brothel after brothel while he wept after you, as you filled your slobbering mouth with abominations…" And the worst of it is I won't be able to deny a thing… how can I deny my sin? What a mess, dear Lord!" p. 222-223

LIN. But his spirit was contrite and perhaps that was enough, though he still said:

> "What will the Lord say when he gets a good look at me? How am I to show myself before him?" And looking automatically at his shoes he saw they were in need of a shine, which made him feel worse. "What will the Lord say when he gets a good look at me and sees what a pimp and hustler I look like? He'll ask about my sins…he'll remember all the hustles I pulled off… and what will I answer?–that I didn't know? But how can I claim that, if he left proof of his existence in all the prophets?"
> He went back to looking at his rundown, dirty shoes.
> "And he'll tell me, "You're a pathetic slob… a shameless low-life sort and to think that you went the university. You were out hustling when you could have used your gambling money to console the orphan, to ease life's sufferings. And you sullied your soul in orgies after I gave it to you, and you dragged your guardian angel with you through brothels and he wept behind you while your fleshy mouth was full of abominations…" And the worst of it is I can't deny anything. How can I deny my sin? What a life of hustling, my God!" p. 248-249

Dans cet extrait nous entendons les monologues intérieurs de Ergueta, l'un des comparses de Erdosain dans la société secrète. Ergueta se trouve alors dans un asile d'aliénés. Il a la sensation d'être sorti hors de son corps, qu'il contemple sous lui. Persuadé d'être proche de la mort, il expérimente une phase mystique pendant laquelle il regrette ses mauvaises actions.

On remarque que dans le premier paragraphe, le texte-cible ne suit pas le découpage des phrases de l'original. En effet, Arlt a séquencé très précisément l'enchaînement sans logique des préoccupations d'Ergueta et l'opposition entre son esprit (repenti) et son corps (sale). L'enchaînement saccadé des phrases transmet au lecteur l'état de confusion mentale et la folie du personnage. Berman fait un seul paragraphe continu de toute la première partie et ne revient à la ligne qu'après « prophètes ». Il a succombé à la tendance déformante de *rationalisation* en recomposant les phrases selon une logique qui n'était pas celle de l'auteur et qui avait imposé un rythme au récit à dessein.

En ce qui concerne la traduction du lunfardo, Berman a bien rendu le sens de « pinta » qui est du lunfardo mais aussi un terme familier courant avec « dégaine » qui porte les mêmes connotations sans être ni trop formel, ni trop familier. On remarque la présence de « cafishio », cette fois entre guillemets dans l'original et pour lequel Berman poursuit son choix de « traduction ». L'expression « esta **cara** de burrero y de cafishio » traduite par « cette **tête** de turfiste, de cafishio » reste peut-être trop littérale et manque de puissance. Ergueta se lamente de son apparence, c'est un homme qui s'exprime avec beaucoup de lunfardo, c'est pourquoi il semble que le mot « cara » aurait pu être accentué (bien que « cara » dans l'original soit neutre du point de vue du registre) avec une traduction par « tronche » ou « trogne » qui sont populaires sans être vulgaires et qui portent une connotation critique qui correspond au ton du discours d'Ergueta. Quant à la traduction du lunfardo « burrero » par « turfiste », elle surprend. En effet, si c'est bien là l'une des dénotations du mot, ce n'est que la seconde, la première étant « voleur ». Le mot lunfardo « burrero » est accolé à « cafishio », il est vrai que l'extrait du *Jouet enragé* que nous allons étudier plus avant, laisse supposer que les souteneurs étaient fréquemment joueurs. Cependant, avoir une « tête de voleur » est plus parlant que d'avoir une « tête de *turfiste* », au moins en français. Le faux-sens n'est pas avéré mais on peut se poser la question. D'ailleurs la

traduction anglaise de Naomi Lindstrom va vers le sens de « voleur » plutôt que de « parieur ». La traduction de « macanas » par « saloperies » dans ce contexte convient très bien mais celle de « turro » par « petit canaille » semble inappropriée car l'adjectif « petit » donne un autre sens au mot canaille (on l'utilisera sans problème pour parler d'un enfant coquin ou insolent par exemple). Une traduction dans le sens de « minable » semble plus juste, en lien avec « misérable bon à rien » qui suit dans la phrase. « Jugaste a los burros » traduit par « tu as perdu ton temps à turfer » est typiquement un *allongement*[246] qui n'apporte rien au texte. En effet, la notion de temps n'est pas évoquée dans l'original, cette traduction donne l'impression que la perte de temps constituerait le péché, hors, ce sont les paris aux courses qui sont moralement répréhensibles. Le mot « turfer » ne correspond pas au contexte, ni à la connotation populaire donnée par le lunfardo, même si le sens y est. Berman aurait pu choisir de traduire par « tu as flambé aux courses », par exemple, qui garde, de surcroît, la structure de la phrase originale chère aux sourciers.

Nous allons à présent étudier deux extraits de *El juguete rabioso*. Les codes pour reconnaître les passages originaux des traductions restent les mêmes sauf pour la version anglaise de Michele McKay-Aynesworth signalée par MCK.

1) Lunfardo: **Ranún** : Avispado, astuto.

ARLT –¿Vamos a jugar un **tute arrastrado** ?
–Dejate de **tute**, hombre.
–Parece que llueve.
–Mejor -dijo Enrique-. Estas noches agradaban a Montparnasse y a **Tenardier** decía: **Más hizo Juan Jacobo Rousseau**. Era un **ranún** el Tenardier ése, y esa parte del **caló** es formidable. p. 33

BER. – On joue **un mariage à trois** ?
– Laisse les **cartes**, bonhomme.
– On dirait qu'il pleut.
– Tant mieux, dit Enrique. Ces nuits plaisaient à Montparnasse et à **Ténardier**. Ténardier disait : Jean-Jacques Rousseau a fait **plus**. C'était un **marle**, ce Ténardier, et cette partie du **calo**[1] est formidable.

[1]. Calo : argot des gitans andalous (N.d.T) p.54-55

MCK. "Want to play three-hand *tute*[21]?"
"Forget about tute"*
"It seems to be raining"
"Even better," said Enrique. "Montparnasse and Tenardhier preferred nights like this. Tenardhier used to say: "Worse things were done by Jean-Jacques Rousseau. That Tenardhier was a ranún[22] –and that bit of Gypsy lingo is terrific" emplacement 394 (kindle).

[21] *Tute* refers to a card game in which the object is to obtain all four kings or jacks.

[22]*Ranún* (sharper, fox) is etymologically related to the word *rana* (frog) which is underworld slang for a clever and mischievous person. [...]

[246] Tendance deformante n°3.

Dans cet extrait, le personnage principal du roman, Silvio Astier, retrouve ses compagnons Enrique et Lucio dans un café. Les trois adolescents ont décidé de s'associer dans une société secrète d'arnaqueurs pour monter des « coups », essentiellement des vols et des arnaques. Ils sont tous les trois férus de romans d'aventure, autant les histoires de « bandoleros » espagnoles que ceux d'Alexandre Dumas ou, comme dans cet extrait, de Victor Hugo. Nous avons choisi d'analyser cet extrait même s'il n'y a qu'un seul mot lunfardo parce qu'il révèle des problèmes de traduction étonnants pour quelqu'un d'aussi expérimenté qu'Antoine Berman.

En effet, dans la première phrase, tout d'abord, la proposition de Lucio de jouer « un mariage à trois » n'est pas forcément compréhensible de prime abord par un lecteur français alors qu'en espagnol on sait d'emblée qu'il s'agit d'un jeu de cartes (d'autant plus que l'expression « mariage à trois » a un autre sens en français). Le jeu de cartes « le mariage » est peu connu des non-initiés alors que le « tute arrastrado » est un jeu très prisé en Espagne comme en Argentine. Il semble que Berman ait voulu rester au plus proche de l'original en traduisant par « mariage » qui est un jeu dont les règles sont proches de celles du « tute arrastrado ». Il est évident qu'il était impossible de traduire par un nom de jeu courant en français comme la belote, par exemple, qui aurait été complètement hors contexte. Cependant, la phrase aurait été plus facilement compréhensible d'emblée au lecteur français si le traducteur avait simplement évoqué « une partie de cartes à trois » ou, pour *élargir la langue* comme le préconise le théoricien Antoine Berman, il aurait pu, comme dans la version anglaise, garder le mot iconique « tute » en l'explicitant dans une note du traducteur.

La traduction de la référence aux *Misérables* de Victor Hugo est également étonnante. Le nom de famille « Tenardier » est laissé dans la traduction comme dans la version espagnole alors qu'en français, le nom s'orthographie « Thénardier ». De même, la traduction de la citation « Más hizo Juan Jacobo Rousseau » est littérale alors que la phrase originale se trouve dans *Les misérables* : « Jean-Jacques Rousseau a fait **mieux** ». Berman a corrigé la phrase en français dans le texte de l'extrait n°3 des *Sept fous*, pourquoi ne pas faire de même ici ? Enfin, l'allusion d'Enrique à la présence d'argot dans le texte de Victor Hugo « y esa parte del **caló** es formidable» n'a pas été relevée par Berman qui a choisi de conserver le mot « caló », soit l'équivalent espagnol de « argot », et de l'expliciter par une note du traducteur (qui aurait été inutile s'il avait traduit naturellement par « argot »). Berman a-t-il tellement voulu éviter la tendance déformante *effacement des superpositions des langues* qu'il a poussé la logique jusqu'à conserver en français le mot « caló » qui n'était qu'une traduction (ethnocentrique !) du mot français « argot » par Arlt ?

Enfin, le terme de lunfardo « ranún » (« malin ») a été traduit par « marle » dont la première acception en argot est « proxénète » (même s'il peut aussi prendre, par corollaire, le sens de « malin » dans l'expression « être marle »). D'ailleurs, dans *Les sept fous*, Berman traduit « fioca » (*vesre* de

« cafiolo » dont la seule acception est proxénète) par « marle »[247]. Cette traduction est équivoque pour le lecteur qui n'est pas spécialiste en argot. Dans la version anglaise, la traductrice a choisi de conserver le mot original et de l'expliciter dans une note du traducteur. Il existe de nombreux termes pour traduire le terme « ranún » en français familier (finaud, futé, rusé) comme en argot (roublard, rosse, fortiche, dessalé) qui auraient bien décrit Thénardier sans avoir le double sens que porte « marle ».

Comparativement, on remarque que la version anglaise correspond en tous points à la théorie littéraliste défendue par Berman. En effet, les termes iconiques « tute » et « ranún » sont laissés tels que dans l'original avec une note du traducteur pour en expliquer le sens et la référence aux *Misérables* est respectée.

2) Lunfardo: **Milonguero**: Aficionado o concurrente asiduo a los bailes populares.
Garrón: Individuo que recibe gratis los favores des una prostituta; de garrón: gratuitamente.
Macró: Proxeneta**.**
Seco: Falta de dinero.
Mango: Divisa de pesos, unidad monetaria
Matungo: Dícese del caballo que carece de buenas cualidades físicas; caballo viejo.
Junar: Comprender.
Mandar al brodo: 2. engañar, estafar. 3. Ir al brodo: arruinarse, fundirse.

ARLT [...] y el Rengo olímpico, desfachatado y **milonguero**, [...] avanzaba contoneándose, y prendida a los labios esta canción obscena:

*Y es lindo gozar **de garrón**.*

[...]
El Rengo además de cuidador, tenía sus cascabeles de ladrón, y siendo "**macró**" de afición no podía dejar de ser jugador de hábito.
[...]
–El otro día se viene una vieja. Era una mudanza, un bagayito de nada… Y yo andaba **seco**, **seco**… Un **mango**, le digo, y agarro el carro del pescador.
[...] Cuando volví eran las nueve y cuarto, y el **matungo** sudado que daba miedo. Agarro y lo seco bien, pero el gayego debe haber **junado**, porque hoy y ayer se vino una punta de veces a la fila, y todo para ver si estaba el carro. Ahora cuando tenga otro viaje le meto con el de la mondonguera -y observando mi sonrisa, agrégo:
–Hay que vivir, che, date cuenta : la pieza diez **mangos**, el domingo le juego una redoblona a Su Majestad, Vasquito y la Adorada… y Su Majestad **me mandó al brodo** [...] p. 156-159

BER. [...] et le Boiteux, olympique, insolent et **milonguier**, [...] s'avançait [...] en roulant des hanches, avec cette chanson obscène accrochée à ses lèvres

*Ah que c'est bon de jouir **sans casquer***

[...]
Gardien de voitures, le Boiteux avait en outre un petit côté voleur ; « **macro** » par goût, c'était bien entendu un joueur invétéré.
[...]
– L'autre jour, il y a une vieille qui arrive. C'était un déménagement, un petit baluchon de rien du tout… et moi j'avais pas un sou, pas un… **Un peu de fric**, je lui dis, et je prends la carriole du poissonnier.

[247] À la page 119 de *Los siete locos* de Arlt et p. 72 dans la traduction de Berman.

[...] Quand je suis revenu, il était neuf heures et quart, et le **canasson** suait à faire peur. Je l'attrape et je le sèche bien, mais le **gaïcien** doit avoir **pigé**, parce qu'aujourd'hui il est venu un certain nombre de fois ici, tout ça pour voir si la carriole était là. Maintenant, au prochain voyage, je me prends celle de la tripière. Et observant mon sourire, il ajouta :
– Il faut bien vivre, che, rends-toi compte : **dix sacs** pour la chambre, le dimanche je me joue un doublé sur Sa Majesté, Petit Basque et Adorée… Et Sa Majesté qui m'a **envoyé aux mille diables**… p.166-169

MCK. [...] and the Olympian Rengo, brazen and fun loving [...] would strut down the walkway [...] with these lyrics on his lips: « O how sweet to have it on the house. »[...]
Or he would say: « The other day this ol'gal comes up. She was mov'in to another house, mot much stuff at all. And there I was, without a centavo… One peso, I tell her, and grab the fishmonger's cart.
[...] When I got back it was nine-fifteen and that jade sweatin' fit to drop. I dried her off good, but the ol'Spaniard musta got wind of it « cause today and yestiddy he's come boomerangin' around fifty times to see if his buggy was still here. Next trip I'll swipe the tripe lady's cart. »
Noticing my smile he added:
"Che, a man's gotta live, ya know. A tenner for the room. Sunday I make a domino bet on His Majesty, Little Basque, and Adoration… and His Majesty took me to the cleaners."
Emplacement 1400

Dans cet extrait, Silvio Astier, le personnage principal du roman, écoute le Boîteux lui raconter sa dernière arnaque. C'est un jeune homme des bas-fonds qui s'exprime typiquement à grand renforts de lunfardo.

On remarque dès la première phrase que Berman a choisi d'élargir la langue en intégrant « milonguier » mais qu'il n'a pas ajouté de note du traducteur pour expliquer la signification du mot. Pour un lecteur qui a quelques notions de musique argentine, la milonga fera déjà partie de sa *Bildung* mais il n'est pas évident que tout lecteur francophone sera assez « cultivé » pour connaître ce mot. C'est la seule occurrence du mot « milonguero » dans tout le roman (où il n'est pas non plus fait allusion à la milonga). On peut alors se demander s'il était bien utile d'*élargir la langue* française au mot « milonguier » dans ce roman. De la même manière, Berman choisi de garder le terme « macró » tel quel dans la version française, c'est-à-dire dans sa forme lunfardesque. C'est étonnant car le terme exactement équivalent en français « maquereau » existe (et pour cause, c'est de celui-ci que vient étymologiquement le mot lunfardo). Berman a cherché à éviter la *destruction des locutions* (tendance déformante n°12) mais peut-être pas à bon escient en dirigeant ses choix sur « macró » et « milonguero ».

La traduction des notions d'argent semble problématique. En effet, si « de garrón » a été astucieusement traduit par « sans casquer » qui est aussi chantant que l'original, la traduction de « seco » et de « mango » a posé plus de problèmes. Berman a traduit « andaba seco, seco » par « j'avais pas un sou, pas un ». Si le sens est conservé, la connotation familière contenue dans l'usage du lunfardo est éludée (ou à peine contenue dans l'absence de négation grammaticale « je **n'**avais pas ») ainsi que la répétition de « seco ». La traduction aurait pu rendre l'effet de l'original par une expression familière comme « être raide » ou encore « être à sec » qui est la traduction littérale de « andar seco » et fait

partie du même registre de langue en français que l'original en espagnol. La traduction de « un mango » est aussi problématique. Dans le reste du roman (et un peu plus loin dans cet extrait), Berman a régulièrement traduit « mango » par l'argot « sacs » mais dans la première phrase où il apparaît dans cet extrait, cela ne fonctionne pas, puisque « sacs » est toujours pluriel et que le Boîteux demande « **Un** mango ». De ce fait, Antoine Berman s'est rabattu sur une solution de traduction un peu moins créative et a opté pour la périphrase « un peu de fric ». On pourrait arguer qu'il a subit la tendance déformante n°5 : l'*appauvrissement qualitatif* en traduisant l'iconique lunfardo « mango » par une simple expression familière « un peu de fric » qui allonge également la phrase. Dans la mesure où la valeur de « un mango » semble ici peu important (d'ailleurs « un peu de fric » est aussi vague), afin de respecter le vernaculaire lunfardo de l'original, Berman aurait pu recourir à l'argot « thune », par exemple, qui fonctionne au singulier. Quant à l'expression lunfardesque « mandar al brodo », Berman a choisi de la traduire par une expression inconnue en français « envoyer aux mille diables » – il semble qu'il s'agisse d'une expression québécoise. On peut se demander pourquoi Berman est allé chercher si loin alors que l'expression littérale « boire le bouillon » qui a la même signification qu'en espagnol (être ruiné) existe en français.

Pour traduire « matungo », Berman a choisi le terme familier neutre de « canasson » qui conserve toutes les connotations du mot lunfardo (cheval vieux, fatigué). De même la traduction de « junado » par « pigé » va parfaitement.

Il est à noter que Berman n'a pas manqué de restituer de manière adéquate la mauvaise prononciation du Boîteux quand il parle du « gayego » au lieu de « gallego » en traduisant par « gaïcien » qui sonne de la même manière en français. Enfin, un petit commentaire sur la traduction de « che ». Dans *Les sept fous*, Berman a choisi d'éluder le « che » de toute sa traduction alors que, comme nous constatons ici, dans sa traduction du *Jouet enragé* (qu'il a effectuée 3 ans plus tard) il a laissé *l'étrangeté* du « che » entrer dans la langue française.

En conclusion, nous souhaitions souligner que la critique est aisée et la traduction difficile. Traduire du lunfardo est une opération délicate car il s'agit de déterminer selon le contexte et le protagoniste qui s'exprime (le lunfardo dans la littérature se trouve majoritairement dans les dialogues) quels termes ou expressions seront les plus justes pour la traduction non seulement du point de vue du sens et des connotations mais aussi du point de vue du style et du registre de langue. En effet, beaucoup de mots de lunfardo sont utilisés quotidiennement en Argentine comme, dans les extraits ci-dessus, les mots « pinta » ou « plata ». Il convient donc de ne pas *détruire ou exotiser*[248] le lunfardo en le « sur-traduisant » par un argot qui serait déplacé dans le contexte ; un terme du langage courant sera suffisant.

[248] Voir tendance déformante n°11.

À l'autre extrême, les mots « cafishio » ou « macró » entrent très clairement dans le domaine de l'argot et désignent des activités de la pègre. Alors que des mots comme « mango » ou « junar », qui sont également fréquents mais exclusivement dans les conversations informelles (surtout parmi les jeunes) ne devront être traduits ni par un argot, ni par un terme du langage courant mais par un équivalent du registre populaire ou familier.

Le propos de ce chapitre était de comparer la traduction de Berman le traducteur en fonction des préceptes de Berman le théoricien. Nous avons constaté que, face aux réalités de la traduction sur le long cours d'une œuvre littéraire, Berman, qui a pourtant inventé le concept de « projet de traduction », n'échappe pas aux tendances déformantes, ni aux aléas de l'inspiration qui assaillent tout traducteur. La réalité des problèmes et des conditions de traduction (fatigue, délais, etc.) font souvent oublier même au meilleur des traducteurs ses bonnes intentions. Interpretis humanum est !

3 *Conclusion*

Quand nous avons fait le choix du lunfardo comme sujet de mémoire de fin d'études, nous n'avions pas idée de l'importance du phénomène. Nous étions partie pour un voyage sur une toute petite île mais c'est un continent entier que nous avons fini par parcourir. En effet, nous avions imaginé nous pencher sur une singularité purement linguistique dont l'analyse se ferait de manière scientifique entre étymologie et hypothèses de traduction. Nous avions énormément sous-estimé l'importance socio-culturelle du lunfardo. Traduire du lunfardo, ce n'est pas traduire des mots et du sens mais traduire un pays, son état d'esprit, sa culture et son histoire ; autrement dit : traduire de l'implicite. Très vite, en consultant des articles et des ouvrages sur le lunfardo, nous avons réalisé que la partie linguistique ne serait certainement pas la plus importante de ce travail.

De fait, d'un point de vue linguistique le lunfardo se résume effectivement à une liste d'à peine 6000 mots. Mais du point de vue sociétal, ce vocabulaire porte en lui les aspirations des générations d'immigrés arrivés la tête pleine de rêves et d'espoir dans un pays du bout du monde qui leur était inconnu et où tout était à construire ou presque. Ces immigrés n'ont pas seulement aidé à développer économiquement un pays, ils l'ont investi culturellement et lui ont imprimé une identité unique : ils ont façonné un peuple auquel ils ont offert un dialecte unique dans le monde hispanique (l'espagnol rioplatense) que le lunfardo est venu pimenter. L'histoire du lunfardo est celle des gens qui ont construit l'Argentine. Il porte en lui à la fois leurs origines mais aussi ce qu'ils sont à présent : un melting-pot de cultures européennes, latino-américaines, précolombiennes et africaines. Ce que le lunfardo porte en lui c'est toute la nation Argentine et cela sans même que les Argentins en soient réellement conscients. Lorsque qu'on demande à des Argentins ce qu'est, pour eux, le lunfardo, la plupart évoquent un phénomène du passé aussi symbolique mais aussi démodé que le tango. Puis, en parlant avec eux, on se rend compte que le lunfardo est bien vivant et que finalement ils parlent lunfardo comme monsieur Jourdain fait de la prose : sans le savoir.

On ne peut pas découvrir ce phénomène sans l'apprécier car il y a de la poésie, de l'humour, de la joie de vivre dans ces « quelques mots » de vocabulaire. C'est d'ailleurs tout ce qu'il porte en lui d'implicite qui est difficile à rendre en traduction car la langue française – argot y compris – ne possède pas la même palette de couleurs. Il nous faut donc faire avec ce que l'on a, ce que nous sommes en tant que francophones. Le français est un latin qui maîtrise son tempérament, il ne se laisse pas aller facilement. Il ne laisse pas autant de liberté que d'autres langues ; Berman nous dirait que c'est la faute du classicisme qui, en imposant des règles et des normes, l'a rigidifié. Pour lui, il convient de réchauffer le français – à l'image d'une pâte à modeler durcie que l'on réchauffe entre ses mains et qui reprend de l'élasticité – pour lui donner cette marge d'expression qui permettrait de rendre au plus juste les spécificités et l'altérité du lunfardo qui pourra dès lors venir colorer nos mots français sans agresser

notre culture. Pour Ladmiral le français possède déjà en lui tout ce qu'il doit être et, si les couleurs du lunfardo ne peuvent s'y transposer telles qu'elles, on peut néanmoins obtenir de superbes pastels qui seront du meilleur effet sous nos latitudes.

La traduction est un casse-tête passionnant quand bien même frustrant pour tout traducteur. Bien qu'imparfaite, elle vaut mieux que le spectre monstrueux d'une langue globale –le « globish » – un anglais informe et sans âme, sans culture et sans histoire ce qui fait de la traduction encore aujourd'hui l'avenir de la communication entre les Hommes. Il faudra bien des traducteurs prêts à affronter les écueils qui les guettent sur la route et dans lesquels ils ne manqueront pas de tomber à l'image d'un Antoine Berman traducteur auquel le mérite d'avoir été le premier à s'atteler à la traduction du génie littéraire excentrique d'un Arlt et à la profusion d'odeurs, de couleur et de joie de vivre d'un vernaculaire comme le lunfardo ne pourra être retiré. Nous espérons que, comme nous en le rédigeant, vous avez appris à aimer le lunfardo en lisant ce mémoire et nous ne pouvons pas vous quitter sans vous conseiller de plonger dans le monde dur et pittoresque des héros désabusés et au langage fleuri de Roberto Arlt.

4 Bibliographie

4.1 Ouvrages

- Arlt Roberto, «El idioma de los argentinos», en *Antología El Jorobadito/Aguafuertes Porteñas/El criador de gorilas*, Buenos Aires, Ediciones Colihue, 1994
- Arlt Roberto, *El juguete rabioso*, Editorial Losada, Buenos Aires, Argentina, 2003.
- Arlt Roberto, *Le jouet enragé*, traduit de l'argentin par Isabelle et Antoine Berman, Presses Universitaires de Grenoble, éditions W, 1984
- Arlt Roberto, *Les sept fous*, traduit de l'espagnol (Argentine) par Isabelle et Antoine Berman, Belfond, 1981
- Arlt Roberto, *Los siete locos*, quinta edición, Ediciones CÁTEDRA (grupo Anaya S.A), Madrid, Espagne, 2011
- Arlt Roberto, *Mad Toy*, translated and introduced by Michele McKay-Aynesworth in 1998 © by Duke University Press, 2002. Consulté au format Kindle édité en 2007
- Arlt Roberto, *The Seven Madmen*, translated by Naomi Lindstrom, David R. Godine, Publisher, Inc. Boston, Massachusetts, 1984
- Arlt Roberto, *The Seven Madmen, translated* by Nick Caistor, © UNESCO for the English translation and afterword, Serpent's Tail, London, 1998
- Berman Antoine, *L'Age de la traduction, « La tâche du traducteur »* de Walter Benjamin : un commentaire, Presses Universitaires de Vincennes, St-Denis, 2008
- Berman Antoine, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Galllimard, 1984
- Berman Antoine, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Éditions du Seuil, Paris, 1999
- Borges Jorge Luis, *El informe de Brodie*, Alianza Editorial, S.A, 1974
- Conde Oscar, *Diccionario etimológico del lunfardo*, editorial Taurus. Madrid, Format Kindle, Novembre 2011
- Conde Oscar, *Lunfardo rioplatense: delimitación, descripción y evolución*, In. *De parces y troncos, Nuevos enfoques sobre los argots hispánicos*, Neus Vila Rubio ed. Anejo n°5 de *NORMAS*. REVISTA DE ESTUDIOS LINGÜÍSTICOS HISPÁNICOS, Versión electrónica, 2013
- Conde Oscar, *Lunfardo, Un estudio sobre el habla popular de los Argentinos*, ediciones Taurus. Madrid. Format Kindle, Novembre 2011
- Da Veiga Otilia et Gobello José, *Historia de la Academia Porteña del lunfardo*, Editorial Academia Porteña del lunfardo, 2011
- Dubois Jean, Mathée Giacomo, Guespin Louis, Marcellesi Christiane et J-Baptiste, Mével J-Pierre, *Dictionnaire de linguistique*, Larousse-Bordas, Paris, 2002
- Gobello José et Da Veiga Otilia, *Historia de la Academia Porteña del lunfardo*, Editorial Academia Porteña del lunfardo, 2011
- Gobello José et Oliveri Marcelo H., *Lunfardo. Curso básico y diccionario*, ediciones Libertador, Buenos Aires, 2005
- Gobello José, *Approximación al lunfardo*, editorial Educa. Buenos Aires. 1996
- Gobello José, *Aproximación al Lunfardo*, Buenos Aires, EDUCA. 1996
- Gobello José, *El lunfardo*, Buenos Aires, Ediciones de la Academia Porteña del Lunfardo
- Halliday, M.A.K., *Language and Society*, London; New York: Continuum, 2007
- Hatim Basil and Mason Ian, *Discourse and the Translator*, Longman, London New-York (N.Y.), 1990

- Ladmiral Jean-René, *Sourcier ou cibliste*, Société d'édition Les belles lettres, Paris, 2014
- López Peña Arturo, *El habla popular de Buenos Aires*, Editorial Freeland, 1972
- Martin Montgomery, *An Introduction to Language and society*, 2nd edition, Routledge, Oxon, UK.1995
- Piglia Ricardo dans *La Argentina en pedazos*, Ediciones de la Urraca, Buenos Aires, 1993
- Piton Camille, *Les Lombards en France et à Paris*, Honoré Champion Librairie, 1892, consultable en version microfilm sur le site : http://archive.org/stream/leslombardsenfra00pito/leslombardsenfra00pito_djvu.txt de Colombia University Library/ New-York
- Teruggi Mario, *Panorama del lunfardo*, 2de édition, Ed. Sudamericana, Buenos Aires, 1978
- Teruggi Mario, *Panorama del lunfardo*, Cabargón, Buenos Aires, 1974
- Wardhaugh Ronald, *An Introduction To Sociolinguistics*, 5th edition, Blackwell Publishing Ltd, Oxford, 2006
- Yunque Álvaro, *La poesía dialectal porteña : versos rantes*, Colección La Siringa, A.Peña Lillo Editor SA, 1961
- Zeballos Estanislao, *Fracaso de la instrucción primaria*, Buenos Aires, 1908

4.2 Articles

- Anonyme, *El Lunfardo, habla popular*, article disponible sur la page Internet : http://www.oni.escuelas.edu.ar/olimpi99/interolimpicos/metamorfosis-ba/lunfardo.htm
- Antoniotti Jorge Daniel, *El lunfardo como dialecto situacional –un análisis pragmático*, discours du 3 décembre 2002, Jornadas Académicas de la Academia Porteña del Lunfardo, consulté sur la page : http://www.geocities.ws/lunfa2000/anto.html
- Au Minujin Alberto, Lopez Nestor, *Au sujet des pauvres et des vulnérables : le cas argentin*. In: *Tiers-Monde*. 1995, tome 36 n°142, disponible sur la page Internet: http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/tiers_0040-7356_1995_num_36_142_5767?_Prescripts_Search_tabs1=standard&
- Buenos Aires connect, article *Le lunfardo, introduction en deux mots !* page Internet : http://buenosairesconnect.com/mini-guide-pratique-de-lunfardo/
- Caimari Lila, *Anatomía de una ola delictiva. Buenos Aires en la era del "pistolerismo"*, disponible sur la page Internet : http://www.udesa.edu.ar/files/UAHumanidades/Anatom%C3%ADa%20de%20una%20ola%20delictiva%20por%20Lila%20Caimari.pdf
- Charron Marc, « Berman, étranger à lui-même? », disponible sur la page Internet : http://www.erudit.org/revue/ttr/2001/v14/n2/000571ar.html?vue=resume
- Conde Oscar, *El lunfardo en la literatura argentina*, 2010, Universidad del Salvador disponible sur la page Internet : http://p3.usal.edu.ar/index.php/gramma/article/view/59/122
- Conde Oscar, *Del Habla Popular*, 2011, Universidad del Salvador disponible sur la page Internet: http://p3.usal.edu.ar/index.php/gramma/article/view/791/918
- Conde Oscar, *El lunfardo y el cocoliche*, conférence du 3 avril 2009 à la *Facultad de Ciencias Sociales* de la Universidad Nacional de Lomas de Zamora, transcription disponible sur la page Internet : http://www.lingue.unipr.it/Materiali%20didattici/Forino/lunfardo_cocoliche_conferencia_abril_2009.pdf
- Da Veiga Otilia, *Como nació el lunfardo*, discours du 17/08/10, Rotary Club de Villa Urquiza, disponible sur la page Internet : http://www.prensarotaria.com.ar/es/comonacioellunfardo.htm,
- Girbal-Blacha Noemí, *HOMME SANS TERRE TERRE SANS HOMME, Immigration et propriété terrienne dans l'histoire argentine*, article publié dans La Nouvelle Revue

Argentine, septembre 2008, p.49. Texte disponible sur Internet : http://www.lanouvellerevueargentine.com/assets/files/NRA%20girbal.pdf
- Gobello José, entrevue dans la revista El Abasto, n°68, août 2005, disponible sur la page Internet : http://www.revistaelabasto.com.ar/numerosviejos/JoseGobello.htm
- Gobello José, entrevue dans la revista Letralia Tierra de Letras, n°248 du 7 mars 2011, disponible sur la page Internet : http://www.letralia.com/248/entrevistas02.htm
- Héctor Balsas, *Lunfardo, aquí y allá*, artícle publié dans la série Los pliegues de la lectura, texte disponible sur le site Internet: http://www.chasque.net/frontpage/relacion/anteriores/9704/17g.htm#aserie
- Korn Francis, *Buenos Aires población y vivienda 1920-1930*, Academia Nacional de Ciencias de Buenos Aires, el 25 de junio de 2007, texte disponible sur la page Internet : http://www.ciencias.org.ar/user/files/8%20Korn.pdf
- Kubarth Hugo, *El idioma como juego social: la conciencia sociolingüística del porteño*, article consulté sur la page Internet : http://www.bibliodigitalcaroycuervo.gov.co/id/eprint/660
- Lance Hewson, « Sourcistes et cibliers », in Correct/incorrect / études réunies par Michel Ballard et Lance Hewson. - Arras : Artois Presses Univ., 2004
- López Nora, *Lunfardo consolidado y lunfardo consolidándose*, consulté sur la page Internet : http://www.geocities.ws/lunfa2000/pone.html
- Lugones Benito, *Los beduinos urbanos*, article publié dans *La Nación* le 6 avril 1879, disponible sur la page Internet : http://geocities.ws/lunfa2000/lugones.html
- Lugones Benito, *Los caballeros de industria*, article publié dans *La Nación* le 18 mars 1879, disponible sur la page Internet : http://geocities.ws/lunfa2000/lugones.html
- Martorell de Laconi Susana, *Hacia una definición del lunfardo*, discours du 4 décembre 2002, Jornadas Académicas de la Academia Porteña del Lunfardo, consulté sur la page Internet : http://www.geocities.ws/lunfa2000/martorell.html
- Pérsico Eduardo, *El lunfardo de los argentinos*, Ensayo, texte disponible sur le blog d'Eduardo Pérsico : http://eduardopersico.blogspot.ch/2013/02/normal-0-21-false-false-false.html
- Premat Sivina, *Bergoglismos: el léxico que impacta a todos*, publié sur le site LaNación.com le 01/12/13 : http://www.lanacion.com.ar/1643494-bergoglismos-el-lexico-que-impacta-a-todos
- Rivera Jorge B., *El lunfardo Rioplatense*, disponible sur la page Internet : http://www.creadoresargentinos.com/literatura/articulos.php?ID=14
- Rojas Mayer, Elena, *La norma hispánica: prejuicios y actitudes de los argentinos en el siglo XX*, Congreso de Valladolid, 18/10/2001, disponible sur la page Internet : http://congresosdelalengua.es/valladolid/ponencias/unidad_diversidad_del_espanol/1_la_norma_hispanica/rojas_e.htm
- Sourdot Marc *Argot, jargón, jargot*. In : Langue française, N° 90, 1991. Parlures argotiques
- Taringa ! article *Como habla un porteño*, page Internet : http://www.taringa.net/posts/humor/8125272/Como-habla-un-porteno.html
- Primer censo de la República Argentina, 15,16, 17 de Setiembre de 1869, texte intégral disponible sur la page Internet : http://www.santafe.gov.ar/archivos/estadisticas/censos/C1869-TU.pdf
- Tercer censo Nacional 1er de junio 1914, texte disponible sur la page Internet : http://www.deie.mendoza.gov.ar/tematicas/censos/censos_digitalizados/Censos%20Digitalizados/011%20-%201914-%20Tercer%20Censo%20Nacional.%20Tomo%201-%20Antecedentes%20y%20Comentarios/PDF/1914%20tomo1-1ra%20parte.pdf

4.3 *Travaux de diplôme*

- Iríbarren Castilla Vanesa G., Memoria para optar al grado de doctor, *Investigación de las hablas populares rioplatenses*: El lunfardo, Universidad complutense de Madrid, 2009.
- Van Mourik Laurens, Travail de Bachelor, *El Estatus del Lunfardo, El avance de un argot*, Université d'Utrecht, 2011

4.4 *Sites Internets*

- Contenidos Digitales Abiertos : http://cda.gob.ar/
- Histoire du Tango : http://www.histoire-tango.fr/grands%20themes/Conventillos.htm
- Journal Clarín : http://www.clarin.com/
- Site de l'écrivain Eduardo Mazo : http://www.eduardomazo.com/
- Taringa ! Inteligencia colectiva : http://www.taringa.net/
- VOS Club Cultural de Español en Buenos Aires : http://vosbuenosaires.com/es/cursos-de-espanol/curso-de-conversacion-chamuyo/
- Wikipedia : http://www.wikipedia.fr/index.php et https://es.wikipedia.org/wiki/Wikipedia:Portada

4.5 *Dictionnaires et ouvrages de référence*

- Bassnett Susan, Translation Studies, third edition, Routledge, Taylor & Francis Group, LondoN AND New-York, 2002
- France Hector, Dictionnaire de la langue verte : archaïsmes, néologismes, locutions étrangères, patois, Librairie du Progrès, 1907, disponible sur le site Gallica, bibliothèque numérique : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k503857p/f2.image
- Larousse, dictionnaire de français en ligne, site Internet : http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, DICCIONARIO DE LA LENGUA ESPAÑOLA Site Internet : http://www.rae.es/recursos/diccionarios/drae .
- Saldanha Gabriela, Routledge Encyclopedia of Translation Studies, second edition, Routledge, Taylor & Francis Group, LondoN AND New-York, 2009, kindle
- Venuti Lawrence, The Translation Studies Reader, Routledge, Taylor & Francis Group, LondoN AND New-York, 2004